

KATHERINE MANSFIELD

Sa Vie, son Œuvre, sa Personnalité.

THÈSE

pour le

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

MAY LILIAN MUFFANG

Licenciée ès-Lettres - Diplômée d'Études Supérieures

1936

KATHERINE MANSFIELD

Sa Vie, son Œuvre, sa Personnalité.

THÈSE

pour le

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

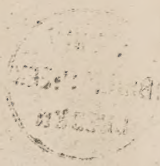
par

MAY LILIAN MUFFANG

Licenciée ès-Lettres - Diplômée d'Études Supérieures

AMSTERDAM
G. J. VAN AM





A LA MEMOIRE
DE MA MERE.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Ecrire, en 1936, sur K. Mansfield, peut sembler, à première vue, un projet bien ambitieux. Voici seulement treize ans que l'écrivain est mort, seulement cinq ou six ans que la critique de son pays et celle du nôtre lui ont reconnu la place qu'il mérite dans la littérature anglaise contemporaine.

Projet bien ambitieux parce que nous abordons une question sur laquelle il n'existe encore nul travail d'ensemble. K. Mansfield a fait, depuis quelques années surtout, l'objet de maintes critiques littéraires, conférences ou articles. Mais elle est vue, tantôt sous un angle, tantôt sous un autre ; les uns étudient la technique de sa nouvelle ; d'autres mettent en lumière le caractère de son mysticisme ou celui de son humour ; d'autres enfin insistent sur sa dette envers la France, ou sur ses talents épistoliers. Mais il n'est pas d'ouvrage d'ensemble sur la vie et l'œuvre de K. Mansfield. Il existe une très bonne biographie de K. Mansfield, par Miss Mantz, dans laquelle nous avons abondamment puisé pour les trois premiers chapitres de notre étude ; mais elle s'arrête en 1911 ; c'est-à-dire que les douze dernières années de la vie de K. Mansfield ne nous sont révélées qu'à la lumière du *Journal* et des *Lettres*. De même, les différentes parties de son œuvre ont fait l'objet, à leur publication, et depuis, de divers articles dans la presse littéraire ; mais ce ne sont là que fragments séparés. La synthèse de l'œuvre était encore à faire.

Projet bien ambitieux encore parce que nous étudions un auteur qui, sans appartenir au présent, n'est pas encore tout à fait du passé. Il n'y a pas si longtemps que K. Mansfield errait

dans le square tranquille du cloître Notre-Dame, ou, penchée sur le parapet, s'amusait à observer le pêcheur du Pont de l'Alma. Elle est toute proche de nous encore, et combien de ceux qui la connurent de son vivant ne sont aujourd'hui que des hommes dans la force de l'âge. Nous sommes donc sur un terrain très mouvant. Que de noms de contemporains nous avons à citer, — et nous le faisons en évitant de froisser des susceptibilités légitimes ; mais que de noms aussi nous ne pouvons mettre en cause, — pour l'excellente raison que nous les ignorons.

Et voici le dernier motif — et le principal — qui nous fait qualifier notre projet d'ambitieux : c'est que les matériaux mêmes manquent encore pour une partie de l'étude biographique. Si la vie de K. Mansfield jusqu'à la fin de ses classes à Queen's College nous est bien connue, grâce aux recherches de Miss Mantz, il n'en est pas de même, par contre, de la période qui suit... Tous les documents qu'elle possédait, se rapportant à ces années 1909-1911, elle les a détruits ; ceux que son entourage pouvait posséder ne nous sont pas davantage accessibles. Il y a là un voile jeté volontairement par elle-même, (nous verrons pourquoi plus tard), sur cette période, et nous serons les derniers à essayer de le soulever. Les œuvres seules des auteurs nous appartiennent ; et leur vie n'est à nous que dans la mesure où ils consentent à nous la livrer. Ces scrupules sont d'autant plus légitimes lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui nous a quittés hier. Le temps viendra où la critique se verra octroyés les moyens, et le droit, de mettre à jour ce qui nous est encore caché, et de compléter les lacunes actuelles. Nous présentons aujourd'hui les faits qui nous sont connus — sans nous permettre de conjectures qui ne soient dictées par un parfait souci d'impartialité. Il faudra attendre encore bien des années, avant que puisse paraître une biographie complète de K. Mansfield.

Et le jour où cette biographie paraîtra, si elle paraît, le jour où les lacunes actuelles seront comblées, nous ne savons si la figure de K. Mansfield en sera enrichie. Non que nous craignons

pour elle la lumière du grand jour ; elle n'est pas de celles que la vérité peut diminuer ; mais parce que tout ce qui contribue à faire d'elle, dès aujourd'hui, une figure si délicieuse dans l'histoire des Lettres Anglaises contemporaines, nous le glanons aux pages du *Journal* et des *Lettres*. C'est là, plus que partout ailleurs, que K. Mansfield nous livre le secret de sa personnalité, qui fut celui de son talent d'écrivain.

C'est assez dire que notre travail n'a pas la prétention d'être complet. C'est dire aussi que nous nous sommes attachés à retracer brièvement la vie, et à commenter l'œuvre de K. Mansfield, mais en nous orientant nettement vers l'étude d'une personnalité. N'est-ce pas, après tout, cette personnalité si riche et si exquise qui est l'essence même de K. Mansfield auteur ? Et l'écrivain n'est-il pas, chez elle, étrangement subordonné à l'être psychologique et moral qu'elle était ? L'œuvre fut ce qu'elle fut, parce que K. Mansfield était la femme qu'elle était.

La renommée littéraire de K. Mansfield fut lente à se répandre. Elle mourait jeune, laissant une œuvre inachevée, et n'ayant pas donné tout ce qu'elle aurait pu donner. Il fallut quatre ans avant que son mari, John Middleton Murry, publiât le *Journal*, puis les *Lettres*, qui commencèrent de la révéler au public et particulièrement au public français. Mais on parlait peu d'elle et, dans l'ensemble, le cercle de ses admirateurs était restreint. C'est depuis cinq ou six ans que la presse littéraire s'est emparée de son nom. Après avoir été confiné à l'Angleterre, son culte s'est étendu à l'Amérique, et a même regagné son lointain pays natal. K. Mansfield ne reste plus l'apanage d'une élite intellectuelle ; le grand public la lit aujourd'hui, et la T. S. F. ne craint pas de radiodiffuser, à l'« Heure des Enfants », telle ou telle de ses histoires. En France, il semble que sa gloire se soit établie grâce aux articles que, dès 1921, Louis Gillet lui consacrait dans la *Revue des Deux Mondes*, grâce aussi à l'efficace croisade qu'entreprirent pour susciter, à son égard, la sympathie de leurs compatriotes, Edmond Jaloux,

Jean-Louis Vaudoyer, Benjamin Crémieux, Gabriel Marcel, d'autres encore. K. Mansfield a, aujourd'hui, chez nous, son cénacle, ses critiques attirés, ses spécialistes, ses traductrices. N'était-ce pas une douce dette à payer à celle qui a tant aimé la France ?

Nous voudrions dire ici combien nous a été utile la *Life of K. Mansfield*, de Miss R. Mantz, déjà citée, et cette précieuse *Bibliography of K. Mansfield*, du même auteur, qui nous a permis de nous rendre compte de l'état de la question du point de vue plus particulièrement américain.

Nous tenons également à remercier Monsieur le Professeur Cazamian pour l'intérêt bienveillant qu'il a manifesté, depuis plus d'un an, envers notre travail, pour ses suggestions et ses conseils qui nous ont été si précieux, et ont grandement facilité notre tâche. Notre reconnaissance va enfin à Madame M. T. Guéritte, la traductrice des œuvres de K. Mansfield, qui a très aimablement éclairé pour nous maints points obscurs, et nous a apporté tout l'appui de son expérience de spécialiste en la matière.

M. L. M.

Belfast, Mai 1936.

PREMIERE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE I.

LES ANNEES D'ENFANCE.

LA NOUVELLE-ZELANDE : 1888-1903.

« My own forlorn island... »

(*Letters*. I. 76)

Les ancêtres de Kathleen Beauchamp — (ce n'est que plus tard qu'elle s'appela « Katherine Mansfield ») — appartenaient depuis trois générations à la Nouvelle-Zélande, quand elle y naquit, en 1888. Ils descendaient d'une famille d'orfèvres établis au cœur même de Londres. Sir Samuel Pepys consigne dans son *Diary*, à la date du 14 novembre 1660, qu'il est allé choisir chez « Mr. Beauchamp » un pichet en or. C'est au début du XIX^{me} siècle que nous voyons les petits-fils de ces marchands de la Cité se tourner vers les terres nouvelles d'Australie, que les récents voyages du Capitaine Cook, et les premières spéculations sur le marché de Londres, offraient à l'entreprise des pionniers comme champ d'activité. Arthur Beauchamp, qui devait être le grand-père de Kathleen, avait hérité de son père, John Beauchamp, une humeur aventureuse et poétique et un humour empreint d'un souriant optimisme. Il partit pour l'Australie, tenta sa chance dans les terrains aurifères nouvellement

découverts en Tasmanie, épousa, à Melbourne, en 1854, Mary Elizabeth Stanley, originaire du Lancashire, fonda un grand bazar, s'improvisa commissaire-priseur et présida aux ventes publiques de toute la région ; il fit voile vers la Nouvelle-Zélande en 1861 et se fixa à Picton, sur les bords d'un beau golfe calme ; la petite ville connut une brève prospérité. Arthur Beauchamp participa à la vie politique, fut le « grand homme » de la région, sans pouvoir être le moins du monde accusé d'« arrivisme », et récitait Byron à qui voulait l'entendre, montant au besoin sur un tonneau retourné pour se faire mieux entendre. (1) Il était original et bon : « Mon Grand-Papa », écrit K. Mansfield, « disait qu'un homme pouvait partir pour faire le tour du monde avec une paire de chaussettes de rechange et une carabine. A l'âge de 70 ans, il partit pour l'Angleterre, ainsi équipé ; mais Grand-Maman prit peur, et ajouta un ou deux mouchoirs. Quand il revint, il n'avait plus rien, mais il rapportait un énorme arrosoir qu'il avait acheté à Londres, pour ses courges. Je ne le cite pas, d'ailleurs, comme un homme-qu'il-faut-imiter ». (2) Il ne devait mourir qu'en 1910, à l'âge de 83 ans.

La chance qui avait déserté le père à ses débuts sourit au fils. Harold Beauchamp joignait, à l'humeur fantaisiste de son père, beaucoup de bon sens et un certain flair financier. Décidé à réussir, il sut devenir une autorité dans son pays, en attendant de se voir décerner le titre de « Baronet ». Il épousa, en 1884, Anne Burnell Dyer, fille d'un pionnier également. Avec elle, sa mère, Margaret Mansfield Dyer, et sa jeune sœur Bell, vinrent habiter la maison. La famille des Dyer était réputée pour sa beauté, et la mère de K. Mansfield était menue et gracieuse ; elle avait une ardeur et une joie communicatives. « Elle était la plus exquise, la plus parfaite petite créature au monde, à mi-chemin entre une étoile et une fleur », (3) dit plus tard d'elle

1) *Life*, p. 43.

(2) *Letters* II, 91.

(3) *Ibid.* I, 208.

sa fille. Elle joignait, enfin, à une santé assez délicate un réel courage et une grande fermeté d'âme. Bell, la toute jeune tante, était la beauté de la famille. Elle le savait : « Oui, il n'y a pas l'ombre d'un doute ; vous êtes absolument charmante, Mademoiselle ! ⁽¹⁾ Consciente de son charme, artiste et romanesque, elle rongait son frein en silence dans la maison de son beau-frère, et, tout en jouant de la guitare, rêvait d'une vie élégante, de relations sociales, d'amitiés masculines. — Mais le personnage central de la maison et celui qui, au moins pour Kathleen enfant, créait l'atmosphère familiale, c'était la vieille Grand-Maman Mansfield. Menue, vive, si fraîche sous son bonnet de dentelle, si maternelle, avec son bon sens et son sourire, elle fut la grande affection de Kathleen petite fille.

C'est dans cette famille heureuse, unie, où la vie, sans être luxueuse, était confortable, où l'atmosphère était libérale, quoique pénétrée des meilleurs principes victoriens, c'est dans cette famille que, le 14 octobre 1888, naquit K. Mansfield. Avant elle, deux autres filles étaient déjà nées. Vera, en 1885, et Charlotte-Mary, en 1886. C'est alors que M. Beauchamp loua une maison au numéro 11 de Tinakori Road, à Wellington, et c'est là qu'un dimanche d'octobre où le vent soufflait en rafales, où la pluie battait les vitres, K. Mansfield vit le jour. Sa Grand-Mère la reçut du vent, et de la mer, en quelque sorte. Elle est « l'enfant de la mer » de son petit poème. ⁽²⁾ Sa Grand-Mère devait recevoir de la même façon la petite sœur Gwen, et, plus tard, le petit frère tant attendu, le dernier-né, Leslie. La page que K. Mansfield consacre, dans son *Journal*, à l'évocation de cette scène, mérite d'être citée ; elle avait deux ans, et c'est donc là son tout premier souvenir d'enfance.

« On me permit d'entrer dans la chambre de Maman — (je me rappelle avoir eu à me mettre sur la pointe des pieds pour tour-

(1) *Bliss*, p. 68.

(2) cf. ci-dessous. Partie II. Chap. III.

ner la grosse poignée blanche) — et je vis Maman qui reposait sur son lit, les bras le long du drap, et là-bas, devant le feu, ma Grand-Maman était assise avec, sur une couverture en travers de ses genoux, un bébé. « Viens voir ta petite sœur ». J'obéis. Sur la pointe des pieds je traversai la chambre. Elle écarta la couverture, et je vis une petite tête ronde, avec une mèche dorée, et une grosse face, aux yeux fermés, et blanche comme la neige. « Elle vit ? » demandai-je. — « Bien sûr », dit Grand-Maman. « Tu l'aimes bien ? » — « Oui. Est-ce qu'elle va jouer avec la maison de poupée ? » — « Plus tard », dit Grand-Maman, et je fus bien heureuse... « Elle s'appelle Gwen », ajouta-t-elle. « Embrasse-la ». Je me baissai et déposai un baiser sur la petite mèche dorée. Mais elle ne s'en aperçut pas. Elle était étendue, toute tranquille, les yeux fermés ». (1)

Peu de temps après la naissance de Kathleen, la famille se transporta de Wellington à Karori, petite station haut perchée dans les montagnes, à quelques milles de la capitale. Une grande maison appelée « Chesney Wold », avec une véranda, un jardin, de hauts arbres, et les prés voisins où serpentait un ruisseau... Tel fut, pendant neuf ans, le décor dans lequel vécut Kathleen. Les jeux des enfants, leur amour pour les « pâtes », leurs courses dans les champs, par-dessus les barrières, (« Attendez-moi, Vera, Chaddie !... Je ne peux pas grimper, je suis trop lourde »), (2) leurs parties avec les petits cousins Waters, la fameuse maison de poupée, et cette inoubliable partie de cartes dans la buanderie, tout ceci est évoqué dans les tableaux de certaines nouvelles sur lesquels nous insisterons plus tard. C'est à Karori, également, que Kathleen est frappée par quelques-uns de ces « types » qu'elle fera revivre plus tard dans ses histoires. Il y avait l'Oncle, Frederick Waters, qui faisait résonner la maison de sa gaité, les deux petits cousins Pip et Rags,

(1) *Journal*, p. 48.

(2) cf. *The Garden-Party*, p. 20.

avec l'épagneul « Snooker » qui les suivait comme une ombre lamentable ; il y avait toute la succession des Alice-la-bonne-à-tout-faire ; il y avait le jardinier-cocher-homme de peine, le fameux Pat Sheehan, un pur Irlandais, qui enchantait les enfants de ses histoires sur les Ducs d'Irlande ou les petits « leprachauns » ; il y avait enfin la commère du village, Mrs. Mc Kelvie, avec son vieux mari aveugle et sa ribambelle d'enfants.

Kathleen est, à cette époque, une petite fille brune, au teint clair, aux yeux noirs, plutôt lourde et maladroite, souvent silencieuse, et qui n'a ni la grâce ni la vivacité de ses deux aînées. Arrivée la troisième dans la famille, elle n'appartient ni au groupe des deux aînées, ni au groupe des deux derniers ; elle se forme sa propre société, et déjà se suffit à elle-même ; elle est plus réfléchie, plus observatrice, plus intuitive aussi que ses sœurs, mais elle est déjà « Die Einsame », et elle vit dans un petit monde à part. Elle aime les fleurs, les animaux, l'eau qui court, les objets qui l'entourent et suggèrent déjà, à ses yeux d'enfant qui savent voir, tout le merveilleux de ces vies mystérieuses, et, avec tous les héros de sa féerie enfantine, elle habite ce monde enchanté. On avait pris son parti de ce qu'on appelait sa passivité ; elle restait l'enfant difficile à comprendre, plus difficile encore à élever sans froisser une susceptibilité très grande. Sa Grand-Mère était toujours son havre de grâce. Que d'évocations charmantes nous avons de la petite fille avec sa Grand-Mère :

« Kezia et sa Grand-Maman faisaient leur heure de sieste ensemble... La petite fille, n'ayant que son petit pantalon et son jupon, bras et jambes nus, était étendue sur l'un des gros oreillers du lit de Grand-Maman et la vieille dame, en robe de chambre à volants blancs, était assise dans une chaise à bascule, près de la fenêtre, avec un tricot rose sur les genoux...

— « Dis, Grand-Maman », commença Kezia.

— ... « J'étais en train de penser à ton Oncle William, chérie », dit-elle tranquillement.

— « Mon Oncle William d'Australie ? » dit Kezia. Elle en avait un autre.

— « Bien sûr ».

— « Celui que je n'ai jamais connu ? »

— « Celui-là même ».

— « Eh bien ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » Kezia le savait parfaitement ; mais elle voulait se l'entendre dire encore.

— « Il est parti pour les mines d'or, et il attrapa un coup de soleil là-bas, et il mourut », dit Mrs. Fairfield...

— « Est-ce que cela te fait de la peine d'y penser, Grand-Maman ? » Elle détestait voir sa Grand-Maman triste... — « Mais pourquoi ? » demanda Kezia. Elle leva son bras nu et commença de tracer des dessins dans l'air. — « Pourquoi est-ce qu'il a fallu qu'Oncle William mourût ? Il n'était pas vieux ? »

Mais Mrs. Fairfield continua de compter les mailles trois par trois. — « C'est comme cela », dit-elle d'une voix absorbée.

— « Est-ce que tout le monde doit mourir ? » demanda Kezia.

— « Tout le monde ».

— « Moi ? » Le ton de Kezia était terriblement incrédule.

— « Un jour ou l'autre, ma chérie ».

— « Mais, Grand-Maman... » Kezia agita en l'air la jambe gauche, remua les orteils. Ils étaient pleins de sable. « Mais si, tout simplement, cela ne m'arrivait pas ? »

La vieille dame soupira encore et dévida un long fil de la pelote.

— « On ne nous demande pas notre avis, Kezia », dit-elle tristement. « Cela nous arrive à tous, tôt ou tard ».

Kezia resta tranquille, à réfléchir ; elle ne voulait pas mourir. Cela voulait dire qu'il lui faudrait partir d'ici, quitter

tout, pour toujours, quitter... quitter sa Grand-Maman. Elle se retourna, rapidement.

— « Grand-Maman ? » dit-elle brusquement.

— « Quoi ? mon petit ».

— « Il ne faut pas que tu meures ». Kezia était bien décidée.

— « Ah ! Kezia ». La Grand-Maman leva les yeux, sourit, et secoua la tête. « Ne parlons pas de ça ! »

— « Mais tu ne peux pas mourir. Tu ne pourrais pas me laisser ici. Tu ne pourrais pas être là-bas ». C'était terrible. « Promets-moi que tu ne le feras jamais, Grand-Maman ? » supplia Kezia.

La vieille dame continuait son tricot.

— « Promets-moi. Dis jamais ! »

Mais Grand-Maman était toujours muette.

Kezia dégringola du lit ; elle ne pouvait pas supporter cela plus longtemps ; et elle sauta légèrement sur les genoux de sa Grand-Maman, noua ses bras autour du cou de la vieille dame, et commença de l'embrasser sous le menton, derrière l'oreille, et de souffler dans son cou.

— « Dis jamais... dis jamais... dis jamais ». Elle restait hâlante dans l'intervalle des baisers. Puis elle se mit très doucement, très légèrement, à chatouiller sa grand-mère.

— « Kezia ! » La vieille dame lâcha son tricot. — « Dis jamais... dis jamais... dis jamais », roucoulait Kezia, tandis qu'elles riaient toutes les deux dans les bras l'une de l'autre.

— « Allons, c'est assez, mon petit. C'est assez, petit poulain sauvage ! » dit Mrs. Fairfield, rajustant son bonnet. « Ramasse-moi mon tricot ».

Elles avaient toutes les deux oublié ce dont il était question avec ce « jamais ». ⁽¹⁾

(1) *The G.P.* p. 37, seq.

Quand il fallut songer à la première éducation des petites filles, on les envoya à l'école du village de Karori, qui était la seule école à plusieurs milles à la ronde : « Le fait est que l'école où allaient les petites Burnell n'était pas du tout le genre d'école que leurs parents auraient choisi, s'ils avaient eu le choix... Et, en conséquence, tous les enfants des environs, les petites filles du juge, celles du docteur, les enfants de l'épicier et ceux du laitier, étaient forcément ensemble. Sans parler d'un nombre égal de petits garçons mal élevés et brutaux. Il fallait tracer une ligne de démarcation quelque part. On la traça aux petites Kelvey ». (1)

Quand Kathleen eut neuf ans, son père ramena toute la famille à Wellington, où il acheta une grande maison, au numéro 75, de Tinakori Road : « Notre maison de Tinakori Road était en retrait de la route. C'était une grande maison carrée, peinte en blanc, avec une véranda aux minces colonnes et un balcon, qui en faisaient le tour. Par devant, le jardin descendait en terrasses et en escaliers de ciment armé jusqu'au mur de pierre recouvert de capucines, qui avait trois entrées, l'entrée des visiteurs, l'entrée des commerçants, et deux vieilles énormes grilles de fer qu'on n'ouvrait jamais, et qui grinçaient et gémissaient quand Bogey et moi essayions de nous balancer dessus... Tinakori Road n'était pas un quartier « chic » ; c'était très mêlé ; mais c'était haut et sain ; le soleil entraît par toutes les fenêtres d'un bout à l'autre de la journée, et dès que nous aurions un service de tramways convenable, comme le faisait valoir Papa... » (2)

Dans le jardin, un peu au-dessous du tennis (où se disputaient parfois des matchs), il y avait le parterre de violettes et le vieux poirier :

(1) *The Doves' Nest*, p. 4.

(2) *Journal*, p. 56.

« Tu te rappelles le nombre fantastique de poires qu'il y avait sur ce vieil arbre ? ...

» Et comment, après qu'il y avait eu une tempête du Sud, nous allions avec des paniers à linge pour les ramasser ?

» Et comment, tandis que nous étions baissés, elles continuaient de tomber, rebondissant sur notre tête, sur notre dos ?

» Et comme elles roulaient loin, si loin, sous les feuilles des violettes, au bas des marches, presque sur la plate-bande de lis ? Nous les retrouvions, écrasées, dans l'herbe. Et comme les fourmis avaient tôt fait de s'y attaquer...

» Et te rappelles-tu quand nous étions assis sur le banc de jardin rose ?

» Je n'oublierai jamais ce banc rose. C'est l'unique siège de jardin pour moi. Où est-il, maintenant ? Crois-tu qu'on nous permettra de nous y asseoir, au ciel ?

» Il branlait un peu, et il y avait presque toujours dessus des traces d'escargot.

» Ah ! être assis sur ce banc, en train de balancer les jambes et de manger des poires... » (1)

L'Ecole des Filles de Wellington était à un quart d'heure de marche de leur maison, et les trois petites filles y furent inscrites, le 25 mai 1898. Kathleen s'intéressa infiniment plus, au début, à ses compagnes et à ses maîtresses qu'à son travail. Il ne lui fallut cependant pas longtemps pour se révéler plus douée que la plupart de ses compagnes. Elle manifestait déjà des goûts plus littéraires que scientifiques — goûts qui n'étaient d'ailleurs pas forcément ceux de ses maîtresses qui inscrivrent, à plusieurs reprises, en marge de ses narrations : « Une certaine originalité, mais mauvaise écriture, mauvaise orthographe, manque de soin, — et trop de longueurs ». (2)

(1) *Journal*, p. 33.

(2) *Life*, p. 152.

Elle avait neuf ans quand sa première histoire fut publiée dans le journal de l'Ecole, *The Reporter*. Le sujet était : « Un voyage en mer », et elle s'était probablement inspirée d'une traversée qu'elle avait faite avec sa Grand-Mère pour aller voir le vieux Grand-Père Cradock, à Picton, de l'autre côté du détroit. (1)

Kathleen a maintenant douze ans. Son enfance est déjà presque du passé. Son père décide alors d'inscrire ses filles à la Fitzherbert Terrace School, plus « select », plus distinguée. C'était monter d'un degré dans l'échelle sociale. Si elle semble, à l'école comme à la famille, se mêler à la vie commune, Kathleen vit cependant sa vie profonde et indépendante. Elle rédige bientôt le journal de l'Ecole, est à la tête d'un petit groupe littéraire, mais reste une énigme pour son entourage. Voici, d'ailleurs, tiré de sa nouvelle, *Juliette*, un portrait autobiographique de la « Kass » de cette période :

« Juliette était la curiosité de la famille, le « vilain petit canard ». Elle avait vécu dans un monde à elle, s'était créé son propre entourage, avait lu tout ce qui lui était tombé sous la main, sans discrimination aucune, était la victime d'un caractère violent, et manquait complètement de placidité. Elle était dominée par ses accès d'humeur, qui étaient innombrables, et la bouleversaient toute. Elle était, jusqu'à présent, restée parfaitement oisive à l'Ecole, avait passé d'une classe à l'autre et glané d'innombrables connaissances hétéroclites, et toutes les supplications et toutes les réprimandes de ses professeurs n'avaient pas pu la forcer à apprendre ce qui ne lui plaisait pas. Elle absorbait toutes les personnes et toutes les choses avec lesquelles elle entraînait en contact et se drapait dans une réserve terrible. « J'ai quatre passions, écrivait-elle dans un vieux journal, la nature, les gens, le mystère, et la quatrième, personne ne peut en faire le compte ». Ces derniers mois, elle

(1) *Life*, p. 137

s'était disputée fréquemment avec toute la famille, simplement parce qu'il lui manquait quelque chose de précis pour occuper ses pensées. Elle n'avait pas de vie tracée, pas de but à atteindre. Elle se sentait forcée de donner libre cours à son énergie, aux dépens de quelqu'un, — et ce quelqu'un fut sa famille. » (1).

L'éducation qu'elle recevait à l'école se trouva complétée par l'enseignement de la musique ; peut-être trouva-t-elle là cet objet précis qui manquait à son esprit. Celle qui, plus tard, dut tant à cet art, se révélait déjà profondément musicienne ; elle était remuée par le jeu de son vieux professeur ; elle désespérait de jamais parvenir à une maîtrise suffisante de la technique ; surtout, elle fut bouleversée par les auditions de violoncelle que donna, un soir, à un concert, puis, une autre fois, chez ses parents, un jeune inconnu, Arnold Trowell, qui se révélait un génie précoce. Il avait quinze ans ; Kathleen en avait treize et demi. Ce fut son premier amour. Elle partagea dès lors l'enthousiasme de Arnold pour le violoncelle, et prit des leçons de Mr. Trowell père. Entrée ainsi dans l'intimité de cette famille de musiciens, elle resta en relations amicales avec Arnold, même après le départ de celui-ci, en 1903, pour Leipzig, où il devait, avec son jeune frère, poursuivre ses études de musique. Mais ce fut là sans doute la première désillusion sentimentale de Kathleen, si l'on en juge par le son de mélancolique résignation que rendent les pages de son album en cet été de 1903.

En terminant ce premier chapitre, et avant de dire, avec Kathleen, au revoir à la Nouvelle-Zélande, nous voudrions, d'un mot, rappeler la dette immense qu'elle a contractée envers son pays natal. Le décor, les tableaux d'enfance, le trésor de souvenirs amassés par celle qui devait, plus tard, faire surgir, aux yeux de notre continent, « son île solitaire », — nous les évoquerons en étudiant l'œuvre. Lieux, êtres, choses de son enfance renaîtront alors du passé, baignés du charme nostalgique des

1) *Life*, p. 162.

bonheurs perdus. Notons l'émouvante beauté de ces lignes : « Oh ! je veux, ne serait-ce qu'un instant, faire jaillir notre contrée inconnue aux yeux du Vieux-Monde. Il faut que cela soit mystérieux, comme flottant, qu'en le lisant on retienne son souffle. Il faut que cela soit « une de ces îles... » (1) Dans ses années de maladie et de solitude, comme K. Mansfield souhaitera ardemment de revoir son île ! Mais, « 11.500 milles sont trop pour moi. Il s'en faut de 11.499 $\frac{3}{4}$ milles ». (2)

C'est qu'elle portait en elle un double héritage ; fille de ces « Pa-Men », artistes et pionniers à la fois, qui lui avaient légué le goût de l'activité, un esprit ouvert et curieux, un humour bienveillant, — (l'adjectif « Pa », forgé par elle, restera toujours, sous sa plume, synonyme de vivant, pittoresque, sympathique) — elle était aussi née dans un pays neuf, que n'avait point encore gâté une civilisation factice. « Une contrée jeune, est un véritable héritage ». (3)

Nous sommes aujourd'hui conscients de tout ce dont K. Mansfield fut redevable à la Nouvelle-Zélande ; mais elle en fut, en son temps, la première consciente ; elle remerciait « Dieu et son père » de l'avoir fait naître en Nouvelle-Zélande ; car, suivant ses propres mots, « ne sont-ce pas ceux-là seuls qui vivent loin des cités, qui héritent de la terre ? » (4)

(1) *Journal*, p. 42.

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *Letters*, II, p. 499.

(4) *Ibid.*

CHAPITRE II.

QUEEN'S COLLEGE. — Londres : 1903-1906.

« Ma vie de collège, dont j'ai gardé, en un sens, un souvenir si vivant et si précis... »

(*Journal*. p. 52)

« Mon esprit était comme un écureuil. J'amassais et j'amassais, et je mettais tout en réserve pour ce long hiver, — où je pourrais redécouvrir tout ce trésor, — et si quelqu'un s'approchait, je grimpais jusqu'au sommet du plus haut, du plus épais des arbres, et je me cachais dans les branches. »

(*Journal*. p. 53)

Au printemps de l'année 1903, Véra, Charlotte-Mary and Kathleen Beauchamp arrivaient à Londres et étaient inscrites à Queen's College, dans Harley Street, au N° 45. C'est dans ce vieux collège, fondé en 1848, et qui ne désavouait son ancienneté ni par le modernisme de ses méthodes ni par celui de son aménagement intérieur, que Kathleen devait passer les trois années suivantes. Elle avait alors quatorze ans et demi. « ... Les maisons noires me regardent ; au-dessus, un grand, vaste pan de ciel..., comme le soir était étrange. Elle était vraiment à Londres, maintenant, — quelle joie ! Trois années d'études devant elle et puis toute la vie pour s'y plonger ! » (1)

Malgré le caractère nettement vétuste de la « chère vieille maison » — (une salle de bain unique pour quarante pensionnaires — et qui se trouvait en même temps être, chose incroyable ! la salle d'étude pour le piano) —, malgré les méthodes d'éducation qui étaient restées ce qu'elles étaient cinquante ans

(1) *Life*, p. 179.

auparavant, au moment de la fondation du collège par Frédéric D. Maurice, malgré un personnel résident (Miss Woods, directrice au grand âge, Miss Robinson, Miss Hatchet et Miss Crondace) — qui incarnait encore les traditions du passé, et laissait quelque peu à désirer du côté purement pédagogique, malgré cette atmosphère archaïque qui enveloppait les jeunes filles, — rien ne fut moins comparable à un emprisonnement que ces trois années passées à l'ombre amie des vieux murs. « Je vivais de mes compagnes », avoue K. Mansfield, « des professeurs, de la chère vieille maison avec ses feux flambants en hiver et ses masses de fleurs en été, de la vue des fenêtres, de tous ces motifs changeants. Personne n'absorbait, ne sentait tout cela comme moi. » (1)

Avec, déjà, cette faculté d'adaptation qu'elle devait posséder plus tard à un si haut degré, Kathleen va trouver là une atmosphère favorable à son développement. Elle exerçait, malgré une humeur capricieuse et par la seule force de la vie intérieure qu'on pressentait en elle, une attirance particulière sur son entourage. Elle noua là de nombreuses amitiés, dont une, au moins, ne devait finir qu'avec sa vie. Il y avait Vere, qu'on appelait « Eve-la-bizarre et qui, par ces jours de chaleur, arrivait toujours avec une fleur » (2) ; il y avait Jinnie Moore, qui était « si bonne en élocution », (3) mais qui ne savait pas faire pleurer les élèves en lisant Dickens pendant la classe de couture ; il y avait « Vera Holland, qui épinglait ses boucles noires à la japonaise avec un crayon ; elle était charmante ainsi » (4) ; il y avait enfin et surtout Ida Constance Baker et sa sœur May, l'infirme. L'amitié de Kathleen pour Ida serait inexplicable sans la loi de l'attirance des contraires. Autant Kathleen était douce et originale, autant Ida était passive et faite

(1) *Journal*, p. 52.

(2) *Something Childish*, p. 216.

(3) *Journal*, p. 57.

(4) *Something Childish*, p. 217.

pour évoluer dans l'orbite d'une personnalité plus riche ; elle était affectueuse, douce, pleine de bon sens, n'était pas sans posséder certains talents et fut toute sa vie, pour K. Mansfield, l'amie la plus attentive et la plus dévouée. Ce fut, d'ailleurs, Kathleen qui fit le premier pas : « Soyons amies », dit-elle ; et elle ne renia jamais le lien, quoiqu'il lui pesât parfois. Cette adoration et cette soumission excessives dont faisait preuve Ida furent la source de nombreuses incompréhensions. Mais le seul fait que K. Mansfield ait évoqué la figure de son amie, et avec quelle discrète et poignante sympathie, dans sa nouvelle *The Daughters of the Late Colonel*, et qu'elle ait toujours tenu cette nouvelle pour sa préférée, nous sera un témoignage suffisant de cette affection fidèle qui, en dépit de maints froissements, unit toute sa vie K. Mansfield à Ida Baker.

Les heures de travail étaient assez réduites à Queen's College ; une liberté relative était laissée aux jeunes filles dès lors qu'il s'agissait de l'instruction proprement dite. « Je pensais hier à mon adolescence gaspillée », dira plus tard K. Mansfield. « Ma vie de collège... aurait pu n'avoir pas renfermé le moindre livre, le moindre cours ». (1)

Kathleen préférait s'absorber dans la contemplation de ses professeurs.

Voici son professeur d'anglais, Hall Griffins, qui ne l'intéressait qu'en tant qu'auteur d'un énorme poème juvénile intitulé « l'Epopée des Hall Griffins » ; quant à son enseignement, chaque fois qu'on arrivait à quelque chose de passionnant comme *The Faerie Queene*, ou *Isabella*, alors, « je n'étais jamais de son avis et j'écrivais dans mes notes : cet homme est un imbécile ». (2)

Voici Cramb, le « merveilleux Cramb », le professeur d'Histoire, « sans âge et plein d'enthousiasme ; son apparence était

(1) *Journal*, p. 52.

(2) *Ibid.* p. 53.

suffisante ; pour moi, il était l'*Histoire* en personne. Je ne pouvais pas prendre de notes ; C. tonnait... » ⁽¹⁾ Les connaissances historiques de K. Mansfield ne furent jamais, à son dire, très profondes ni très étendues ; elle ne pouvait pas se plier à une forme de pensée chronologique et elle semble avoir, à dater de Cramb, banni toute connaissance qui exigerait plus de mémoire que d'intuition.

« Il était petit et gros... » ⁽²⁾ Pauvre M. Huguenot, qui, avant même d'entrer dans la salle, criait : « Un peu de silence, s'il vous plaît, Mesdemoiselles ! » ⁽³⁾ Il adorait la poésie. « Pauvre Hugo-Wugo ! Il commençait, et toutes les élèves s'abattaient sur leur table, le visage dans leurs bras... Seules Eve et Katie se tenaient droites et immobiles... Katie ne savait pas assez de français pour comprendre ». ⁽⁴⁾ Elle le regrettera plus tard : « Pourquoi n'ai-je pas appris le français avec M. Huguenot ? Quelle occasion manquée ! » ⁽⁵⁾ Elle devait acquérir, cependant, sinon une connaissance classique du français, du moins une grande habitude de la langue parlée, qui lui permit de se servir, ça et là, dans son *Journal* et dans ses *Lettres*, d'expressions courantes, de locutions familières, bien souvent d'argot même.

Quant à son professeur d'Histoire Sainte, il n'a jamais pu lui infuser l'amour de sa science... « Mais pourquoi n'ai-je pas écouté notre vieux Directeur qui nous faisait, deux fois par semaine, son cours d'Histoire de la Bible, au lieu de contempler son visage qui était tout rond, florissant, d'une belle teinte rubiconde et tout recouvert d'un réseau de menues veines rouges aux innombrables petits affluents qui grimpaient jusque sur son front, et se perdaient dans ses cheveux blancs et touffus ? » ⁽⁶⁾

(1) *Journal*, p. 53.

(2) *Ibid.* p. 56.

(3) *Something Childish*, p. 248.

(4) *Ibid.*

(5) *Journal*, p. 55.

(6) *Ibid.* p. 56.

Dans cette galerie de professeurs, le seul jeune, le seul qui exerça une action quelconque sur Kathleen, fut le professeur d'allemand, Walter Rippmann ; son influence, en tant que professeur, fut médiocre ; il semble, si l'on en juge par certaines réminiscences de K. Mansfield, ⁽¹⁾ qu'il avait un goût trop germanique pour une pseudo-poésie sentimentale et réaliste à la fois. Mais il s'avouait, dès qu'il quittait sa chaire, disciple des esthètes et des décadents. Il organisait des réunions chez lui, dans sa maison de 72 Ladbroke Grove, auxquelles il conviait celles de ses jeunes élèves qui lui semblaient particulièrement douées. Kathleen fut très tôt du nombre des élues. On lisait des pièces de théâtre ; on discutait ; le dieu du groupe était Oscar Wilde ; son évangile, *The Picture of Dorian Gray* ; son symbole, un gardénia blanc.

Ces réunions littéraires chez « le » professeur, étaient, pour Kathleen, la seule échappée du monde scolaire, la seule porte ouverte sur le siècle. Au collège, elle prenait part aux « débats » (la relation de son premier débat — sur Shakespeare — nous a été conservée), ⁽²⁾ elle écrivait quelques histoires pour le Journal de l'Ecole, souvenirs de Nouvelle-Zélande (*A Day, Die Einsame*), ou essai d'analyse personnelle (*Juliette*). Ce fut alors qu'elle choisit définitivement ce nom de KATHERINE MANSFIELD, par lequel nous la désignerons dorénavant. C'était le nom de sa Grand-Mère, qui serait son « nom-de-plume », annonça-t-elle un jour à Ida ; celle-ci prit, de sa mère, le nom de Lesly Moore, et c'est désormais sous les seules initiales L. M. qu'elle est connue de K. Mansfield et de ses amis.

Très tôt la musique attira de nouveau K. Mansfield, et elle obtint la permission de suivre les cours de l'Académie de Musique ; elle étudiait le violoncelle. Il y avait, dans ce renouveau d'ardeur musicale, plus qu'un simple enthousiasme artistique ;

(1) cf. *Letters* 1. 27.

(2) cf. *Life*, p. 194 seq.

il y avait, inavoué, mais tenace, le sentiment qu'elle consolidait le lien qui existait entre Arnold Trowell et elle, lien qui, pour être tout idéal, avait, aux yeux de K. Mansfield, une signification profonde : il symbolisait des aspirations qu'elle ne formulait pas encore vers la Liberté, l'Art, la Bohême.

Quelle influence ont, sur la formation intellectuelle de K. Mansfield, ces trois années de collège ? Un enseignement méthodique ne lui est pas dispensé, mais son esprit ne reste pas en friche. Elle lit beaucoup, et son sens critique se développe, s'affine. Son goût la porte tout naturellement vers les grands poètes. Elle lit Shakespeare, « le dieu Shakespeare », Spenser, Byron, Wordsworth, Keats ; elle se passionne pour leur poésie (cette passion ne la quittera jamais) ; elle découvre le domaine des romans modernes : elle lit Hardy, Samuel Butler, Galsworthy ; enfin, elle est attirée par les romanciers russes : Tolstoï, Tourgueniev, Dostoïevski commencent d'exercer sur elle une profonde et durable influence que nous étudierons plus longuement en temps voulu.

Si, par ces lectures, K. Mansfield s'est familiarisée avec la tradition littéraire classique et a nourri sa sensibilité poétique, son intelligence n'est pas satisfaite. Elle veut se libérer d'un certain conformisme intellectuel qui lui semble aussi désuet que les antiques règlements du Collège, et, croyant n'obéir qu'à sa propre loi, c'est par toute la nouvelle école littéraire, — ou plutôt par cette absence même d'école, — qu'elle se laisse influencer.

Rappelons que l'Angleterre de cette époque était l'Angleterre des Décadents ; la réaction, dans le domaine philosophique et artistique, triomphait ; le règne du « conventionnalisme » victorien semblait se terminer avec celui de la reine ; le dogmatisme, qu'il fût spiritualiste ou naturaliste, était attaqué ; il ne fallait plus affirmer : « C'est comme cela », ou : « Ce n'est pas comme cela » ; il fallait simplement, avec le **plus sceptique des**

sourires, se poser la question : « Est-ce comme cela ? »... — et se garder de répondre. La solide et sereine certitude des Tennyson et des Browning se voyait ébranlée par les attaques détournées de nos jeunes esthètes, à la recherche d'une orthodoxie qui se défendait justement d'en être une ; c'est Walter Pater, c'est Beardsley, c'est surtout O. Wilde ; un nonchalant agnosticisme ; une théorie artistique issue du Parnasse français ; un culte outré de l'individualisme, puis, aussi, un goût de l'évasion ; une certaine recherche d'exotisme, mise à la mode par Stevenson, Lafcadio Hearn, Conrad ; enfin, l'influence très grande que déjà les Russes exerçaient sur l'Angleterre de 1890, particulièrement Tolstoï, Tchekhov, Gorki, avec leur catholique amour de l'humanité ; tout cela flottait dans l'air que l'on respirait en Angleterre aux alentours de 1900. L'heure était incertaine, trouble, mais fascinante, et K. Mansfield se laissa fasciner. Son carnet de notes de l'époque nous donne de précieuses indications sur son état d'esprit d'alors : (1) elle fait de Wilde sa nourriture intellectuelle (nous savons qu'elle conservait *The Picture of Dorian Gray* sous son oreiller) ; elle le cite, à profusion ; et nous ne reproduirons ici que ces deux extraits qui nous semblent significatifs :

— « Si vous voulez gâter une nature, vous n'avez qu'à la réformer ». (O. W.)

— « Nulle influence n'est immorale, immorale du point de vue scientifique. Rien ne peut guérir l'âme, sinon les sens, — tout comme rien ne peut guérir les sens, sinon l'âme ». (O. W.).

Ou bien elle exprime ses propres pensées et elle signe alors : A. W. (a woman), pour faire pendant à l'O. W. du maître. Tel est, suivant les mots de Louis Gillet, (2) ce « petit catéchisme anarchiste, secret et agressif », qui nous révèle la disposition d'esprit de K. Mansfield aux environs de sa dix-huitième année.

(1) cf. *Life*, p. 242 seq.

(2) cf. *Revue des Deux Mondes* : 15 janvier, 1934.

Elle avait puisé dans Wilde un commandement préconisant la nécessité d'une attitude réceptive et la recherche de sensations nouvelles, une certaine religion de « l'Expérience et de la Vie ». Mais, à l'encontre de Dorian Gray qui, comme le dit son auteur lui-même, avait été « empoisonné par un livre », K. Mansfield ne fut que temporairement influencée par l'évangile des Décadents. Celle qui, plus tard, devait si fort détester tout snobisme intellectuel, ne pouvait être finalement satisfaite de doctrines aussi peu constructives ; et il ne faut voir dans cette attitude de K. Mansfield qu'une phase d'individualisme réactionnaire, normal à tout esprit en voie de formation.

CHAPITRE III.

LE RETOUR EN NOUVELLE-ZELANDE : 1906-1908.

« To realise one's nature perfectly,
that is what each of us is here for ».
(O. Wilde. Cité par K. M. Cf. *Life*. p. 213)

Ses études terminées, K. Mansfield fut rappelée en Nouvelle-Zélande, mais elle n'abandonna pas sans quelque répugnance Londres et son milieu intellectuel. Elle débarqua en Nouvelle-Zélande à la fin de 1906 et retrouva Wellington, sa famille, ses anciennes connaissances. Son père, dont la situation prospérait selon son ambition, avait pris une nouvelle et plus vaste maison au N° 47 de Fitzherbert Terrace. La vie de famille est toujours la même, animée et heureuse ; le petit Leslie a maintenant douze ans ; la mère s'astreint, avec un sourire charmant, mais sans grand enthousiasme, à tenir son nouveau rôle social. « ... Enfin, c'est fini, c'est fini, Dieu merci ! » dit Mrs. Sheridan. « Prenons un peu de café, maintenant, je n'en peux plus. Oui, tout s'est très bien passé ; mais, mon Dieu ! ces réceptions ! Pourquoi donc, les enfants, voulez-vous toujours organiser des soirées dansantes ? ». (1) Bell était mariée en Angleterre ; Vera était sur le point d'épouser un jeune Canadien venu faire des recherches géologiques en Nouvelle-Zélande ; enfin, la Grand-Maman Mansfield habitait non loin de là ; elle devait mourir très soudainement (le 31 décembre 1906) sans que K. Mansfield (et elle s'en repentira toute sa vie) ait eu l'occasion de renouer avec elle les liens de cette douce intimité qui avait éclairé toute son enfance.

(1) *The G.-P.*, p. 86.

La maison était trop pleine, trop bruyante, les intérêts de son entourage trop éloignés des siens propres, pour que K. Mansfield pût se sentir heureuse. Elle est nerveuse, impatiente, puis sombre dans des accès de dépression ; elle se sent incomprise des siens, recherche la solitude... « Ici, dans ma chambre, il me semble que je suis de nouveau à Londres, — à Londres. Rien que d'écrire le mot, je me sens prête à éclater en sanglots... Je ne me soucie pas des hommes, mais Londres, c'est la Vie ! » (1) Malgré cette incompréhension réciproque (qui fut naturellement exagérée par K. Mansfield parce qu'elle était rebelle, intransigeante, que les leçons de *Dorian Gray* portaient leurs fruits) en ce qui concernait les questions de l'Art et de la Liberté, du Droit des Femmes au travail intellectuel, toutes questions vitales à ses yeux, — malgré cette incompréhension réciproque, elle aimait et respectait ses parents, et ceux-ci se montraient pleins d'indulgence pour elle. Mais le fossé existait. « Souvent, j'ai envie de m'appuyer sur Maman, de savoir qu'elle « comprend », même ce qu'on n'exprime pas..., mais ce que Maman n'a jamais pu comprendre, c'est ce que voulait dire le mot « TRAVAIL ». (2)

C'est par la discipline d'un travail personnel, en effet, que K. Mansfield chercha alors à se recréer cette atmosphère intellectuelle qui lui manquait tant. Emploi du temps précis et régulier. Et d'abord, la musique. Elle reprend contact avec la famille Trowell — (elle correspondait toujours avec Arnold) —, perfectionne son jeu, se passionne pour son violoncelle. « ... Il est impossible de s'abandonner complètement à la musique et de se soucier de quoi que ce soit d'humain après cela ». (Signé : A. W.) (3) Exprime-t-elle son propre ravissement, ou cherche-t-elle une excuse à l'attitude d'Arnold ? Des lettres de L. M. lui apprenaient à cette époque que « A. T. » met-

(1) *Life*, p. 226.

(2) *Letters* II. 13.

(3) *Life*, p. 214.

tait en pratique la morale des artistes telle qu'ils l'avaient tous deux prônée. Le coup est dur. Et la désillusion se trahit jusque dans son amour du violoncelle, qu'elle prend maintenant en grippe. Elle décide d'abandonner la musique et de se consacrer, désormais, à l'art d'écrire. Elle sent en elle les ressources nécessaires. Elle annonce à sa famille : « Je vais devenir écrivain ! » On rit un peu ; mais on la laisse libre. C'est un véritable apprentissage qu'elle envisage ; elle s'astreint à écrire, régulièrement, sur son « Carnet », qui n'est pas encore son « Journal » ; elle observe, note au fur et à mesure, trace des esquisses, qu'elle remanie ensuite ; elle est exigeante avec elle-même, s'acharne, réussit parfois un portrait, une scène, qu'elle met de côté dans un dossier qui s'épaissit bientôt. Ce n'est pas la matière qui lui manque : « Je me sens pleine d'idées, ce soir, et il faut qu'elles germent, à tout prix... » (1) ; c'est l'instrument qu'il faut perfectionner.

C'est en collaboration avec Edith Kathleen Bendall, une jeune artiste peintre, que K. Mansfield écrit ses premiers poèmes. E.K.B. s'était spécialisée dans les croquis d'enfants ; elle voyait autour d'elle, parmi les groupes de petits Maoris, qu'on dit être de si jolis enfants, assez de visages expressifs et d'attitudes naïves ou pittoresques pour tenter son crayon ; K. Mansfield, qui déjà se rappelait, non sans une légère mélancolie, les jours heureux de sa petite enfance, son soleil, et ses averses, et ses secrets, écrit ses premiers vers ; E.K.B. les illustre. L'album est envoyé, en juin 1907, à un éditeur anglais ; les poèmes sont retournés avec une réponse négative. Première déception d'auteur.

K. Mansfield se tourne alors vers la forme de la nouvelle qui l'avait toujours attirée. Elle écrit *Silhouette*, qui a Wellington pour décor, *Dans un Café*, qui se passe à Londres, et *Vignettes*, qui flotte entre les deux. Son père, qui assistait avec

(1) *Life*, p. 258.

intérêt aux efforts de sa fille, lui facilita même les premiers rapports officiels avec les éditeurs. K. Mansfield était déjà décidée à assurer de cette façon son indépendance pécuniaire. Grâce à la recommandation d'un ami de son père, un jeune journaliste chargé de la page littéraire dans *The New Zealand Mail*, K. Mansfield entra bientôt en relations épistolaires avec E. J. Brady, rédacteur en chef d'une revue importante de Melbourne, *The Native Companion*, le seul journal d'Australie qui se montrât résolument « moderne ». Or les histoires de K. Mansfield jouissaient, déjà, dans son entourage, de la réputation d'être « avancées ». K. Mansfield envoie ses manuscrits à E. J. Brady, qui lui répond en la félicitant, mais en exprimant quelques doutes quant à l'originalité des histoires et à l'âge de l'auteur. K. Mansfield répond : « Pour ce qui est de *Vignettes*, je vous assure qu'elles sont de moi... ; franchement, je déteste tout plagiat... Vous me demandez quelques détails sur moi-même ; je suis pauvre, obscure, j'ai juste dix-huit ans, un appétit vorace de toutes choses, — et des principes aussi légers que ma prose ». (1) Cette lettre est datée du 23 septembre 1907 ; on y sent l'influence de Wilde, et de son célèbre : « J'aime, plus que tout au monde, les gens sans principes ».

Ces trois histoires parurent dans les trois numéros d'Automne 1907 du *Native Companion* ; *Vignettes*, le 2 octobre, *Silhouette*, le 2 novembre, et *In a Café*, le 2 décembre, — sous la signature « KATHERINE MANSFIELD », définitivement choisie comme nom-de-plume. Elle se rappellera, bien des années après, l'émotion qui s'empara d'elle à voir sa première histoire imprimée : « Cela me semble étrange, mais je me vois encore sur Lambton Quay, achetant un numéro du *Native Companion* et regardant, debout sous un réverbère, avec le cher Leslie, si mon histoire avait été imprimée ». (2) Ce premier succès litté-

(1) *Life*, p. 274.

(2) *Letters*, II. p. 199.

raire lui fut un encouragement ; elle travaille avec plus de zèle, avec plus de joie aussi ; plus que jamais son esprit est tourné vers la métropole, et elle sait qu'un jour viendra où les amarres casseront qui la retiennent encore prisonnière de son île.

Au mois de septembre 1907, les Trowell étaient partis... pour Londres. Grosse déception pour K. Mansfield qui se voyait privée désormais des séances de musique, en même temps que d'une amitié qui lui était devenue très chère. Son père, la voyant plus déprimée qu'auparavant, la confie à des voisins qui partent pour une expédition dans la brousse de la Nouvelle-Zélande, à cheval et en voiture.

Cette expédition devait les conduire à travers la partie la plus sauvage de l'Île Nord, la « King's Country », encore en friche, avec, seules, quelques fermes « maori » isolées, et quelques « pahi » (vieux villages fortifiés des indigènes). Ce furent six semaines de vie rude, en plein air, de nuits sous la tente, de randonnées à cheval à travers le maquis ou par des chemins pierreux, le long de rivières à sec, de journées terribles, d'orages brusques, de nuits étoilées et de réveils enchanteurs dans la rosée de la prairie. La détente nerveuse est bonne à K. Mansfield. Elle se sent reprendre son équilibre, et cette vie saine et libre lui plaît. Elle s'intéresse aussi à la vie des indigènes ; elle observe maints tableaux pittoresques : les habitations primitives, avec leur cour antérieure, les femmes, avec leurs vêtements aux vives couleurs et leur pipe à la bouche, les petits enfants, timides et hardis à la fois... « Là, à la porte, une vaste foule bariolée, presque menaçante d'aspect... Une superbe fille de quinze ans. Elle est mariée à un patriarche, son visage riant, ses mains qui jouent dans les cheveux des enfants » ; (1) puis leur nourriture, leurs coutumes, leur « hongi », ou salut traditionnel, leur langue aux sonorités si plaisantes — (dépourvue de consonnes sifflantes, et tous les mots se terminant par une

(1) *Life*, p. 293.

voyelle) — dont elle connaissait déjà quelques fragments pour avoir été bercée aux refrains des Pa-Men... « Eta hoeremai te kai : il fait froid,... Wairaki : eau chaude,... Waotapi : eau sacrée,... Naumai, Haeremai, haere mai : soyez le bienvenu, trois fois le bienvenu... » ; leurs traditions, leurs légendes, et leur charme, fait de simplicité et de force tranquille. ⁽¹⁾ Tout cela est noté, au jour le jour, dans le petit « Carnet » qui ne la quitte pas. Et de son expédition dans le pays maori elle rapporte, avec une expérience nouvelle, les matériaux qui lui serviront plus tard à brosser l'arrière-plan de certaines de ses histoire sur la Nouvelle-Zélande, de *Millie* et de *The Woman at the Store*, en particulier.

(1) Pour plus ample information sur le pays et la civilisation des Maoris, on pourra utilement consulter : Max Herz, *New Zealand, the Country and the People*. London, T. Werner Laurie, Clifford's Inn.

CHAPITRE IV.

LES ANNEES SOMBRES : 1908-1911.

« The web of our life is of a mingled yarn, good and ill together ; our virtues would be proud, if our faults whipped them not, and our faults would despair, if they were not cherished by our virtues ».

Shakespeare : *All's well that ends well*. IV. 3.

(Cité par K. M. — *Journal*. p. 199).

K. Mansfield quitta la Nouvelle-Zélande le 9 juillet 1908. Son père lui accordait une pension de 100 livres par an, et la recommandait à quelques amis qu'il avait à Londres. Ceux-ci durent vite quitter leur rôle de chaperons pour adopter celui de simples amis. K. Mansfield débarquait, indépendante enfin ; elle entendait le rester. Installée d'abord à Beauchamp Lodge, une vieille pension à l'aspect rébarbatif près de Paddington, elle se lasse de la maison au bout de six mois, et accepte de vivre chez ses amis Trowell, dans Saint John's Wood. Ce quartier de musiciens restera toujours un de ses coins préférés. « ... Peut-être, avoue-t-elle, est-ce parce que j'ai hab  t   Carlton Hill pendant longtemps, à une époque où j'étais jeune et très heureuse. Je me promenais, par ces soirées de printemps, tard dans la nuit, discutant avec deux frères ». (1)

Son sentiment tout idéal pour Arnold avait évolué ; son cœur et ses sens s'éveillèrent à un autre amour. Elle aima le frère d'Arnold, Garnet. Passion réciproque mais brève. De cette première expérience dont elle avait été avide, dans laquelle elle s'était jetée avec un état d'esprit « et amabam amare »,

(1) *Letters*. II. 163.

K. Mansfield sortit brisée. Elle était incapable du détachement cynique des héros wildiens. Elle souffrit, humiliée de son échec, dont elle était seule responsable. La révolte suivit bientôt la déception. Pas de *via media* pour cet esprit intransigeant. Par une brusque volte-face, elle se raille de son abandon, brûle ce qu'elle a adoré et fait un véritable coup de tête. Elle épouse, au printemps de 1909, un professeur de musique de Cambridge, dont elle avait fait la connaissance quelque temps auparavant chez des amis communs, qu'elle n'aimait point et dont une médiocrité vaniteuse semblait être l'unique apanage. ⁽¹⁾ Avait-elle vraiment l'intention de passer sa vie avec lui, lorsque, vêtue de noir, et avec Ida Baker pour seul témoin, elle l'accepta pour mari ? Il est probable que non. Toujours est-il que, quelques jours plus tard, elle l'avait quitté, fuyant le domicile conjugal, plus écœurée, plus révoltée qu'auparavant. K. Mansfield avait défié le sort, qui se vengea ; elle recevait, en réponse à ses exigences, « ce goût de cendre et de néant, que le poète appelle "dusty answer" ». ⁽²⁾.

Après sa fuite, elle dut accepter, pour subvenir à ses besoins, de faire partie d'une compagnie de théâtre ambulante. Pendant quelques semaines, elle remplit ainsi des rôles de « doublures » ; elle chantait, jouait et déclamaient sur la scène, et le soir faisait cuire deux harengs sur le fourneau à gaz de sa chambre. Elle était profondément malheureuse, mais l'orgueil et la rébellion la possédaient encore.

Elle avait télégraphié, sinon la nouvelle de la brusque séparation, au moins celle de son mariage, à ses parents, et elle errait, en quête d'un domicile, dans un Londres hostile, lorsque sa mère arriva. Déjà pleine d'appréhension sur ce mariage, elle fut indignée de découvrir Kathleen paria volontaire : elle la supplia de retourner chez son mari ; celle-ci refusa net.

(1) Cf. le portrait du musicien dans *Mr. Reginald Peacock's Day : Bliss*, p. 194.

(2) *Revue des Deux Mondes*. L. Gillet. 15 janv. 1934.

Elle avait de bonnes raisons ; elle attendait alors un enfant, qui n'était pas de son mari. L'affection qui unissait Mrs. Beauchamp à sa fille fut mise à rude épreuve... Comment fallait-il s'y prendre avec une fille aussi obstinément rebelle, et qui semblait même tirer gloire de sa « faute » ? On l'envoya se reposer à l'étranger. C'est dans le petit village de Woerishafen, en Bavière, que K. Mansfield vint attendre son terme. Elle y débarqua seule, en juin 1909. Elle avait vingt ans.

Souvenirs pénibles de ces mois d'exil et de maladie. Elle est malade, si malade que la présence de sa Grand-Mère pourrait seule adoucir sa peine. ⁽¹⁾ Elle est seule, si seule qu'elle accueille avec joie l'idée d'un petit enfant à elle qui lui apportera cette sensation de confiance, de sécurité, de joie, dont elle a tant besoin : « Qui pourrait me toucher avec mon enfant dans les bras ? » ⁽²⁾ Hélas ! le long espoir de K. Mansfield fut tragiquement déçu ; son enfant naquit prématurément, mort-né et sa vie, à elle, fut longtemps en danger. Quand elle se remit, elle voulut avoir du moins une illusion de maternité ; elle adopta pendant quelques mois un pauvre petit garçon des « slums », malingre et pitoyable, mais vif et affectueux ; il s'appelait Walter ; K. Mansfield se dévoua à lui, le forçant à manger, veillant sur sa santé, luttant pour le rendre fort. N'est-ce pas cette petite figure qu'elle évoquera plus tard dans sa pathétique *Life of Ma Parker* ?

Quand le printemps de 1910 arriva, K. Mansfield avait recouvré ses forces ; elle prit part, désormais avec plus d'entrain, à la vie commune ; non que la petite station de Woerishafen fût très fréquentée ; elle abritait surtout une colonie d'étrangers, Polonais, Russes ou Hongrois, épaves comme elle-même, pour la plupart artistes, littérateurs, journalistes ou musiciens ; tous pauvres, mais indépendants et fiers d'appartenir à la Bohême

(1) *Journal*, p. 2.

(2) *Ibid*, p. 4.

artistique. K. Mansfield se retrouvait en milieu sympathique ; elle reprit goût à son art, se remit à écrire. Elle n'avait cessé d'observer, de noter, et ses premières expériences d'Allemagne lui offraient ample matière à récits. Ses amis s'offrirent à soumettre ses histoires aux éditeurs des différents journaux dont ils étaient les correspondants. C'est ainsi qu'elle écrivit *The Child-who-was-tired*, qui parut dans *The New Age* du 24 février 1910 et plusieurs autres « esquisses de pension », comme *The Sister of the Baroness*, *Frau Fischer*, *At Lehmann's*, *A Birthday*, etc..., qui furent réunies en un seul volume et publiées, en 1911, sous le titre *In a German Pension*. La verve satirique dont K. Mansfield avait fait preuve dans ce recueil plut à A. R. Orage, le rédacteur du *New Age*, qui lui demanda de continuer à lui envoyer ses histoires ; pendant deux ans, elle contribua régulièrement au journal, jusqu'au jour où il devint évident que leurs divergences d'opinions s'accusaient par trop. Il y eut rupture ; mais, outre le charme d'une amitié sincère, ces relations avec Orage avaient fourni à K. Mansfield l'occasion de pénétrer enfin dans certains milieux littéraires et journalistiques de Londres.

Après son retour à Londres, elle avait, en février 1910, tenté de reprendre la vie commune et avait reparu auprès de son mari. Second échec. Désormais, elle se tourne vers « ceux de son clan », Orage, Beatrice Hastings, l'amie de celui-ci, Alfred Bishop, le peintre, et W. L. George, le romancier.

Malade à nouveau, en mai 1910, elle subit une opération, dont elle gardera longtemps un cruel souvenir. A l'automne, elle s'installe, temporairement, à Chelsea, dans le studio d'un ami alors en voyage ; elle y passe l'hiver 1910-11. Elle écrit. C'est à ce moment que parut le récit intitulé *A Fairy Story*, dans *The Open Window*, de décembre 1910, qui n'a pas encore été recédité en volume. Elle fait des vers, (tous ses courts poèmes, *Sea*, *Jangling Memory*, *There was a child once*, etc..., qui de-

vaient être publiés en 1912-13 par *Rhythm*, sous le titre « traduit du russe de Boris Petrovsky »).

Au printemps de 1911, K. Mansfield se décide enfin à s'installer ; elle prend un petit appartement au N° 69, Clovelly Mansions, dans Gray's Inn Road, qui se composait de deux pièces, plus une cuisine et une toute petite chambre à coucher. La question d'ameublement est vite résolue, grâce au goût original de K. Mansfield : des nattes sur le plancher, quelques coussins, un divan, un piano, quelques étagères et une grosse touffe de lavande dans la cheminée vide.

C'est dans ce décor que John Middleton Murry fut invité, au début de 1912, à prendre le thé, servi dans des bols, sur le plancher. Il voyait K. Mansfield pour la seconde fois, et déjà il l'aimait.

Mais revenons en arrière. A l'automne de 1911, *In a German Pension* avait été publié ; il ne passa point inaperçu. A la même époque, K. Mansfield recevait de J. M. Murry, alors étudiant à Oxford, une lettre lui demandant de bien vouloir envoyer une histoire à *Rhythm*, la jeune revue qu'il venait de fonder avec son ami Michaël Sadleir. K. Mansfield envoya *The Woman at the Store*, qui fit une forte impression sur J. M. Murry. A quelque temps de là il faisait, chez W. L. George, la connaissance de K. Mansfield. ⁽¹⁾ Leur conversation de ce soir-là n'était qu'un prélude, ils le pressentaient ; mais à quelle symphonie, ils l'ignoraient encore.

K. Mansfield, à cette même époque, eut une attaque de pleurésie qui la força d'aller se reposer quelques semaines à Genève. Et c'est de là qu'elle écrivit à J. M. Murry lui annonçant qu'elle aurait du miel et du pain bis s'il lui plaisait de venir prendre le thé. J. M. Murry lui confie ses incertitudes, ses ambitions ;

(1) Pour le récit de cette première rencontre de K. M. et J. M. M. cf. J. M. M. *Between two worlds*, p. 186 seq.

attiré par la critique littéraire, il ne se soucie guère de terminer son année à Oxford. Mais il est sans ressources... K. Mansfield est pleine de compréhension et de sympathie. Lorsqu'ils se disent au revoir, J. M. Murry a déjà fait son plan. Il abandonne bientôt Oxford, malgré la désapprobation de ses vieux maîtres, et il se décide à venir à Londres. Il a, pour toutes ressources, un maigre article quotidien qu'il écrit pour le *Westminster* et qui lui est payé deux livres et cinq shillings par semaine. Quand il revoit K. Mansfield, il est avec son ami Frederick Goodyear, étudiant d'Oxford également. C'était un soir d'avril 1912 ; on tournait autour de la fontaine de Piccadilly Circus en faisant des projets d'avenir. C'est au moment de se séparer, et comme J. M. Murry disait qu'il allait chercher une chambre dès le lendemain, que K. Mansfield proposa : « Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ? J'ai une pièce libre ; je vous la louerais seven shillings et six pence. Est-ce que c'est trop cher ? »

C'est ainsi que J. M. Murry devint le pensionnaire de K. Mansfield. Pendant longtemps ils continuèrent à vivre leurs vies séparées, ne se retrouvant que le soir pour discuter devant le feu de K. Mansfield. Ils étaient étrangement près l'un de l'autre, malgré des tempéraments différents, et il y eut quelque chose d'inévitable, de définitif dans leur rapprochement. Lorsqu'ils s'engagèrent l'un à l'autre, malgré les difficultés (K. Mansfield n'avait pas divorcé), ils comprirent que le lien qu'ils acceptaient devait durer ; que c'était « pour toujours ».

Ce pacte, signé un soir de l'an 1912, ils ne le renièrent jamais, et il ne prit fin qu'avec la vie même de K. Mansfield en 1923. Désormais, l'histoire de K. Mansfield, c'est, au plus secret d'elle-même, l'histoire de ce long amour, avec ce qu'il eut de tendre et de tragique à la fois. Elle en vécut, avec quelle intensité ; elle en mourut aussi, en partie...

CHAPITRE V.

LES ANNÉES CALMES : 1912-1918.

« John and my work, — they are all
I think of... »

(*Journal*, p. 75)

Une phase nouvelle semble devoir s'ouvrir dans la vie de K. Mansfield du jour où elle n'est plus seule. La présence, à ses côtés, de J. M. Murry, ne va-t-elle pas lui apporter, avec cette affection et cette compréhension artistique qui lui étaient si nécessaires, une certaine sécurité, une sorte d'assurance contre l'isolement et la crainte de l'inconnu ? Nous aimerions à le croire. K. Mansfield connaît alors des moments de bonheur réel ; oublieuse des difficultés de leur situation, elle se sent, simplement, l'heureux possesseur d'un « mari » et d'une « maison ». Le « mari » ne devait pouvoir le devenir qu'en 1918, (1) et la « maison » ne l'était jamais pour longtemps. N'importe ; elle jouit enfantinement d'un état de choses précaire, et c'est là, déjà, un des côtés pathétiques de sa destinée. Cette « vie normale » (2) à laquelle elle aspirait fut toujours plus une apparence qu'une réalité. K. Mansfield nourrissait au fond d'elle-même un certain amour de la vie bourgeoise, avec ce qu'elle offre de stable et de simplement profond ; les « travaux ennuyeux et faciles » de la vie quotidienne ne lui pèsent nullement (3) ; et, au plus secret d'elle-même, K. Mansfield

(1) Exactement : le 3 mai 1918. Cf. *Between two worlds*, p. 478.

(2) Cf. *Journal*, p. 21.

(3) *Ibid.*, p. 11 et p. 83.

rêve d'un foyer, d'un enfant, d'une vie simple. (1) « ... Pourquoi n'ai-je pas un vrai foyer, une vraie vie ?... J'ai *besoin* de tout cela. L'aurai-je jamais ?... Je veux des amis, et des relations, et une maison. Je veux donner et dépenser. » (2) C'est ici un aspect intime de K. Mansfield qu'elle dissimule le plus souvent sous une apparence de Bohème et d'Aventure, (goût qui coexiste très certainement, en elle, à ce besoin de sécurité).

Quoi qu'il en soit, ce désir ne sera jamais satisfait. Ce qui nous frappe, au cours de ces années 1912-1918, c'est justement cette vaine poursuite d'un bonheur tangible, cet effort inutile pour se fixer, s'attacher, prendre racine. Les domiciles de J. M. Murry et K. Mansfield sont variés et nombreux. Jamais satisfaits de leur choix — (l'appartement était trop « laid », ou le cottage trop « humide »), toujours perchés comme des oiseaux sur la branche, il y a quelque chose de pitoyable dans ce couple sans cesse à la recherche de l'endroit idéal où monter sa tente. Ce camp rêvé, n'ont-ils pas longtemps cru pouvoir l'établir dans quelque île déserte ? Avec D. H. Lawrence et sa femme, on parlait de fonder une petite colonie. Plus tard, le rêve prenait la forme d'une ferme à la campagne. On l'avait déjà baptisée « Le Héron ». Inutile de préciser que tout cela resta du domaine des rêves.

Commencements d'une vie errante pour K. Mansfield. Déjà elle connaît l'amertume d'être séparée de John, retenu à Londres par ses occupations journalistiques. Elle, restée de santé délicate depuis sa maladie de 1910, est envoyée à plusieurs reprises à la campagne ou au bord de la mer. Mais voyons les faits... En 1912, ils vivent tous deux dans cet appartement de K. Mansfield dans Gray's Inn Road ; après avoir fait une escapade de quelques jours à Paris, en 1913, ils passent l'été dans le Buckinghamshire ; en décembre, ils partent à nouveau pour Paris, y sont accueillis

(1) *Journal*, p. 13.

(2) *Letters* I. 26.

par Francis Carco, ⁽¹⁾ et habitent au 31 de la Rue de Tournon ; ils n'en reviennent qu'en février 1914, « avec guère plus que les habits que nous avions sur le dos » ⁽²⁾ ; ils s'installent dans Chelsea (deux adresses en trois mois), en août vont en Cornouailles, puis, en septembre, louent un petit cottage, « The Lee », près de Missenden, dans le Buckinghamshire (c'est celui-ci qui se révéla trop humide) ; l'hiver fut très déprimant. K. Mansfield n'était pas satisfaite, les relations semblent difficiles à cette époque entre John et elle, et elle part pour Paris le 15 février 1915. De là, elle prend le train pour Gray (Haute-Saône), et, non sans difficulté, y débarque (rappelons que nous étions en pleine guerre et que cette zone était militarisée) ; elle venait voir Francis Carco, leur ami commun, alors mobilisé dans le service postal, espérant trouver, dans une atmosphère si différente, un dérivatif à ses préoccupations, et un réconfort. Mais elle avait agi inconsidérément, avec cette confiance téméraire qui fut toujours sa marque ; son enthousiasme s'éteignit vite. Dès sa première lettre à John (datée du 20 février), elle se retourne vers l'Angleterre ; elle repart, au bout de dix jours, pour Paris, où elle occupe l'appartement vide de F. Carco, au N° 13 du Quai aux Fleurs ; de retour en Angleterre, elle n'y reste qu'un mois ; nouveau séjour à Paris, en mai ; puis Londres, dans Elgin Crescent ; enfin, jusqu'en novembre, l'adresse de nos deux vagabonds est au N° 5 d'Acacia Road, dans ce quartier de Saint John's Wood, tant aimé de K. Mansfield. Cependant, ils sont tentés par le Sud de la France. La petite ville de Bandol les accueille pour cinq mois, qui furent parmi les plus heureux et les plus féconds de la vie de K. Mansfield. En avril 1916, ils sont de retour en Cornouailles, d'abord dans le Nord, à Higher Treg-erthen ; puis dans le Sud, à Mylor. En septembre, Londres les revoit pour quelque temps, K. Mansfield habitant un studio au

(1) Cf. J. M. M. *Between two worlds*, p. 272 seq. — (F. Carco est désigné par les initiales R. D.).

(2) *Journal*, p. 6. (Note de J. M. M.).

111a, Church Street, dans Chelsea, et John, très pris par son travail, tout près de là, au 47, Redcliffe Road. Enfin, l'année 1917 se serait passée sans incidents si, au mois de novembre, durant une visite à Garsington, propriété de leur amie Lady Ottoline Morrell, K. Mansfield n'avait contracté un mauvais rhume, qui devait se terminer par une sérieuse attaque de pleurésie. Première atteinte de la maladie... K. Mansfield se voit obligée de quitter à nouveau l'Angleterre pour un climat plus ensoleillé. Au mois de juillet 1918, elle repart pour Bandol, inaugurant ainsi la série de ces cinq tristes dernières années consumées en quête du soleil et de la santé.

De ce bref aperçu, il ne faudrait pas conclure que le vagabondage de ces années 1912-1918 ait nui au travail de K. Mansfield. Le temps n'est plus, où elle répétait, avec O. Wilde, « Je ne veux pas gagner mon pain, je veux vivre ». ⁽¹⁾ Maintenant elle écrit, à la première page de son *Journal* pour 1915 : « Pour cette année, deux vœux : écrire, gagner de l'argent ». Il faut dire qu'il était assez décourageant d'écrire et de ne pouvoir faire accepter ses histoires par aucun éditeur. Entre 1912 et 1919 (moment où J. M. Murry devint le rédacteur en chef de l'*Athenæum*), K. Mansfield ne se voit ouvert l'accès régulier d'aucun journal ; et, si l'on excepte la nouvelle *Bliss*, qui parut dans le numéro d'août 1918 de la *English Review*, et *Prelude*, qui fut tiré à un nombre limité d'exemplaires sur les presses particulières de la « Hogarth Press », il n'est aucun de ses écrits de cette période qui la révèle au public anglais. Elle s'intéresse à la vie des journaux et partage les travaux de J. M. Murry. Jusqu'en octobre 1912, elle collabora à *Rhythm*, qui s'était intitulé, pour les trois derniers numéros, la *Blue Review*. En 1915, ils fondèrent, avec D. H. Lawrence, une nouvelle revue, *The Signature*, qui semblait avoir été condamnée dès sa naissance ; elle ne vécut que trois mois (octobre à décembre), mais était entièrement ré-

(1) *Life*, p. 211.

digée par J. M. Murry, D. H. Lawrence et K. Mansfield, et c'est ainsi qu'entre les brillantes images de la *Crown* de D. H. Lawrence et le *There was a little man*, de J. M. Murry, nous voyons *The Little Governess*, de K. Mansfield (qui signait, par exception, « Matilda Berry »). Enfin, en 1918, son histoire intitulée *Je ne parle pas Français* était imprimée par les soins même de J. M. Murry et de son frère, pour circulation restreinte. Mais ce fut tout. Les nouvelles de K. Mansfield restaient inconnues du public ; il faut attendre 1920 et la publication de son recueil *Bliss and Other Stories* pour voir son nom sortir de l'ombre.

Elle n'était cependant plus seule, comme durant ces années pénibles, 1909-1911 ; elle avait des amis ; il ne tenait qu'à elle de s'en faire davantage ; et tous les membres de ce petit cercle intime partageaient ses goûts et s'accordaient à reconnaître son talent. Ils étaient, pour la plupart, écrivains. Il y avait Frederick Goodyear, dont nous avons déjà parlé, que K. Mansfield aimait parce qu'elle retrouvait en lui la vaillance et le sourire des Pa-Men. Il était mobilisé au service météorologique de l'armée, à l'arrière, quand il demanda à servir au front ; il fut tué, presque tout de suite, en mai 1917. Il y avait les Lawrence, avec lesquels J. M. Murry et K. Mansfield passèrent l'été de 1916 en en Cornouailles. Mais les scènes trop fréquentes qui secouaient le ménage des Lawrence, éloignèrent, au moins temporairement, les Murry de celui-ci ; et pourtant, si K. Mansfield ne pouvait s'acomoder d'une humeur aussi farouche que celle de Frieda, elle se sentait, à beaucoup d'égards, très proche de la personnalité si riche et si vivante de D. H. Lawrence. Il y a aussi Dorothy Brett, peintre de natures mortes ; Anne Estelle Rice avec laquelle, sur les plages de Cornouailles, elle s'en va pêcher les crevettes et acheter aux vieilles paysannes les premières fraises de la saison ; il y a Lady Ottoline Morrell et son hospitalière maison de Garsington que fréquentent les Murry, les Lawrence, Aldous Huxley ; il y a Mrs. Virginia Woolf ; il y a Kotelianski, son grand ami aussi, et, de tout son entourage, celui qui lui

restera le plus fidèle, peut-être parce qu'il est celui qui l'a le mieux comprise. Car K. Mansfield, sous des dehors spontanés, était une nature secrète, plus complexe que ne le donnait à penser une apparente simplicité. Elle changeait avec les personnes, les temps, les lieux ; elle s'adaptait, mais comme une fleur s'adapte au soleil, ne présentant à sa caresse qu'un côté à la fois. Il y a aussi Richard Murry, le jeune artiste peintre, frère de John, et pour qui K. Mansfield nourrit une affection toute fraternelle. Il y a, enfin, toujours à l'arrière-plan, la fidèle L. M. qui suit K. Mansfield un peu partout dans ses pérégrinations, qui fait à la fois office de garde-malade, de femme de chambre, de secrétaire, de confidente, d'amie ; qui a, malheureusement, l'étrange faculté de n'être pas là lorsqu'on la désire-rait ⁽¹⁾, et d'être importune et agaçante lorsqu'elle est dans les parages. ⁽²⁾

De ces relations avec des êtres qui, presque tous, avaient les mêmes préoccupations littéraires ou artistiques, K. Mansfield conservera toujours le goût de l'amitié et de certains rapports sociaux libres et fraternels. Elle n'aime pas le « monde » et ses conventions factices ; elle sourit de pitié de voir, à certaine soirée chez H. G. Wells, ⁽³⁾ D. H. Lawrence arriver en smoking et vernis ; il est parfaitement mal à son aise et grotesque. Elle ne se soucie guère des réceptions... « Je suis sûre que J. trouve encore un grand plaisir à une société agréable. Moi, pas. J'en ai assez... J'aime tellement mieux me pencher sur le pont et observer tous ces passants inconnus et libres, et sentir le vent souffler... Non, je déteste le monde. » ⁽⁴⁾ Mais elle aime la société de ses amis choisis et rien ne lui plaît plus que les naïves réjouissances d'un Noël anglais... ⁽⁵⁾

(1) Cf. *Journal*, p. 10, p. 12, p. 14.

(2) Cf. *Letters* I. 88.

(3) Cf. *Between two worlds*, p. 290.

(4) *Journal*, p. 12.

(5) Cf. *Letters* I. 221.

Ces années furent, du point de vue extérieur, les plus heureuses de la vie de K. Mansfield. Elle semblait enfin être placée dans des circonstances qui allaient lui permettre de se consacrer à son travail. Et cependant, au milieu de cette relative sécurité, un événement se produisit, qui eut une importance capitale sur le développement ultérieur de K. Mansfield. Son frère, le jeune Leslie Heron Beauchamp, engagé volontaire, fut tué, à vingt ans, sur le front français. Cette guerre maudite qui devait, plus tard, lui arracher Frederick Goodyear, envoyait maintenant « Chummie » dormir, avec tant d'autres, sur un sol étranger. Ceci se passait en 1915. « Chummie » était venu, pour quelques jours, chez sa sœur, à Londres, avant de rejoindre son régiment. Ils avaient évoqué les beaux jours de Nouvelle-Zélande ; les souvenirs s'étaient levés, en masse ; tout un long passé renaissait, dans une atmosphère enchantée...

Quand, quelques jours plus tard, son frère mourut, K. Mansfield, après le premier abattement, prit la résolution de se consacrer à la mémoire de celui qui venait de disparaître. Et comment ? En évoquant à nouveau, dans ses récits, ce passé commun qui les unissait encore. « ... Voilà sur quoi je dois écrire, et c'est aussi ce qu'il attendait de moi. Nous en parlions dans ma petite chambre, à Londres. Je lui disais : Je mettrai juste sur la première page : « A mon frère L. H. B. ». Bon. Ce sera fait ». (1) Elle tint sa promesse. Le livre fut écrit. Et, joint au sentiment d'une dette mystérieuse à la mémoire de son frère, il y avait, chez K. Mansfield, le désir ardent de se renouveler spirituellement, de se régénérer dans cette atmosphère qu'elle veut évoquer avec toute sa pureté originelle. La K. Mansfield des années d'adolescence, avec sa pointe de cynisme, a disparu. Nous sommes ici en face d'un être déjà mûri par la souffrance. (2) Et ce retour symbolique aux sources primitives, c'est la première étape sur la route de cette ascension morale, dont nous allons désormais suivre les progrès.

(1) *Journal*. p. 37.

(2) *Cf. Journal*. p. 46.

CHAPITRE VI.

LA MALADIE : 1918-1923.

« Why is our youth passing while the world
renews itself in its glory ? »

(*Letters*. I. 165)

K. Mansfield quitta l'Angleterre, à destination de Bandol, le 8 juillet 1918. Maintenant commence ce long exil qui va durer cinq années, cinq années de solitude, de travail, de réflexion, qui préparent l'ascension suprême. La maladie va trainer K. Mansfield des plages de la Riviera à celles de Cornouailles et des lacs d'Italie aux montagnes de Suisse. Il ne lui restera plus même l'espoir d'une « maison » ; hôtels, pensions, cliniques la recevront tour à tour. Qu'il est dur de se résigner à cette laideur des décors anonymes ! « Oh ! comme je hais les hôtels ! Je sais que je mourrai dans l'un d'eux !... C'est bizarre que, aimant passionnément, comme je le fais, les belles chambres, la forme des meubles, les couleurs, le calme, je me trouve une vagabonde éternelle, parmi des chambres tapissées d'oiseaux, de chrysanthèmes dans des urnes, et de nœuds de rubans... » (1)

Lorsque, après un voyage épouvantable, et encore mal remise de sa pleurésie, K. Mansfield arriva à Bandol, ce fut pour trouver la petite ville changée par la guerre. Seule, découragée, fiévreuse, elle ne peut même pas travailler. « Mon côté gauche me fait toujours mal... » (2) Le fantôme de la tuberculose n'est pas encore à sa porte, et peut-être le chassera-t-elle en faisant

(1) *Letters* I. 177.

(2) *Journal*. p. 74.

mine de l'ignorer. Son seul réconfort dans sa détresse (L. M. ne pourra la rejoindre que plus tard), lui vient des visites de sa petite bonne Juliette, son « petit rayon de soleil », son « petit oiseau ». Elle apportait un souffle de vie dans cette chambre de malade et K. Mansfield lui en était reconnaissante. « Juliette vient d'entrer pour ouvrir les fenêtres... Juliette ne pourra jamais être transplantée ; elle se lève et se couche avec le soleil, j'en suis sûre... » (1) Et quand, deux mois plus tard, la petite est rappelée dans sa famille, en Corse, K. Mansfield écrit : « Je l'ai aimée, elle, et ses chansons, et ses manières, et sa façon de s'agenouiller devant le feu, et d'admonester le bois vert, et de faire irruption dans ma chambre avec ses énormes bouquets, et de me dire bonjour, le matin, comme si elle était amoureuse de la journée... » (2)

Cette première tentative de guérison ne semble pas devoir réussir. K. Mansfield est plus malade qu'à son départ lorsqu'elle regagne l'Angleterre, après un voyage aux multiples péripéties : elle avait débarqué à Paris le 22 mars, juste au moment où commençait le bombardement à longue portée et où toute circulation civile entre l'Angleterre et la France se trouvait suspendue ; ce furent deux semaines épuisantes de démarches auprès des autorités militaires. Elle n'arriva à Londres que le 11 avril, affaiblie, déprimée.

Elle passa le début de l'été à Looe, en Cornouailles, en compagnie d'Anne Estelle Rice, et connut quelques moments de détente ensoleillée. Cependant, « je réalise », écrit-elle, « quel aveugle et cruel jeu de cache-cache la vie a été pour moi, ces derniers temps, avec de rares minutes dorées, et si peu de repos... C'est si dur d'être malade. » (3) Et ce l'était d'autant plus qu'elle était privée de la présence de John. Ses lettres, presque quotidiennes, sont attendues avec impatience. « Vous

(1) *Journal*, p. 76.

(2) *Letters*, I, 125

(3) *Ibid.*, I, 167.

voyez, je suis comme une plante, ravivée par vos lettres... » ⁽¹⁾ « ... Sans elles, la journée est bien silencieuse... » ⁽²⁾ « .. J'aurai toujours le mal du pays », ⁽³⁾ avoue-t-elle encore. Et elle écrit, quelques jours plus tard : « C'est vrai que je suis dans un accès de mélancolie. Mais, comme je vous le disais dans le midi de la France, comme je n'arrête pas, semble-t-il, de vous le répéter, mon pauvre ami, — être seule, (c'est-à-dire sans vous), déracinée, pour ainsi dire, et le jouet de vagues étrangères, m'est horrible, et me le sera toujours... » ⁽⁴⁾

J. M. Murry ne pouvant se libérer pour la rejoindre à Looe, c'est K. Mansfield qui réintègre Londres, où elle va rester toute l'année suivante ; leur demeure était alors, dans Hampstead, une grande maison avec un jardin, pour lequel L. M. « rêvait d'essences tropicales ». ⁽⁵⁾

K. Mansfield se sait maintenant gravement malade. Elle ose se l'avouer : « Je suis atteinte de consommation. Mon poumon est loin d'être sec, et il me fait mal. Mais cela m'est égal. Je ne désire rien que je ne puisse avoir. La paix, la solitude, le temps d'écrire mes livres, et toute la beauté extérieure à observer... » ⁽⁶⁾ — Le travail est déjà le grand remède : elle écrit. A son *Prélude*, publié en 1917, sur les presses particulières de Virginia et Leonard Woolf, succédait sa nouvelle *Je ne parle pas français*, et, à partir de 1919, elle contribua, par des critiques littéraires signées K. M., à l'*Athenæum*, dont John venait d'être nommé rédacteur en chef. Elle lit aussi : Coleridge, Wordsworth, (particulièrement le *Journal* de Dorothy, auquel elle semble prendre un plaisir tout particulier), Lamb, Stendhal, Tchekov.

(1) *Letters*, I. 173.

(2) *Ibid.*, I. 1.

(3) *Ibid.*, I. 170.

(4) *Ibid.*, I. 178.

(5) Cf. *Letters*, I. 209.

(6) *Journal*, p. 120.

En septembre 1919, son docteur lui déconseille de passer un second hiver à Londres. Elle se rend, d'abord, à San Remo, en Italie, puis, au bout de quelques semaines, loue une petite villa meublée, « La Casetta », à Ospedaletti, non loin de là... « Vous l'aimeriez, Kotelianski, elle est située sur une pente sauvage, couverte d'oliviers et de figuiers, et de hautes herbes, et de grandes fleurs jaunes... » (1) Les premières semaines sont paisibles ; la fidèle L. M. s'entend à diriger, en italien, le jardinier et la femme de chambre ; elle descend en ville acheter des concombres et des « zuccinis » ; le soleil est chaud, les cigales chantent ; K. Mansfield apprivoise un lézard ; et un chat « blanc, or et noir » (2), recueilli un soir, fait partie désormais de la maisonnée. Mais les tempêtes d'automne agissent bientôt sur les nerfs de K. Mansfield. La solitude et sa santé qui ne s'améliorait pas lui firent traverser une sombre période. « Je ne suis pas faite pour vivre seule ! » (3) s'écriait-elle. Et sa plainte pathétique résonna au cœur de John, qui se libéra pour venir passer Noël à ses côtés. La présence de son mari lui était le meilleur des remèdes. Les dernières lignes du *Journal* de 1919 sont rassérénées. Mais ce ne fut, là encore, qu'un bref intermède. Le mois de janvier 1920, fut, toujours d'après le *Journal*, l'un des plus noirs. La maladie s'aggrave ; K. Mansfield ne peut plus rester dans une villa particulière ; son père, alors à Marseille, et sa cousine, Miss Beauchamp la font entrer dans une clinique à Menton. Ce confort nouveau et cet entourage attentionné semblent apporter une légère amélioration. K. Mansfield en profite pour travailler — et sans doute d'une façon excessive, vu son état précaire. « Je sens qu'il faut se dépêcher » (4), répète-t-elle. Ses articles sont expédiés à Londres, régulièrement, semaine après semaine. Et c'est au début de 1920 que paraîtra son recueil *Bliss*.

(1) *Letters*, I, 243.

(2) *Ibid.*, I, 252.

(3) *Ibid.*, I, 252.

(4) *Ibid.*, I, 274.

Après un séjour de trois mois chez sa cousine, à la « Villa Flora », K. Mansfield se sentait assez remise pour écrire : « Je sens, aujourd'hui, que je mourrai soudainement, et bientôt, mais pas de mes poumons » ; (1) (elle avait longtemps cru que c'était son cœur qui était malade et qui la trahirait un jour). L'été de 1920 la revit à Londres. Mais la maladie avait encore fait des progrès. (2) Le 14 septembre, elle fuyait à nouveau vers le Midi. Cette fois-ci, c'est la petite villa « Isola Bella », à Menton-Garavan, qui la reçoit. La tristesse de la nouvelle séparation va-t-elle s'estomper dans le décor « idéal » ? (3) John et elle avaient fait de nouveaux rêves pour le jour où elle serait guérie. Il fallait être, ou bien aveugles, ou bien stoïques. Et nous allons voir que ce n'était plus ignorance de la part de K. Mansfield. Petit à petit, elle prend pleinement, courageusement, conscience de son état. « ... Il n'y a rien à faire. » (4) Le travail sera le salut. « Je considère maintenant cette réclusion comme un don de Dieu. Mais, d'un autre côté, il faut que je la mette à profit, le plus vite possible. Elle ne durera pas éternellement, pas plus que le reste. Oh ! pourquoi ! Oh ! pourquoi est-ce que tout est borné ? Pourquoi suis-je angoissée, chaque jour de ma vie, par la proximité de la mort et son inévitabilité ? » (5) Elle travaille fiévreusement, et dans sa villa « Isola Bella », et en Suisse, où elle avait émigré en mai 1921, et loué le « Châlet des Sapins », à Montana. Elle écrit alors *The Stranger*, qui parut dans le *London Mercury* de janvier 1921, *The Daughters of the Late Colonel* (ibid. mai 1921), *Life of Ma Parker*, qui parut dans la *Nation* du 26 février 1921, *Sixpence*, *Mr and Mrs Dove*, *An Ideal Family*, *Marriage à la mode*, qui parurent dans la *Sphere*, entre août et décembre 1921. Son recueil *The Garden-Party and Other Stories*, fut publié au début de 1922 ; il lui assignait désormais

(1) *Journal*. p. 149.

(2) Cf. *Journal*. p. 153.

(3) *Letters*. II. 38.

(4) Cf. « La dernière salle d'attente » : *Journal*. p. 163.

(5) *Journal*. p. 198.

une des premières places parmi les auteurs de nouvelles de son époque.

Durant cette dernière année 1922, ce fut véritablement une course à la vie. « Oh ! je ne pourrais pas supporter de mourir en laissant des « fragments », des « esquisses », rien de vraiment « fini ». » (1) Plus que cela, elle sent que c'est parce qu'elle est encore intérieurement rebelle qu'elle ne peut donner sa pleine mesure. « Des traces de dégradation humaine me poursuivent encore. Je ne suis pas pure comme le cristal... » (2) Et cette vie plus parfaite à laquelle elle aspire encore confusément, « comment la vivrai-je », s'écrie-t-elle, « si je laisse passer un seul jour dans l'oisiveté ? » (3) En cet hiver 1922-23, isolée là-haut dans son chalet sous la neige (malgré la présence de John à ses côtés), elle entretient une vaste correspondance ; elle écrit à Kotelianski, à Dorothy Brett, à sa cousine, la comtesse Russell, (qui, pendant quelques mois, avait habité non loin du « Chalet des Sapins »), à Anne Estelle Rice, à Richard Murry. Elle s'entourait aussi des vieux maîtres, relisait Shakespeare, Goethe, Dickens, « le vieux père Tolstoï ». Et elle méditait : « Ecrit. Lu Shakespeare. Lu Goethe. Pensé. Prié. » (4)

Et parfois, elle est lasse, lasse d'écrire, lasse de lutter. « Je ne veux pas écrire, aujourd'hui ; je veux vivre. » (5) Et elle se reprend à croire à un miracle possible. C'est que, plus que jamais, K. Mansfield se rend compte qu'elle adore la vie, la terre et toutes ses beautés. Elle est humaine encore, malgré ses efforts de détachement ; et elle n'a que trente-trois ans.

Elle fait donc une nouvelle tentative. Elle avait entendu parler d'un médecin russe, Manoukhine, qui, à Paris, avait opéré des guérisons prodigieuses en utilisant les rayons-X. Elle

(1) *Journal*, p. 75.

(2) *Ibid.* p. 182.

(3) *Ibid.* p. 176.

(4) *Ibid.* p. 228.

(5) *Ibid.* p. 182.

obtient son adresse par Kotelianski, débarque à Paris en février 1922, et se remet avec confiance entre les mains du docteur. Le traitement est long, fatigant, dispendieux. Mais qu'importe ! Une amélioration, toute factice, se fait sentir. C'en est assez pour que K. Mansfield renaisse au printemps, à sa « fugitive beauté », (1) et se remette à travailler plus allègrement. Sa longue nouvelle *At the Bay*, qui est sans doute son chef-d'œuvre, paraissait dans le *London Mercury* de Janvier 1922 ; la *Nation* de février publiait *The Doll's House* et *The Fly* ; celle d'août, *Honey-moon* ; le *Sketch* du 22 février publiait *Taking the Veil* ; le *Story-Teller*, *A Cup of Tea*, dans son numéro de mai 1922 et enfin la *Weekly Westminster Gazette* publiait la *Garden-Party* les 4, 11 et 18 février 1922. Il semble que les dernières nouvelles qu'elle ait écrites soient *The Canary*, et *Six Years After*, qu'elle a, d'ailleurs, laissée inachevée.

Cependant, elle perdait foi dans le traitement de Manoukhine. Aucune amélioration durable. Après un nouveau séjour dans les montagnes de juin à août et une dernière visite à Londres où son amie Brett la reçut pendant l'été, K. Mansfield regagna Paris. Elle était désormais plus calme. La transformation finale s'accomplissait en elle. Elle se savait condamnée à brève échéance : qu'importent, désormais, les livres, et l'Art ? — Influencée par ses amitiés russes, elle se décide à tout abandonner pour se joindre à une petite colonie de « théosophes ». L'Institut Gurdjieff, fondé après la Guerre et installé à Avon, près de Fontainebleau, réunissait hommes et femmes dans une sorte de communauté spirituelle, où l'on professait la croyance à la régénération de l'âme par le travail manuel. A ce mysticisme d'un nouveau genre, K. Mansfield s'abandonna ; elle se défit, lentement, du vieil homme. « Ce n'est pas facile de se créer un nouvel être... Il faut que je meure à tant de choses. » (2) Et, de tout ce à quoi elle jugeait nécessaire de renoncer, son amour

(1) Cf. *Letters* II. 199.

(2) *Letters* II. 253.

n'est-il pas ce qui la déchire le plus ? Mais il le faut ; et elle jette un coup d'œil désabusé sur ce qui fut. ⁽¹⁾

Elle connut, alors, la paix. Elle avait banni toutes ses inquiétudes de malade, vivait comme les autres. Elle allait chercher son eau, allumait son feu, raccommodait son linge, mettait une pièce au pantalon du Docteur Young, son ami, prenait part à toutes les activités de la vie commune. Le long des sentiers de la forêt, tout en ramassant son bois, elle jouissait des derniers rayons du soleil. L'automne était là, dans toute sa beauté ; la forêt revêtait sa parure suprême. K. Mansfield savait-elle qu'elle lui disait adieu ? « O Terre ! belle, inoubliable Terre ! Hier, je voyais les feuilles tomber, si doucement, si calmement, pleuvant des petits arbres minces, tout dorés sur le ciel bleu... » ⁽²⁾

Elle ne devait pas voir les feuilles reverdir... Elle invita John à venir visiter le « Prieuré » au début de janvier. Elle serait heureuse, lui écrivait-elle, de l'initier à leurs activités — (on était en train de creuser des Bains Tures) — et de le faire assister à la pièce qu'on montait... « I hope you will come, my dearest ». ⁽³⁾ John arriva le 9 janvier 1923. Comme K. Mansfield remontait dans sa chambre, ce même soir, elle fut prise d'une hémorragie fatale. Elle mourut à 10 h. 30. Les derniers mots de son *Journal* sont la consécration de sa méthode et marquent le couronnement de cette lente ascension. La longue lutte avait cessé ; la résignation, et, avec elle, la joie, était là : « Je me sens heureuse, profondément heureuse. Tout est bien ».

Elle fut enterrée dans le petit cimetière communal d'Avon, et sur sa tombe sont gravées ces lignes de Shakespeare, qu'elle avait prises, jadis, pour épigraphe de *Bliss* :

« But I tell you, my lord fool, out of this nettle, danger,
we pluck this flower, safety ».

(1) Cf. *Letters* II, 254.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.* II, 269.

DEUXIEME PARTIE

L' Œ U V R E

Introduction : *La femme et l'écrivain.*

La vie et l'œuvre de K. Mansfield sont étrangement mêlées. Nul, plus qu'elle, n'a fait de son expérience personnelle la matière de ses écrits ; c'est non seulement sa propre vision de la vie qu'elle nous donnera ; c'est sa vie elle-même avec ses heures joyeuses et ses heures sombres qu'elle nous offrira par petits fragments détachés, par évocations rapides, par allusions souvent déconcertantes pour qui ne connaîtrait pas la trame de cette existence. C'est un album aux pages volantes que nous n'avons qu'à feuilleter pour nous trouver transportés dans les multiples décors qui abritèrent cette voyageuse... C'est un album — hélas ! — auquel il manque maintes pages. L'œuvre est restée inachevée. Mais il y a quelque chose de touchant, précisément dans une œuvre inachevée, et nous aimons à imaginer ce qu'elle aurait pu être.

De même, nul écrivain, plus que K. Mansfield n'a autorisé son travail à occuper une telle place dans sa vie. K. Mansfield, nous le savons, prenait son métier au sérieux : elle était faite pour écrire ; elle consacra, et avec quelle ferveur, sa vie au travail. Comme sa vie était reflétée dans son œuvre, de même son travail illuminait toute sa vie. Il serait vain de chercher à séparer la femme de l'écrivain. Ils ne font qu'un.

Cette interpénétration de la vie et de l'œuvre est due, en grande partie, à ce fait que K. Mansfield a, plus que quiconque, vécu du Passé. C'est à ce vaste trésor de souvenirs qu'elle va

puiser, comme à un réservoir inépuisable. Elle se nourrissait du Passé autant que du Présent ; tous deux lui étaient également chers et vivants. Elle disait : « Je me rappelle tout, et peut-être que la plus grande joie de ma vie, c'est justement de jouer à ce j'en ». (1). Nous comprendrons sans difficulté qu'avec ces dispositions K. Mansfield ait fait émerger à nouveau tout son passé des flots où il dormait ; et ces excursions au pays du souvenir seront, pour elle, autant de « pèlerinages passionnés ». (2).

Ceci nous excusera peut-être de nous être étendus d'une manière apparemment démesurée sur l'enfance en Nouvelle-Zélande, lorsque nous avons retracé la vie. L'étude de l'œuvre, nous voulons l'espérer, nous justifiera maintenant.

(1) *Letters* II, 142.

(2) *Ibid.* I, 107

CHAPITRE I.

LES NOUVELLES

§ 1. — *In a German Pension.*

Le premier livre publié par K. Mansfield fut *In a German Pension*. Il parut en 1911 ; K. Mansfield avait vingt-deux ans et ce premier livre a beaucoup des défauts d'un livre de jeunesse et beaucoup des qualités d'un livre mûr. C'était un recueil d'esquisses, qu'elle avait rassemblées durant son séjour en Bavière ; elle était descendue dans cette pension de Wærishafen, l'esprit encore imprégné d'un certain humour amer, d'un cynisme dont elle se revêtait comme d'une armure contre les blessures de la vie ; son expérience tragique n'avait pas été pour adoucir sa verve mordante ; au contraire il y a presque, dans cette attitude ironique, comme une revanche de K. Mansfield sur le sort. Et si, dans cette revanche, K. Mansfield montre son habileté, elle montre aussi sa malice. Elle est agressive, impitoyable dans sa caricature des Allemands, des Allemandes surtout. Son parti-pris côtoie l'injustice et elle sera la première à le flétrir plus tard. Mais, pour l'instant, elle est seule, désabusée, terriblement observatrice, et son esprit se tourne tout naturellement vers la satire. Comme nous sommes loin de la K. Mansfield des derniers livres !... Aucune trace, ici, de ce « milk of human kindness », dont elle fera plus tard le suc même de son œuvre. Mais quel talent déjà ! Non seulement un don d'observation remarquable, un art de peindre vivant et pittoresque, mais déjà une prose qui est solide et sûre d'elle-même, sans avoir encore cette sobriété des œuvres postérieures. Il y a de l'éclat, de l'adresse,

pour tout dire un « métier » qui est remarquable quand on pense que l'auteur a écrit ces récits à vingt-et-un ans.

Le recueil se compose de treize nouvelles, toutes ayant trait à la vie et aux habitudes de la bourgeoisie allemande, plus particulièrement à la vie d'une « pension de famille ». Les repas, les vêtements, les conversations, les intérêts mesquins de ces médiocres spécimens d'humanité fournissent ample matière à la verve de K. Mansfield. C'est d'un œil tantôt amusé, tantôt choqué, tantôt, il faut l'avouer, dégoûté, — que K. Mansfield observe tous ces détails. Pour elle, la petite Anglaise qui a, malgré tout, le respect du code victorien — en matière de civilité puérile et honnête —, il est quelque peu répugnant de se trouver mêlée à une compagnie d'« Allemands à table ». Aucune indulgence ici : « On apporta la panade. « Ah ! » dit Herr Rat, s'appuyant sur la table pour inspecter la soupière, « voilà ce dont j'ai besoin. Mon *magen* est dérangé depuis quelques jours. De la panade, et juste à la bonne consistance »... — « Comme c'est curieux, dis-je, essayant de donner à ma voix juste le degré d'enthousiasme nécessaire ». (1)

On se récrie devant cette prude fille d'Albion. Comment, vous n'osez pas mentionner de tels sujets ? Quoi de plus naturel pourtant ? Et Frau Fischer de déclarer : « Vous êtes si drôles, vous autres Anglais. Vous ne semblez prendre aucun plaisir à discuter des fonctions du corps. Autant parler d'un train en refusant de mentionner la locomotive. » (2)

Leur amour des enfants est noté, également ; mais un amour qui semble se rapporter plus à l'enfant à naître qu'à l'enfant vivant ! Pourquoi les femmes allemandes parlent-elles toujours de ces naissances ?

Et cet amour traditionnel du mari et des enfants devient, sous la plume de K. Mansfield, ridicule, repoussant même.

(1) *In a German Pension*, p. 1.

(2) *In a G. P.*, p. 25.

« Une ribambelle d'enfants, voilà ce dont vous avez vraiment besoin », dit Frau Fischer. « Alors, une fois père de famille, il ne pourra plus vous quitter ». (La pseudo K. Mansfield venait d'avouer que son mari était capitaine au long cours). « Imaginez sa joie et son ravissement, quand il vous verra ! » Le projet me sembla quelque peu hasardeux. Apparaître soudain avec une ribambelle d'enfants, n'est pas généralement un bon calcul pour faire naître l'enthousiasme dans le cœur du mari anglais moyen ». (1)

Si les femmes sont lourdes et vertueuses, que dire des maris, et de leur égoïsme inconscient ? Que dire d'un Andreas Binzer qui, dans l'histoire intitulée *A Birthday*, attend, dans la salle à manger, la délivrance de sa femme, avec quelque nervosité, il faut l'avouer ; (cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'absorber son bol de soupe et son poisson) ? Et quand le Docteur redescend pour l'informer que tout s'est bien passé, que son fils est né, il s'écrie : « Eh bien ! Grands Dieux ! on ne pourra pas m'accuser de ne pas savoir ce que c'est que la souffrance ! » (2)

Esprit à la fois sentimental et matériel ; idéal si médiocre qu'il en deviendrait touchant, par la candeur avec laquelle on le professe. Quelle est l'ambition de Fräulein Sonia, l'héroïne de *The Modern Soul* ? « ... Si je peux trouver un homme simple, paisible, qui m'adore — et veille sur Maman — un homme qui sera pour moi un oreiller, — car le génie ne peut pas espérer trouver son pendant, — je l'épouserai »... (3)

Et quand on s'élève à des préoccupations plus hautes, quand on se tourne vers la politique et l'histoire, c'est pour voir s'éclairer cet aspect proverbial de la naïve suffisance allemande. La race germanique est la race « über alles », et même le pâle voyageur de commerce de l'hôtel le sait bien :

1 *In a G. P.* p. 31.

(2) *In a G. P.* p. 91.

3 *In a G. P.* p. 55.

— « Vous avez peur d'une invasion, hein ? Oh ! oui, je sais bien. J'ai lu toutes sortes de choses à propos de vos manœuvres, dans le journal. N'avez-vous pas vu ? »

— « Oui ! » Je me redressai. « Je vous assure que nous n'avons pas peur. »

— « Eh bien ! Vous devriez avoir peur », dit Herr Rat. « Vous n'avez pas d'armée du tout... »

— « N'ayez pas peur », dit Herr Hoffmann. « Nous ne voulons pas l'Angleterre. Si nous l'avions voulue, il y a longtemps que nous l'aurions eue. Vraiment, nous ne vous voulons pas ». (1)

Nous mettons à part la nouvelle intitulée *The-Child-who-was-tired*, qui est la meilleure, sans contredit, du recueil. La plus simple, et la plus pathétique, parce qu'il faut entendre là un écho sincère de la détresse de K. Mansfield elle-même à l'époque. C'est la première qu'elle écrivit, d'ailleurs. Du point de vue technique, elle est loin d'être parfaite ; il y a un tâtonnement dans la progression, des incertitudes et des longueurs ; mais il n'y a pas de doute que cette « enfant-qui-était-si-lasse », c'était K. Mansfield elle-même ; c'était elle qui appelait, au milieu de ses tourments physiques, le sommeil bienfaisant ; c'était elle qui était ramenée, à tous moments, brutalement, à la laideur des choses, à la médiocrité de son entourage, à l'incompréhension du monde ; elle, qu'on arrachait à ses rêves, juste comme « elle commençait à marcher le long d'un petit chemin blanc, bordé de hauts arbres noirs, d'un petit chemin qui ne menait nulle part, et où personne ne marchait — personne ». (2) C'est le premier cri poussé par K. Mansfield contre ce qu'elle appellera plus tard la « corruption de la vie ».

Tel quel, le livre attirera la sympathie du public. Il connut rapidement trois éditions ; jusqu'au jour où l'éditeur fit faillite,

(1) *In a G. P.* p. 5.

(2) *In a G. P.* p. 92.

et où disparurent les plaques stéréotypées. N'importe, il fut le premier succès de K. Mansfield, et l'objet d'articles élogieux dans différents journaux, un, entre autres, particulièrement sympathique, dans le *Morning Post*. Ce livre faisait son apparition à un moment favorable ; il apportait une peinture satirique des Allemands à une époque où l'Allemagne était tombée dans un discrédit général.

Ce succès, dû, partiellement, à cette attitude du public, devint bien vite odieux à K. Mansfield. Tandis qu'elle évoluait et désavouait le cynisme de sa jeunesse, elle se prenait à haïr le livre ; elle s'en voulait d'avoir obtenu l'adhésion du public à la faveur de cette caricature ; d'ailleurs, le livre était outré ; elle n'était pas sincère ; elle n'était pas elle-même. Quand, en 1914, juste après l'ouverture des hostilités, son éditeur lui proposa de lancer une nouvelle édition du livre, elle refusa obstinément, jugeant qu'il serait indigne de profiter de la haine qu'on portait alors à l'Allemagne pour faire vendre son livre ; et lorsque, en 1920, J. M. Murry lui transmit, à Menton où elle était alors, de nouvelles propositions de son éditeur concernant la réimpression de *In a German Pension*, elle opposa d'abord un refus formel :

« Je ne veux faire réimprimer *In a German Pension* sous aucun prétexte. C'est beaucoup trop « vert », et je ne veux même plus le reconnaître aujourd'hui. Je veux dire, je ne suis plus d'accord avec lui. Je ne peux pas tromper le public avec ce genre de chose. *Ce n'est pas assez bien*. Mais, si vous m'envoyez le mot qui s'y rapporte, je répondrai ; je leur proposerai un nouveau livre pour le 1^{er} mai. Mais je ne pourrais pas, une seule minute, accepter la réimpression de *Pension*. C'est positivement « juvénile », et, de plus, ce n'est pas ce que je veux dire ; c'est un mensonge ; oh non ! jamais ». (1) Puis, elle se résigna à autoriser la ré-impression, à condition qu'elle y ajouterait un aver-

(1) *Letters* II. 14.

tissement : « Entendu, Isabel, à propos de *Pension*. Mais il faut que j'écrive une introduction disant que c'est un premier, tout premier, ouvrage — ou bien que ce fut écrit en de certaines années — parce que, vous savez, Betsy, il n'y a pas de quoi être bien fière. Si vous ne me conseilliez pas le contraire, je le jetterais par-dessus bord. Mais, bien entendu, je n'en ferai rien ; et, sûrement, cela ranime un nom. Mais pourquoi n'est-ce pas meilleur ? Je ne peux que baisser la tête. Il va falloir que j'aille de l'avant, et que j'en écrive un autre qui vaille quelque chose, voilà tout. » (1)

Mais K. Mansfield n'écrivit jamais cet avis préalable — et ce n'est qu'en 1925 que *In a German Pension* fut réimprimé pour la première fois.

§ 2. — *Bliss and Other Stories*.

Le second recueil de nouvelles fut publié au début de 1920. En décembre 1919, nous voyons que K. Mansfield se préoccupait de cette publication ; elle avait accepté l'idée de réunir, en un volume, quelques-unes de ses nouvelles, et choisit Constable pour son éditeur. Elle écrivait à J. M. Murry le 11 décembre : « A propos de Constables. (2) S'il propose quarante livres d'avance sur les droits d'auteur, et Richards rien, que ce soit Constables (2), bien entendu. Un recueil comprenant *Prélude*, *Je ne parle pas*, etc... serait acceptable. Mais je veux être sûre de ce qu'ils empruntent à *Rhythm*. L'histoire *Le Vent souffle*, empruntée à *The Signature* est dans cette collection. C'est la seule qui vaille la peine d'être réimprimée. Le livre ferait certainement mieux d'inclure *Prélude*. Cela le rendra un peu plus gros. » (3)

Nous voyons avec quel soin K. Mansfield veillait à ce qu'on

(1) *Letters* II, 14.

(2) [sic].

(3) *Letters*, I, 313.

ne réimprimât pas au hasard les nouvelles publiées antérieurement dans les différents journaux auxquels elle avait collaboré. Elle veille jalousement à la composition du recueil ; tout comme lorsqu'il s'agissait de *In a German Pension*, elle désavoue certaines nouvelles qui lui semblent appartenir à une phase dépassée ; elle a une intransigeance qui fait honneur à son honnêteté littéraire. C'est ainsi qu'elle ajoute, dans une lettre de février 1920 : « A propos du contenu du livre, j'espère bien que j'aurai le dernier mot. Je ne veux pas voir réimprimer *The Woman at the Store*, par exemple. Si on laissait Constables décider, ou si on lui donnait voix au chapitre, ce serait lamentable... J'aimerais beaucoup que la nouvelle intitulée *Second Helping*, à laquelle je suis en train de travailler, fût incluse ». (1) (Elle ne le fut d'ailleurs pas, sans doute parce que K. Mansfield ne put pas la terminer à temps).

Quoiqu'il en soit, le livre parut, avec la dédicace « A J. M. Murry » ; il comprenait, outre la longue histoire *Prélude*, treize nouvelles, dont *Je ne parle pas français*, *Bliss*, *Pictures*, *The Little Governess*. K. Mansfield était alors à Menton. Elle note dans son *Journal*, à la date du 2 février : « Connie et Jinnie m'ont apporté l'avis de publication de mon livre ». (2)

Celui-ci ne tarda pas à recevoir l'accueil qu'il méritait ; la presse anglaise lui fut très favorable, dans l'ensemble ; — ses nouvelles étaient analysées, critiquées ; ici, dans l'*Athenæum*, un long article sur *Je ne parle pas*, signé Sullivan ; là, un autre sur *Bliss*, par Walter de La Mare (anonyme dans le journal, mais qui causa une grande joie à K. Mansfield, nous dit J. Middleton Murry). (3) N'oublions pas que *i relude*, ayant circulé auparavant dans un public restreint, avait déjà fait l'objet d'articles dans le *Times Literary Supplement* et dans la

(1) *Letters*. II. 12.

(2) *Journal*. p. 144.

(3) Cf. R. E. Mantz : *Bibliography of K. M.* Chapitre sur *Bliss*.

Nation. (3). Enfin, l'année suivante, le livre était proposé pour le Prix « Fémina - Vie Heureuse ». Nous lisons dans *The Nation and Athenæum* du 23 avril 1921 : « On nous informe que, pour le Prix « Vie Heureuse » 1921-22, les livres suivants sont recommandés : Miss Manfield's *Bliss* »..., en tête ; suit une liste de cinq autres œuvres. Il n'obtint d'ailleurs pas le prix.

Voyons quelques-unes de ces histoires...

Bliss, dont K. Mansfield se demandait, quand elle l'écrivait, si c'était là un « terrain dangereux », (1) nous présente une jeune femme riche, heureuse, entre son mari et son enfant, et ses brillants amis aux multiples intérêts littéraires et artistiques ; un soir, en rentrant chez elle, elle semble réaliser soudainement l'étendue de son bonheur : « ... Que faire, si vous avez trente ans, et que, tournant le coin de votre rue, vous êtes débordée, brusquement, par un sentiment de félicité, de félicité absolue !... » ; quelques heures plus tard, elle sait que son mari lui est infidèle ; c'est tout ; — l'histoire s'arrête là ; mais, de ce bonheur radieux, que reste-t-il à Bertha ?

Dans *Je ne parle pas français*, qui est un petit chef-d'œuvre de psychologie profonde et discrète à la fois, c'est un épisode vécu que K. Mansfield a voulu retracer ; les trois protagonistes ne sont autres que J. M. Murry, Francis Carco et K. Mansfield elle-même et c'est à cette première arrivée à Paris, en 1913, qu'il faut nous reporter. Raoul Duquette (alias Carco) était le jeune écrivain qui avait son petit appartement, ses habits soignés, ses dettes, et son ambition : « ... Je vais faire de la littérature sérieuse... Je vais écrire sur des sujets qu'on n'a jamais abordés auparavant. Je vais me faire un nom comme peintre des bas-fonds ». (2) Le voici présenté, au débarqué à la Gare Saint-Lazare du train de Dieppe, à Mouse, la petite « Souris » : « ... Elle tendit la main de cette étrange façon masculine qu'ont

(1) *Letters* I, 208.

(2) *Bliss*, p. 81.

les Anglaises, et se tenant toute droite devant moi, son menton en avant, et faisant, elle aussi, tous ses efforts pour maîtriser cette ridicule nervosité, elle dit, en me secouant la main (je suis sûr qu'elle ne savait pas que c'était la mienne) : « Je ne parle pas français ». (1) Quant à Dick, c'est le jeune critique anglais « qui s'intéresse particulièrement à la littérature française moderne ». (2) L'histoire évoque une phase pénible du drame sentimental entre J. M. Murry et K. Mansfield ; Raoul Duquette n'est qu'un spectateur impuissant, trop lâche pour aller au secours de cette infortunée « Mouse », qu'il plaint pourtant ; il conclut : « ... ils souffraient, ces deux-là, ils souffraient vraiment. J'ai vu deux êtres souffrir comme je ne le verrai plus jamais... » (3) Le sujet est traité sobrement, avec un humour pathétique. Il y a là l'écho d'une vieille souffrance. K. Mansfield avait écrit ceci aux jours sombres de 1918 : elle ne voulait pas d'ailleurs qu'on pût voir là rien de trop personnel, et nous nous sentons quelque peu indiscrets à aller donner des noms et des dates, quand K. Mansfield a voulu faire une étude plus simplement psychologique. Elle écrivait, le 4 février 1918 : « ... Il y a si peu emprunté aux faits réels, bien moins qu'on ne voudra le croire. Dick Harmon, bien entendu, c'est en partie, c'est — » (4) Elle ajoute : « Oh ! mon Dieu ! Est-ce que cela vaut quelque chose ? J'ai peur. Car tout mon succès, ou mon échec, en dépend. C'est ce que je peux faire de mieux pour le moment ; et j'ai pénétré, j'ai mordu profondément, bien plus profondément que jamais auparavant... Donnez-moi votre opinion, franchement ». (5) Et quelle joie quand, en réponse à la première partie de sa nouvelle, elle reçoit le télégramme de Murry, déformé par la poste : « Sthry recewid mafnifient Murly ». Le 11 février elle lui écrivait : « A propos de votre lettre sur le premier chapitre. Je l'ai lue, et j'ai pleuré

(1) *Bliss*, p. 97.

(2) *Ibid.*, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 113.

4. *Letters*, I, 121.

5) *Ibid.*

de joie. Comment pouvez-vous si bien comprendre... J'ai senti — je sens encore — que cette histoire était véritablement ce qu'elle devait être, et que je ne me suis pas une seule fois refusée ». (1) Et, en 1922, elle avouera que certains passages de *Je ne parle pas français* sont, avec une autre de ses nouvelles dont nous parlerons plus tard, la seule chose, dans son œuvre, qui la satisfasse pleinement.

Elle est sévère. Ce recueil, *Bliss*, contient encore *Sun and Moon*, le délicieux croquis de deux petits enfants pour qui une soirée donnée dans le salon de leurs parents n'est que l'occasion d'une petite souffrance aiguë et mystérieuse, premier contact avec le Mal et la Laideur. C'est qu'ils voient le monde des grands avec leurs yeux d'enfants, et quand le petit « Soleil » en pyjamas est conduit par son père devant les restes de ce qui avait été cette « glace » féerique qu'il avait tant admirée, il ne pourra que dire, au milieu de ses sanglots : « Oh ! c'est horrible — horrible — horrible ! » Il y a quelque chose de délicat, de si compréhensif en même temps dans ces quelques pages, que nous ne pouvons qu'être reconnaissants à K. Mansfield d'avoir écrit son « rêve ». Car, comme elle nous le dit : « J'ai imaginé, en rêve, la nuit dernière, une petite histoire, et jusqu'à son titre qui était « Sun and Moon ». C'était très léger — j'ai tout rêvé ; avec des enfants... C'est si joli. Je n'ai pas rêvé que je la lisais. Non, j'y étais, j'en faisais partie, et tout ceci se jouait autour d'une « moi » invisible. Mais le héros n'a pas plus de cinq ans. Dans mon rêve je voyais une table de dîner, avec des yeux de cinq ans. C'était si étrange — particulièrement une coupe avec une glace à moitié fondue... » (2)

Quant à *Pictures*, il est probable que nous devons en retrouver l'inspiration dans cette note du *Journal* à la date du 27 janvier 1915 : « Rencontré une femme qui avait été dans une

(1) *Letters* I. 127.

(2) *Ibid.* II. 127.

compagnie cinématographique en même temps que moi ; ses roses à la ceinture, et ses beaux yeux creux, et ses cheveux en bandeaux. Je ne l'oublierai pas. Non... Non... Elle était admirable ». Nous avons là, probablement, l'original de cette pauvre Miss Moss, à la recherche d'un rôle secondaire dans divers bureaux de placement. Mais qu'espérer quand on n'est plus très jeune, qu'on a « de grosses jambes veinées de bleu », « un bouquet de violettes artificielles à son corsage », un sac contenant un shilling et trois pence, et qu'on commence sa journée par une tasse de thé dans un A. B. C., qui vient juste d'ouvrir ? (1) Et cependant, à quoi bon se lamenter ? Il faut sourire. Et la grosse Miss Moss sourit ; elle est pitoyable et ridicule — et héroïque ; mais héroïque sans raisonner son héroïsme, simplement parce qu'elle jouit encore de ce mystérieux apanage de la jeunesse, je veux dire de cet « optimisme tragique » (2) que nous rencontrons chez tant des personnages de K. Mansfield. Et nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer, tout comme K. Mansfield l'aimait.

« Songé à *The Exile...* » (3) C'est ainsi que devait s'intituler, dans la pensée de K. Mansfield, *The Man without a Temperament*, étude psychologique des rapports entre une femme jeune et malade et contrainte d'errer d'hôtel en hôtel, à l'étranger, et son mari, qui ronge son frein en silence, mais pour rien au monde ne voudrait se trahir ; condamné à l'exil, sa révolte intérieure se traduit par un excès d'attentions, par une sollicitude manifestement forcée... qui va blesser sa femme, et combien ! Mais qui saurait interpréter un tempérament d'après l'attitude extérieure ? Certainement, ce ne saurait être ces deux vieilles filles à l'hôtel qui, levant les yeux de dessus leur tricot, concluent : « Ce n'est pas un homme ; c'est une chiffe ! »

Dans *Mr. Reginald Peacock's Day*, K. Mansfield évoque pro-

(1) *Bliss*, p. 160 seq.

(2) Cf. *Something Childish*, p. 10.

(3) *Journal*, p. 138

bablement, mais d'une façon combien discrète, la figure de son premier mari, le musicien vaniteux, si satisfait de lui-même et de ses succès médiocres.

The Little Governess nous retrace la pénible aventure d'une toute jeune « gouvernante » qui s'en va rejoindre son poste en Allemagne et est en butte aux sollicitations déguisées d'un brave vieux qui joue admirablement son rôle de grand-père jusqu'au moment où il a réussi à l'attirer chez lui ; il y a, dans ce récit, quelque chose d'horriblement cruel, de révoltant, qui nous laisserait la plus pénible des impressions, si nous ne savions que c'était là un nouveau cri de K. Mansfield contre la corruption humaine.

The Wind blows est un souvenir de Wellington et du vent, de la mer démontée, et des tempêtes de son enfance. Enfin, nous avons gardé pour la fin l'histoire *Prelude*, qui est la plus importante du recueil, la plus belle aussi.

Prelude devait s'appeler d'abord *The Aloe*. Composé après la mort de son frère, K. Mansfield y voulait mettre tout son cœur, toute son ardeur, tout le meilleur d'elle-même. Il devait marquer, rappelons-le ici, le commencement de sa lente ascension. Evocation si pure des jours de son enfance, il suggère déjà la sérénité dernière qui sera celle de K. Mansfield, quand elle aura retrouvé, par-delà l'expérience, l'innocence des petits enfants. *Prelude* lui demanda un long effort mais elle y travaillait avec amour : « Cela me fascine, simplement. Et je sais que c'est là ce que vous vouliez que j'écrive ». (1) (Elle s'adresse à la mémoire de son frère). « Mon ouvrage prend forme pour la première fois aujourd'hui, avoue-t-elle en décembre 1915 : « Je me sens plus près du sujet — je peux voir les gens se promener sur la plage, et les grappes de fleurs qui pendent des arbres... si vous comprenez ce que je veux dire. Ce n'était, jusqu'à présent, qu'une côte vague, avec un reflet d'écume au

(1) *Journal*, p. 48

bord ». (1) En août, l'histoire est terminée : « Je viens d'envoyer mon histoire à la dactylographe, qui doit me la retourner jeudi ». (2) Pendant plusieurs mois, *Prelude* resta entre les mains de Mrs. Virginia Woolf et de son mari qui l'imprimaient sur leurs presses particulières ; K. Mansfield remarque avec un sourire : « Je pense que les « loups » (the woolves) ont mangé l'*Aloès*, branches et racines, ou bien en ont fait de la confiture. » (3) Le livre parut tout de même, nous le savons, avec une simple couverture bleue et le titre *Prelude*.

Prelude est le récit des premiers jours de la famille Beauchamp dans leur nouvelle maison à Karori. Les noms des lieux et des personnes sont modifiés ; mais l'atmosphère de la Nouvelle-Zélande est là ; Linda Burnell ; la Grand-Mère, Mrs. Fairfied ; Stanley, le mari ; et Beryl, la jeune tante ; et les trois petites filles ; et Alice-la-bonne-à-tout-faire ; l'arrivée, à la nuit, des deux petites filles tombant de sommeil, (on les avait confiées à Fred, le marchand de fruits, qui faisait sa tournée tous les soirs), la grand-mère qui s'avance au-devant d'elles sur le perron, la lampe à la main : « ... Kezia, dit la grand-mère, est-ce que je peux te confier la lampe ? »

— « Oui, ma Grand-Maman ».

« La vieille dame se pencha, lui mit cette chose qui éblouissait et respirait, entre les mains, puis elle prit dans ses bras une petite Lottie qui titubait... « Par ici » ; (4) l'homme de la maison, un grand enfant, inconscient de ses petites exigences égoïstes... « Oh ! minute ! Je suppose que personne ne sait où on a mis mes pantoufles ? Je suppose que je ne pourrai pas mettre la main dessus avant un ou deux mois — hein ? »

— « Si » prononça Linda. « Sur le dessus du sac en canevas marqué « Urgent ».

(1) *Letters*. I. 39.

(2) *Ibid.* I. 75.

(3) *Ibid.* I. 158.

(4) *Bliss*. p. 11.

— « Eh bien ! vous pourriez me les sortir, voulez-vous, Mère ? »

— « Oui, Stanley »... ; les deux petites filles qui s'endorment dans le grand lit inconnu ; la romanesque Beryl qui rêve, tout en se déshabillant, à ce que lui apportera cette nouvelle réclusion ; Linda embrasse son mari : « Good-night, Mr. Business-Man » ; la dernière à se coucher, c'est la Grand-Mère... « Dans le jardin, quelques petites chouettes, perchées sur les branches d'un « lace-bark », criaient « More pork, more pork ». Et, là-bas, dans le bois, on entendait une rumeur vague et pressée, ha-ha-ha-ha-ha... » (1) Et le lendemain commence la seconde journée, qui sera désormais semblable à combien d'autres journées ?... Le rythme de la vie quotidienne, avec ses humbles préoccupations, ses satisfactions, ses déceptions, sa beauté monotone, s'établira bientôt pour cette famille. Petits et grands se sentiront emportés par le même courant, tranquille et profond... Ce simple déménagement n'aura été qu'un prélude aux jours à venir.

Nous voudrions terminer ces quelques remarques sur ce recueil *Bliss* en invoquant le témoignage d'un critique contemporain (2) :

« Il y a quelque temps j'ai lu le *Bliss* de Miss Mansfield. J'avais assez de jugement pour voir qu'elle était une artiste, en pleine possession de ses moyens, produisant ses effets avec sûreté et (aux yeux du lecteur) avec facilité, se servant des mots propres, composant admirablement. Mais je fus mécontent, en quelque sorte irrité. Je voulais toujours en savoir davantage ; je réclamaïs toujours un dénouement, quelque chose de définitif. Le premier morceau du livre s'appelait *Prelude*, et, quand j'eus fini de le lire, encore plein d'admiration, je me demandais « Prélude à quoi ? » Et presque tout était un prélude. Quelle

(1) *Bliss*, p. 19.

(2) G. S. Street : « Nos et mutamur ». — *London Mercury* V. 55 .

était la fin de « Souris » ? de la petite gouvernante ? Que fit, ou ne fit pas, Bertha, une fois qu'elle sut son mari infidèle ? Miss Mansfield, à mon avis, ne jouait pas son rôle, me laissait trop à faire... » Mais c'est là — et nous aurons l'occasion d'y revenir quand nous étudierons la technique de K. Mansfield — justement un des secrets de son art de conteur, et le critique en convient bientôt. Il reconnaît qu'il y a là « l'expression d'une phase de la vie, l'évocation d'une atmosphère, qui est le but final de l'artiste. Il n'y avait nulle intention de raconter une histoire, ou de demander au lecteur de s'en raconter une à lui-même ».

Il y a, très certainement, dans ce livre, la marque d'un certain « chic habile » (1), comme dit un autre de ses critiques, d'un talent qui était déjà sûr de lui-même, et nous pouvons mesurer tout le progrès accompli depuis la première publication. K. Mansfield fait jouer, ici, quelques-uns de ces rayons mystérieux qui viennent toucher le cœur des êtres et des choses d'une manière si discrète et si nette à la fois ; comme un rayon de lune qui révèle d'étranges contours et des perspectives insoupçonnées... Ce livre atteignait des fibres secrètes du cœur féminin plus encore que du cœur masculin ; écrit par une femme, qui entendait rester femme, il apportait dans le domaine de la nouvelle, ce quelque chose de nouveau, « que les hommes liront et dont ils parleront, et que les femmes apprendront par cœur et ne répéteront pas ». (2)

§ 3. — *The Garden-Party and Other Stories.*

Publié en 1922, un an avant la mort de son auteur, ce troisième recueil de nouvelles se présentait au public avec l'épigraphe suivante : « Montaigne dit que les hommes vont béant aux choses futures ; moi j'ai la manie de bécoter aux choses

(1) E. S. *London Mercury* III. 37.

(2) *Ibid.* III. 337.

passées ». C'est assez dire que ce livre est tout nourri de souvenirs, d'expériences vécues de K. Mansfield. Plus encore que dans *Bliss*, elle se révèle ici artiste incomparable ; ce livre est son chef-d'œuvre et quelques-unes des nouvelles qu'il contient, comme *At the Bay*, *The Life of Ma Parker*, ou *The Daughters of the Late Colonel*, méritent de demeurer à jamais. Le livre était dédié à J. M. Murry ; il avait été intitulé *The Garden-Party* de préférence à *At the Bay*, quoique cette dernière nouvelle fût de beaucoup la plus longue du recueil. Une lettre du 15 octobre 1921, nous renseigne à ce sujet (K. Mansfield terminait la nouvelle *The Garden Party*) : « Toute cette semaine, j'ai été terriblement prise par une longue histoire, que j'ai seulement terminée hier soir très tard. Elle est finie, en tout cas, Dieu merci ! Elle s'intitule *The Garden-Party* et j'ai décidé d'appeler mon nouveau livre par ce titre, de préférence à l'autre... En attendant, le *Mercury* publie cette longue histoire pleine d'algues, *At the Bay*. J'ai envie de suggérer qu'on vende une pelle et un seau avec chaque exemplaire. » (1)

Commençons par ce récit. La conception n'en remonte qu'à l'année précédente ; dans son *Journal*, K. Mansfield note, à la date du 23 juillet 1921 : « ... je vais m'attaquer à quelque chose de différent [elle venait de terminer *An Ideal Family*, dans ce même recueil] : *At the Bay*, avec des rapports plus difficiles. Là est tout le problème ». Evocation de ces journées d'été sur la plage de Karori quand elle-même, ses sœurs et leurs deux petits cousins aux noms délicieux (« Pip » et « Rags ») creusent le sable pour y découvrir les « trésors abandonnés par les naufrages », et organisent cette inoubliable partie de cartes dans la buanderie. Nous avons ici la continuation de *Prelude* ; comme K. Mansfield le dit elle-même, c'est « une journée de la petite famille de *Prelude*. » (2) Elle y travaille avec ardeur. Elle écrit à son amie Brett : « Il faut que je m'arrête maintenant,

(1) *Letters* II, 143.

(2) *Ibid.* II, 148.

et que je continue ma nouvelle histoire. Elle s'appelle *At the Bay* et elle est (du moins je l'espère), pleine de sable, et d'algues, et de maillots de bain séchant sur les vérandas, et d'espadrilles aux rebords des fenêtres, et de petits « liserons de mer roses » et de sandwiches assaisonnés de sable, et de la marée montante. Et elle aura une légère odeur (oh ! j'espère bien qu'elle l'aura !) de poisson ». En septembre 1921, elle a mis le point final à son récit... « A peu près soixante pages ; j'y ai travaillé toute la nuit. Ici, mes petits se sont assis, et ont joué aux cartes. J'ai vagabondé par toutes sortes d'endroits, ici et là, — j'espère que cela vaut quelque chose. C'est ce que je peux faire de mieux pour l'instant — et tout mon cœur et toute mon âme y sont... tout entiers. Oh ! mon Dieu ! j'espère que cela fera plaisir à quelqu'un... C'est si étrange de ressusciter les morts. Voilà ma Grand-Maman dans son fauteuil à nouveau, avec son tricot rose. Voilà mon Oncle qui traverse la pelouse à grandes enjambées ; je me dis, tout en écrivant : « Vous n'êtes pas morts, mes chéris. Je me souviens de tout. Je m'incline devant vous. Je m'efface afin que vous puissiez vivre, à travers moi, dans toute votre richesse et votre beauté... Et puis les lieux où tout cela se passe, j'ai essayé de vous les rendre aussi familiers, à vous, qu'ils me le sont à moi. Vous savez, les soucis ? Vous savez, ces flaques dans les rochers, vous savez, la souricière sur le rebord de la fenêtre de la buanderie ? Et puis, on essaye de pénétrer profondément — de parler à ce moi secret que nous renfermons tous, de reconnaître son existence. Mais je ne dois rien dire de plus ». (1)

K. Mansfield connut cependant un moment de découragement ; il lui sembla qu'elle n'avait pas vraiment réussi ; en train de corriger les premières épreuves de son récit, elle note... « cela m'a semblé plat, terne, et loin d'être réussi. J'en ai honte. J'en suis encore honteuse ». (2) Et quand, en 1921, son histoire

(1) *Letters* II. 134.

(2) *Journal*. p. 196

est publiée : « Le *Mercury* est arrivé avec *At the Bay*. — Je suis très mécontente ». (1) Mais ce ne fut qu'un doute passager. Bientôt elle se reprenait à aimer son œuvre ; elle recevait, d'ailleurs, des lettres enthousiastes de ses amis, et de nombreux inconnus ; d'un élan unanime le public semblait s'être pris d'affection pour ces petits personnages, si bien campés, et la réflexion du brave ouvrier... (2) « Pardieu ! mais ces enfants sont réels ! » ne dut pas aller moins au cœur de K. Mansfield que les louanges que lui décernaient les critiques ; parmi ces dernières, celle de Galsworthy dut lui être particulièrement sensible. En réponse à sa lettre, K. Mansfield lui écrit de Paris, le 31 janvier 1922 : « ... Comme je suis heureuse de savoir que vous avez aimé *At the Bay*, et que Madame aime mes petits enfants et le chien ! Mais ce n'est pas votre éloge que j'estime par-dessus tout, quoique je sois honorée et fière de l'avoir. C'est le fait que vous suiviez mon travail, — ce qui est le plus précieux des encouragements ».

Il ne fut pas aisé ensuite de s'arracher à cette atmosphère de *At the Bay* pour s'attaquer à *The Garden-Party*. Le 13 octobre, elle écrit (à Kotelianski, sans doute) une lettre qu'on retrouva à la fin de son manuscrit de la *Garden-Party* : « Oh ! je suis au milieu d'une jolie histoire. Je souhaite que vous l'aimiez. Je l'écris sur ce cahier, et je me suis juste arrêtée une minute pour vous écrire » (3) ; et, le 16 octobre, elle note : « J. est en train de dactylographier ma dernière nouvelle, *The Garden-Party*, que j'ai finie le jour de mon anniversaire [le 14 octobre]. Il m'a fallu presque un mois pour me « remettre » de *At the Bay*. J'ai fait, au moins, trois faux-départs. Mais je ne pouvais m'arracher au bruit de la mer, ni à Beryl en train d'éventer ses cheveux à la fenêtre. Ces choses ne voulaient pas « mourir ». Maintenant, je ne suis plus si sûre de cette histoire.

(1) *Journal*, p. 212.

(2) Cf. *Journal*, p. X.

(3) *Journal*, p. 191.

Elle me semble un peu « ténue », et pas ce qu'elle aurait pu être. La *G. P.* vaut mieux. Mais cela non plus, ce n'est pas encore assez bien ». (1)

Souvenirs encore, que cette *Garden-Party*, des soirées de Wellington ; ses sœurs revivent, sa mère (Mrs. Sheridan),... « Oh ! comme j'ai assez des soirées ! », son frère, le délicieux Laurie, si compréhensif, elle-même, la Laura que déroutent les mystères de la Vie et de la Mort. « ... Oui, c'est là ce que j'ai essayé d'exprimer dans *The Garden-Party*. La diversité de la Vie et comment nous essayons d'y faire tout entrer, y compris la Mort. C'est quelque chose de déconcertant pour quelqu'un de l'âge de Laura. Elle sent que les choses devraient se passer autrement. D'abord une chose, puis l'autre. Mais la vie n'est pas ainsi faite. Nous n'en avons pas l'ordonnance. Laura dit : « Mais toutes les choses ne devraient pas arriver en même temps ». Et la Vie répond : « Pourquoi pas » ? Comment sont-elles séparées les unes des autres ? » Et cela se passe ainsi, c'est inévitable. Et il me semble qu'il y a une certaine beauté dans cette inévitabilité ». (2)

The Voyage est encore un souvenir d'enfance. K. Mansfield avait un certain faible pour cette histoire. « ... Je voulais vous dire », écrit-elle à William Gerhardi, « combien je suis heureuse et surprise de savoir que telle est votre opinion sur *The Voyage*. Personne ne m'en a parlé, si ce n'est Middleton Murry. Mais quand j'écrivais cette petite histoire, je me croyais vraiment sur ce bateau, descendant ces escaliers, respirant l'odeur du salon. Et quand la garde est entrée pour dire « le bateau n'est pas chargé, on va peut-être danser un peu », je ne peux pas croire que mon sofa n'ait pas dansé un petit peu. Et tantôt j'avais un petit chignon de cheveux blancs soyeux, et tantôt j'étais Fenella tenant bien serré le parapluie au manche

(1) *Journal*. p. 193.

(2) *Letters*. II. 196.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

I have been thinking of you very much lately and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I have been very busy lately but I will try to write to you more often.

viennent de perdre leur père — auquel elles s'étaient dévouées —, sans doute parce qu'elles n'avaient jamais eu l'occasion de se fonder un foyer à elles et parce qu'il exerçait une autorité tyrannique sur ses deux grandes filles. Que va-t-il se passer maintenant qu'on n'entend plus la canne du vieux Colonel frapper impatiemment le plancher ? Ces deux vies étiolées vont-elles s'épanouir ? Le désir du romanesque, de l'Aventure, des Départs ne dort-il pas au fond de ces deux cœurs trop tôt vieillis ?... Oui, sans doute... Mais qu'il est difficile seulement de formuler ces désirs. Il faudrait oser, il faudrait s'affirmer ; il faudrait avoir une volonté. Et toute volonté a été, depuis si longtemps, annihilée. Est-il possible de se libérer et de commencer à vivre quand on n'a jamais vécu ? C'est là tout le problème ; c'est là le secret qui d'ailleurs va s'évanouir avec les ombres falottes de Constance et de Joséphine. Là encore le point d'interrogation final n'est qu'un « prélude ». « ... J'ai écrit », dit K. Mansfield, « une longue histoire d'un nouveau genre. C'est le résultat de la méthode de *Prelude* — elle se déplie et s'ouvre, simplement. Mais j'espère qu'elle marque un progrès sur *Prelude*. En fait, je crois que oui, parce que la technique est plus forte. C'est un conte bizarre pourtant ; j'espère que vous l'aimerez ». (1)

La nouvelle est publiée dans le *London Mercury*. Quel accueil va-t-elle avoir ? « ... Dites-moi si quelqu'un a dit qu'il l'aimait, voulez-vous ? » écrit-elle à J. M. Murry. « Ce n'est pas par vanité. En la relisant, j'ai trouvé qu'elle pouvait « tomber » complètement. Elle est si simple et nue. Tommy [Tomlinson] et De La Mare sont les personnes à qui j'aimerais faire plaisir. Mais ne vous donnez pas la peine de répondre à cette prière, chéri. C'est simplement un sentiment étrange — on a jeté un caillou dans l'eau. Y aura-t-il des rides, ou non ? » (2)

Les commentaires furent nombreux et variés. Certains furent durs. Ils appelaient le récit « une expression lugubre de médio-

(1) *Letters* II. 87.

(2) *Ibid* II. 101.

crités » ; (*Saturday Review*) (1) ; d'autres ne virent pas du tout où K. Mansfield voulait en venir, et l'accusèrent de manquer de pitié et de sympathie. Voici ce qu'elle écrit à ce sujet à W. Gerhardt : « Je ne peux pas vous dire combien j'ai été heureuse de savoir que vous avez aimé *The Daughters of the Late Colonel*. En écrivant cette histoire, je me suis donnée à elle, mais, une fois terminée, je confesse que j'espérais bien que mes lecteurs comprendraient ce que j'essayais d'exprimer. Mais très peu ont compris. On l'a trouvée « cruelle », on a cru que je me moquais de Jug et de Constantia ; ou on a jugé que j'étais « vulgaire ». Et, dans le dernier paragraphe, que je faisais rire aux dépens des deux pauvres filles. C'est terrible d'être ainsi incomprise. Il y a eu un moment où j'en ai eu « l'idée », quand j'ai vu les deux sœurs « ridicules » ; mais, dès que j'ai regardé plus profondément (laissez-moi dire toute la vérité), je me suis inclinée devant la beauté qui était cachée dans leur vie, et la découvrir fut dès lors tout mon désir... Tout était arrangé, bien entendu, en vue de ce dernier paragraphe, où mes deux plantes rabougries se tournent vers le soleil, avec ce geste timide « Peut-être, maintenant... » Et après cela il me semble qu'elles meurent, aussi sûrement que Père est mort ». (2)

Cette dernière précision est contre ceux qui réclamèrent une « suite » à l'histoire. Comme s'il y avait rien de plus à ajouter ! Cette nouvelle, la seule qui « satisfait » K. Mansfield fut, de toutes celles du recueil, sans doute celle qui lui suscita à la fois le plus d'éloges et le plus de critiques. Les uns reconnaissent là l'œuvre d'une artiste ; les autres insistent sur ce que ces dissections psychologiques présentent d'inhumain ; et celle à qui on eût pu reprocher un excès de tendresse se voyait imputer un défaut de sympathie. Comme elle le dit elle-même : « J'ai reçu un coup hier. Je croyais que mon nouveau livre rendrait le

(1) *Letters* II. 104.

(2) *Ibid.* II. 120.

public furieux parce qu'il y avait trop de sentiment, — et voici une longue critique qui parle de cette « analyse impitoyable d'un homme de science ». C'est un mystère ». (1)

C'était un mystère, surtout, pour ceux qui, sous ce réalisme ironique et subtil, se refusaient à percevoir l'émotion diffuse ; tant il est vrai que « la réalité — telle qu'elle est vue par un cœur sensible — est toujours cruelle pour ceux incapables de tendresse ». (2)

§ 4. — *The Doves' Nest et Something Childish
and Other Stories.*

Nous ne nous étendrons pas aussi longuement sur ces deux recueils qui furent publiés tous deux après la mort de K. Mansfield. Avec la publication de *The Garden-Party* s'achève la brève histoire des œuvres auxquelles K. Mansfield a veillé personnellement ; avec celle de *The Doves' Nest* commence la série des œuvres qu'elle a laissées tantôt achevées, le plus souvent fragmentaires. C'est J. M. Murry qui s'est chargé de rassembler les matériaux et de veiller à leur publication. Il a opéré une sélection parmi les manuscrits restants et a incorporé à ces deux recueils tous les morceaux qu'il jugeait suffisamment importants.

The Doves' Nest parut en 1923, l'année même de la mort de K. Mansfield. Elle avait abandonné temporairement la littérature, nous le savons, quand elle fut surprise par la mort, mais elle envisageait la publication de ce livre ; les différentes nouvelles en étaient déjà écrites ou projetées, et le titre est sans doute celui qu'elle lui aurait donné elle-même.

A la date du 27 octobre 1921, nous voyons qu'elle avait déjà tracé le plan du prochain recueil ; (les lettres « L » et « N. Z. »

(1) *Letters* II, 189.

(2) J. M. Murry : Introduction to R. Mantz' *Biography of K. M.*

signifient que la scène était soit Londres, soit la Nouvelle-Zélande) :

« Histoires pour mon nouveau livre :

N. Z. *Honesty* : Le docteur Arnold Cullen et sa femme Lydia, et Archie, l'ami.

L. *Second Violin* : Alexandre et son ami dans le train — Printemps — averses. *Lilas trempé*.

N.Z. *Six Years after* : Le mari et la femme à bord d'un vapeur. Les boutons froids. Ils voient quelqu'un qui les fait se souvenir.

L. *Life like Logs of Driftwood* : Cela demande une histoire longue, très bien écrite. Les hommes sont importants, particulièrement l'homme le moins important. Cela réclame beaucoup de travail — bureaux de journaux.

N.Z. *A Weak Heart* : Ronnie sur son vélo, le soir, ses mains dans les poches, *en train de faire des merveilles*, près de cet arbre noir au coin de May Street. — Edie et Ronnie.

L. *Widowed* : Geraldine et Jimmie : une maison donnant sur Sloane Street et Square. Portant ces boutons à son cœur, « Mariée ou pas mariée... » Entre l'automne et le printemps.

N.Z. *Our Maude* : Mari et femme jouent des duos et *un et deux* et *un et deux trois un* ! Ses gilets blancs. — Petite femme et Mahub ! Quelle femme vous êtes !

N.Z. *At Karori* : La petite lampe. Je l'ai vue. Et puis elles restèrent silencieuses. (Finito : octobre 30, 1921). » (1)

De ces histoires, seule la dernière, *At Karori*, qu'elle intitula d'ailleurs *The Doll's House* en définitive, fut terminée. Les autres, fragmentaires, sont dans ce volume, sauf deux, à savoir :

(1) *Journal*. p. 194.

Life like Logs of Driftwood et *Our Maude*, dont on n'a retrouvé aucune ébauche. Et celles qui ont été ajoutées au recueil avaient déjà paru dans des revues contemporaines : *Honeymoon*, *Taking the Veil*, *The Fly*, et *The Canary*.

L'histoire intitulée *The Doves' Nest* semble avoir été la plus importante aux yeux de K. Mansfield à cette époque, — à en juger par les mentions réitérées qu'elle en fait dans son *Journal* ou dans ses *Lettres*. Elle en commence la rédaction le 1^{er} janvier 1922.

« Travaillé à *The Doves' Nest* cet après-midi. Je n'étais pas en verve d'écrire ; cela semblait impossible. Cependant, quand j'eus fini trois pages, j'ai trouvé qu'elles pouvaient aller ». (1) Le 7 janvier, l'histoire n'avancait pas comme elle l'aurait voulu : « J'ai travaillé à mon histoire, mais je n'ai pas fini la scène du déjeuner comme je l'aurais dû. *Comme c'est mal !* » (2) Au mois de juin, l'histoire semblait être arrivée à un point mort ; K. Mansfield commençait à se croire indigne de continuer à écrire, et pourtant le sujet lui était mystérieusement sympathique ; « Je suis au beau milieu d'une très longue histoire écrite dans le même style — l'horrible expression ! — que *The Daughters of the Late Colonel*. Je prends tellement de plaisir à l'écrire que je continue, même dans mon sommeil. La scène est le Midi de la France, au début du printemps. Il y a une vraie histoire d'amour, aussi, et de la pluie, des fleurs en boutons, des crapauds, un orage, des petits dragons chinois mouchetés de rose. Il n'y a pas de joie plus grande que de mener cette *vie double*. Mais c'est mystérieux, aussi. Comment peut-on être ici, dans cet hôtel isolé et désert, et, en même temps, en train de se pencher à la fenêtre de la Villa Martin,

(1) *Journal*, p. 207.

(2) *Ibid.*, p. 212.

à écouter la pluie goutter si doucement sur les feuilles, et à respirer les giroflées avec Milly ? » (1)

L'histoire ne fut jamais achevée...

Taking the Veil évoque à nouveau l'atmosphère de Wellington, avec un couvent profond et calme et le printemps qui rit dans l'air. « Fini *Taking the Veil*... J'avais pensé au décor, etc..., depuis des semaines, — que dis-je, des mois, je crois. Je ne peux assez dire combien je suis reconnaissante d'être née en Nouvelle-Zélande, de connaître Wellington comme je le connais, et de l'avoir pour y vagabonder. Ecrire sur le couvent me semblait si naturel. Je suppose que je n'ai pas dû pénétrer plus de deux fois dans ces lieux. Mais c'est un des endroits qui demeurent toujours aussi vivants ». (2)

The Doll's House est, à nouveau, une délicieuse étude d'enfants, dans l'habituel décor de la maison de Karori ; et *The Fly*, terminée le 20 février 1922, est la dernière nouvelle écrite par K. Mansfield. « Je viens juste de terminer une longue histoire bizarre, appelée *The Fly*. A propos d'une mouche qui tombe dans l'encrier d'un Directeur de Banque. Je pense qu'elle paraîtra dans la *Nation*. » (3) Mais déjà la fatigue et le dégoût s'étaient emparés de K. Mansfield. Elle avouera, quelques mois plus tard : « Oui, je n'ai eu aucun plaisir à l'écrire... » (4) Et le récit se ressent de cette désillusion, de ce pessimisme du moment. C'est une des rares histoires de K. Mansfield qui vous laissent une vague inquiétude dans l'âme. D'autres titres projetés, pour de futures nouvelles, apparaissent encore, dans le *Journal*, à la date du 17 février 1922 ; de cette liste d'environ douze histoires, nulle — si ce n'est justement *The Fly* — ne fut écrite.

(1) *Letters*. II. 218.

(2) *Journal*. p. 222.

(3) *Letters*. II. 190.

(4) *Ibid*. II. 218.

Le cinquième et dernier recueil de nouvelles, intitulé *Something Childish and Other Stories*, publié en 1924, comprend vingt-six récits — tous complets —, appartenant, pour la plupart, à la période qui s'est écoulée entre la publication de *In a German Pension* et celle de *Bliss*, c'est-à-dire aux années 1911 à 1920. Nous avons ici tout le travail qui n'avait été accepté par aucune revue de l'époque. Il est présenté par ordre chronologique. Et nous pouvons saisir les progrès accomplis de la première nouvelle à la dernière ; de *The Tiredness of Rosabel*, écrite en 1908, quand K. Mansfield avait vingt ans, à *Poison*, datée 1920, il y a loin. Il est très probable, d'ailleurs, que K. Mansfield n'aurait pas souffert de voir réimprimer le plus grand nombre de ses nouvelles ; elle les aurait, sans doute, flétries de l'épithète « trop jeunes, trop cyniques » ; toutes ont, pourtant, leur intérêt.

Quatre de ces nouvelles ont pour décor la Nouvelle-Zélande ; ce sont : *How Pearl Button was kidnapped*, *The Woman at the Store* et *Millie*, qui évoquent la vie des indigènes et les campement maoris, et *Ole Underwood*, l'histoire du vieux fou qui avait hanté les esprits des petites écolières de Wellington.

Carnation est un souvenir des jours de Queen's College ; tandis que *The Journey to Bruges*, *A truthful Adventure* et *Fension Séguin* sont des épisodes vécus des années sombres, 1910-1911. Dans *An Indiscreet Journey* et *Spring Pictures*, nous avons le récit de l'escapade à Paris de 1915 : Gray aux mains de l'autorité militaire et la capitale au printemps sous les raids nocturnes ; enfin, *The Flower* semble encore être le souvenir d'une expérience personnelle, un moment dans le drame qui se jouait entre K. Mansfield, son mari et la maladie.

The Wrong House, commencée le 16 janvier 1920, comme en fait foi le *Journal*, et *A Suburban Fairy Tale* sont des tableaux réalistes de la petite vie de banlieue.

Enfin les deux plus importantes nouvelles sont toutes deux

des histoires d'amour. *Something Childish* est la très simple et très belle peinture d'un amour juvénile ; ce qu'il y a de tragiquement émouvant dans des personnages si jeunes et si sérieux, qui possèdent un sens des responsabilités plus aigu que beaucoup de leurs aînés, voilà ce que K. Mansfield a voulu discrètement évoquer. Le caractère de la « Juliette » de Shakespeare l'a toujours fascinée ; l'amour vient trop tôt, elle aussi, la troubler dans son rêve : « ... Et Juliette si frêle, si délicate, penchée sur la nuit, comme une fleur qui se tourne vers la lune et se referme, craintive, quand vient l'aube froide. Ce n'est même pas le Printemps pour elle. C'est son heure de rêve : il est trop tôt pour l'amour. Il y a un Printemps qui vient avant le vrai Printemps — et de même il y a un Amour —, qui n'est pas le vrai. Il est incarné dans Juliette ». (1) Et il est incarné également dans cette délicieuse Edna de *Something Childish*...

Poison est un autre aspect de l'éternel débat. Mais ici l'atmosphère est d'une complexité psychologique différente. Voici d'ailleurs ce que K. Mansfield en dit elle-même : « A propos de *Poison*. Je pourrais écrire là-dessus pendant des pages... L'histoire est racontée par un homme du monde (évidemment) plutôt cynique (mais pas trop), et qui prend à partie (mais pas entièrement) l'homme qu'il était quand il était si jeune. Vous devinez combien il était jeune par l'idée qu'il se fait de la femme. Jusque là, elle n'a été que la « vision », celle qui passe. Vous comprenez ? Et le voilà qui a mis toute sa passion dans cette Béatrice. C'est un amour « impersonnel », — mais il ne le sait pas ; elle, s'en rend compte parfaitement... Vous comprenez ? Elle attend une lettre, de quelqu'un qui l'emmènera, au loin ? Elle l'attend, avec *certitude* ? Et quand la lettre ne vient pas, alors sa *vulgarité* perce — la touche « roman-feuilleton » de cette femme. Elle ne sait pas dissimuler son chagrin. Elle se trahit... Lui, bien entendu, en rit maintenant.. Mais, en même

(1) *Journal*, p. 202.

temps, il pleure le moi qui, secrètement mort, aurait été assez jeune pour vraiment désirer EPOUSER une telle femme. Mais je voulais tout cela léger, jeté en passant, — et cependant, derrière, — oh ! subtilement — un regret de la foi juvénile. Voici les éphémères confessions qu'on reçoit parfois d'un gant, d'une cigarette, ou d'un chapeau ». (1)

Avec ce recueil nous terminons l'étude des nouvelles de K. Mansfield. En 1922, elle décide de cesser d'écrire... « je n'écrirai pas de nouvelles avant trois mois, et je n'aurai pas de livre prêt avant le printemps. Cela n'a aucune importance. » (octobre 1922). (2) Elle écrira, peut-être, plus tard, quand elle ne se sentira plus mourir de « pauvreté de vie » ; en tout cas, pour l'instant, elle « manque de matériaux » (3), et elle est « fatiguée de ses] petites histoires comme d'oiseaux élevés en cage ». (4)

Il était cependant une histoire, qu'elle voulait écrire quelque jour : « ... sur une femme, j'y ai songé depuis longtemps. Mais c'est difficile. Je voudrais que toute la Vie y fût — le sentiment du temps qui passe, et une impression d'« adieu ». Car, quand l'histoire est finie, sa vie est finie. On la raconte en prenant congé d'elle... Non pas une de ces femmes modernes, mais une femme appartenant à ce type d'un autre âge — qui semblait avoir une personnalité si vivante, et vivre dans un monde si vivant. — Est-ce imagination ? ou bien est-ce que la moisson du passé est faite ? Qui le dira jamais ? » (5)

... Cette histoire eût été la sienne. K. Mansfield pressentait-elle que nous dussions prendre congé d'elle si tôt, sans attendre la fin de l'histoire ?

(1) *Letters* II, 87.

(2) *Ibid.* II, 261.

(3) *Ibid.* II, 261.

(4) *Ibid.* II, 268.

(5) *Ibid.* II, 148.

CHAPITRE II.

L'ART DE LA NOUVELLE

CHEZ K. MANSFIELD.

A la mort de K. Mansfield, le *London Mercury* reconnaissait que... « ses dernières productions montraient qu'elle était encore en voie de développement et d'approfondissement, et sa mort est une grosse perte pour la littérature contemporaine. ⁽¹⁾ K. Mansfield, si elle avait vécu, aurait occupé la première place parmi les auteurs de nouvelles de son pays. Elle a été, dans son domaine restreint, une grande artiste.

La plupart des sujets de K. Mansfield sont tirés de sa propre histoire à elle, sont un retour sur le passé. Toute sa pensée créatrice, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, se nourrit du passé et il est probable que, si elle l'avait pu, elle eût, elle aussi, un jour, fait un long voyage à la recherche du temps perdu. Nous savons que *relude* et *At the Bay* n'étaient, dans son intention, que les fragments d'un roman qui devait s'appeler *Karori*. Si ses évocations sont donc baignées de cette lumière féerique des choses qui ne sont plus, vont-elles, pour cela, être moins réelles ? K. Mansfield sait mêler poésie et réalité. Rien de plus enraciné dans la vie que ses nouvelles. On devrait pouvoir, à son sujet, rajeunir l'expression usée de « tranches de vie ».

Oui, ce sont vraiment des coupes dans la vie qu'opère K. Mansfield. Mais non pas au sens où nous avons accoutumé de le comprendre ; nous avons été élevés, nous autres Français, à

(1) *London Mercury* VII. 341 (1923).

l'école de Mérimée, de Maupassant. La nouvelle française est, si l'on veut, un roman en abrégé ; c'est une histoire qui a un commencement, une crise, un dénouement ; cela est logique, et satisfait notre rigueur traditionnelle. Chez K. Mansfield, l'histoire se déroule, comme la vie, uniquement réglée par le mouvement des aiguilles sur le cadran de l'horloge, et elle s'arrête, peut-être bien parce que le balancier s'est arrêté. Elle ne choisit pas ce moment de crise, chère à notre tradition dramatique, mais ces histoires n'en sont pas moins de petits drames, sans doute parce que, pour elle, tout moment est une crise secrète ; il suffit d'en montrer les infinies possibilités. Elle prend une journée, au hasard, dans la vie d'une famille ; les protagonistes de son drame s'offrent tout naturellement à nous, au cours de leurs occupations habituelles ; nulle présentation préparée, rationnelle, complète ; il n'y a pas de portraits tout d'une pièce ; Stanley Burnell nous est révélé par son « Mère, voulez-vous me chercher mes pantoufles ? », avant que nous sachions qui il est, ce qu'il fait, ce qu'il pense. Cette journée pourra n'être marquée par aucun trait saillant du point de vue extérieur, elle aura fourni d'innombrables occasions au caractère de chacun de se révéler. Car, plus que des faits tangibles, plus que des péripéties, ce que K. Mansfield veut évoquer, c'est une certaine atmosphère. Elle veut rendre un ton, celui d'une émotion diffuse, et elle le fera par petites touches légères, par suggestions, par traits rapides, par allusions. Dans ce domaine sentimental, le temps moyen importe peu ; quand il s'agit d'étudier des êtres humains dans leurs rapports naturels et artificiels, leurs réactions les uns sur les autres, leurs affinités mystérieuses, leurs fêlures secrètes, la chronologie n'a plus de raison d'être. K. Mansfield est au-dessus du temps.

Cet art est avant tout un art d'élimination ; il eût été trop facile de simplement cinématographier et enregistrer les actions et les propos de vos héros. Il faut choisir ; choisir, d'abord, l'angle le meilleur sous lequel peindre votre tableau, celui qui

vous permettra de l'éclairer le mieux en vue de ce que vous voulez rendre saillant ; choisir, ensuite, parmi tous les détails qui s'offrent à vous, ceux-là seuls qui apporteront des révélations. Il ne faut admettre que l'essentiel. C'est pourquoi la discrimination est nécessaire. K. Mansfield le sait. Son art est des plus élagués qui soient. Elle n'écrit donc pas d'histoires longues : « ... Tchekhov a commis une erreur », dit-elle, « en pensant que, s'il avait eu plus de temps, il aurait composé des œuvres plus longues, décrit la pluie, et la sage-femme, et le docteur prenant le thé... La vérité est qu'on ne peut mettre tant de choses dans une histoire ; il faut toujours un sacrifice... » (1)

De même qu'elles ne sont pas longues, ses histoires ne sont pas « substantielles » ; le défaut de substance même augmente la difficulté, partant l'art ; l'action est toute intérieure. Il n'y a pas ici ce qu'on est convenu d'appeler une « intrigue ». Elle sourit de pitié devant cet éditeur qui « veut publier une anthologie de nouvelles. Et il dit que plus les histoires que je lui donnerai auront d'action, mieux cela vaudra... » (2) Et de même qu'il n'y a pas d'intrigue — au sens dramatique — il n'y aura pas de coup de théâtre final. C'est une règle générale que les histoires de K. Mansfield se terminent alors qu'elles pourraient continuer. Le point final n'existe que sur le papier ; l'histoire se prolonge dans le temps, comme la vie se continue ; elle se prolonge dans ce temps psychologique que nous portons en nous, le seul qui importe ici. Regrettons-nous que ces histoires s'arrêtent ainsi ? H. G. Wells, refermant *Prelude*, avouait que « c'était si beau qu'il lui pardonnait de ne pas continuer. Je n'osais pas demander davantage... » (3) Et c'est vrai ; nous craindrions presque que le ton ne pût pas se soutenir, qu'un fil se brisât quelque part et que cela suffît à nous faire retomber dans le monde des compromis.

(1) *Journal* p. 218.

(2) *Letters* II. 153.

(3) Cf. *Bliss* : Some authors in Constable's Miscellany. Fiction, p. 8.

C'est que l'art de K. Mansfield est encore un art de suggestion. Si elle termine ses histoires en ne les terminant pas, est-ce par négligence, est-ce par habileté ? On lui a reproché de faire trop belle la part du lecteur, d'abuser de ce point d'interrogation final ; mais n'est-ce pas justement la marque du plus grand talent de laisser l'histoire se continuer en nous, comme elle se continue dans le temps ? Nous disons bien « se continuer en nous » ; notre rôle n'est que passif ; nous n'avons pas plus à nous raconter une histoire, que K. Mansfield ne veut nous en raconter une. A quoi bon vouloir, à tout prix, chercher un épilogue ? Cela n'est pas nécessaire, ni même satisfaisant. Rappelons bien que nous sommes ici dans ce domaine des « climats » moraux ; la nature a-t-elle mis des frontières précises à l'ardeur du soleil, et aux pluies, et aux vents ? C'est le cerveau de l'homme qui s'est satisfait à tracer des latitudes et des longitudes. Tout se tient ; tout commence quelque part, « et tout finit ailleurs » ; les divisions catégoriques et les conclusions n'existent pas dans la vie ; pourquoi les introduire dans la nouvelle ? L'une des rares fois que K. Mansfield s'est laissé aller à terminer sur un effet précis, il y a eu immédiatement baisse du ton émotionnel et artistique ; nous voulons parler de *Bliss*. K. Mansfield insiste, presque indiscrètement, sur le fait que le poirier était plus fleuri, plus épanoui, plus resplendissant que jamais, alors que toute la félicité de Bertha s'était flétrie. Nous le savions. Il n'était pas nécessaire d'accentuer l'antithèse lamentable. Enfin, ne se rencontrait-elle pas, là-dessus, avec Tchekhov ? Celui-ci n'avait-il pas pour maxime favorite, que le devoir de l'artiste n'était pas tant de « résoudre » le problème, que de « poser » le problème ? Et K. Mansfield d'ajouter : « Voilà, me semble-t-il, une très bonne ligne de démarcation entre le vrai écrivain et le faux écrivain. » ⁽¹⁾

Les descriptions, les longues descriptions, n'existent pour

(1) *Letters* I. 229.

ainsi dire pas chez K. Mansfield ; elle esquisse un croquis rapide ; elle suggère une attitude ; elle souligne un trait, ici et là ; elle met l'accent sur un détail ; elle agit sur l'esprit des lecteurs à la manière des tableaux impressionnistes, et son Art, à elle, est vraiment un impressionnisme, — un « impressionnisme familial », comme le définit A. Maurois. (1) Elle excelle à voir les choses, et à nous les faire voir. La *vision*, chez elle, est la faculté principale ; et nul n'a su, mieux qu'elle, restituer, par la plume, leurs couleurs aux fleurs, leurs plis aux robes, et leurs reflets aux cheveux. Car où ces détails nous transportent-ils de préférence ? Dans les maisons. Particulièrement dans les maisons de la classe moyenne aisée. K. Mansfield excelle à peindre des intérieurs ; il nous semble toujours que nous regardons par la fenêtre, de l'extérieur, la pièce familiale chaude et vivante, où le feu éclaire la table, et les bols de lait fumant pour le dîner des petites filles. Elle fait entrer, dans ses histoires, toutes les choses qui entourent ses personnages ; elle les anime, et les incorpore au drame familial. C'est qu'elle a besoin de cette collaboration des choses, pour matérialiser une ambiance, et souvent il lui arrivera de choisir un objet en particulier qui servira de support concret à une émotion diffuse. (2) C'est ainsi que nous arrivons à ce caractère symbolique fréquent dans la nouvelle de K. Mansfield ; tantôt c'est autour d'une mouche (*The Fly*) que s'organise le thème central, tantôt autour de cette petite lampe de la maison de poupée (*The Doll's House*), tantôt autour de la fourrure de Miss Brill ; tantôt ce sont les deux colombes (*Mr. and Mrs. Dove*), et tantôt c'est le poirier de *Bliss*. Ces objets deviennent des symboles.

Dans la peinture de la vie familière, K. Mansfield est donc réaliste. Elle donne à toutes choses leur caractère véritable, mais le réel n'est pour elle jamais vulgaire, parce qu'elle le

(1) A. Maurois : *Magiciens et Logiciens*. p. 266.

(2) Cf. A. Maurois : *Magiciens et Logiciens*. p. 273.

peint avec amour. Non qu'elle méconnaisse les laideurs, les mesquineries, les cruautés de la vie. Nous savons, au contraire, comme elle y était sensible, comme elle en souffrait ; elle n'hésitait donc pas à rendre des réalités pénibles ; rappelons-nous *The-Child-who-was-tired*, et *Pictures*, et combien d'autres. Mais il y a toujours une qualité de Beauté discernable, même parmi tant de médiocrités. Et c'est ce rayon tout spirituel que K. Mansfield veut dégager des éléments. Le Beau et le Laid se mêlent dans la Vie, et il est impossible de les isoler. L'expérience de la Laura de *The Garden-Party*, n'est-elle pas là pour nous le rappeler ? D'ailleurs, la Beauté ne serait plus la Beauté si elle était absolument parfaite ; c'est la légère imperfection qui la rend humaine et vivante ; de même le Mal n'est pas irréductiblement le Mal ; il a toujours quelque raison d'être,

« ... for none so vile on Earth doth live
But to the Earth some special good doth give ». (1)

C'est la tradition de Shakespeare. A l'artiste donc de peindre la Vie comme elle est, mais avec cette indispensable qualité de sympathie et de tendresse. C'est parce que K. Mansfield a peint avec amour que ses Miss Brill, et Con et Jug, et Mr. Hammond, et William de *Marriage-à-la-Mode*, et le « monsieur littéraire » de *Ma Parker*, et Alice-la-bonne-à-tout-faire, ne sont pas ridicules. Ils le sont peut-être, pour un observateur superficiel. C'est qu'il y a deux couches, pour ainsi dire, dans la peinture de K. Mansfield ; pour la première elle utilise ses talents d'observatrice et de satiriste ; mais, pour la couche profonde, elle déploie toutes les ressources de son cœur ; et il suffit de la rejoindre là pour être convaincu que ses nouvelles n'ont ni cette amertume, ni cette cruauté qu'on leur a souvent prêtées. « J'ai projeté mes petits personnages sur le lumineux écran du Temps... » (2) Ces mots seuls, semble-t-il, trahissent déjà suffisamment cette qua-

(1) Shakespeare : *Romeo and Juliet* II. 3. 17.

(2) *Letters* II. 173.

lité de sympathie qui présidait à la création des héros de K. Mansfield ; elle se donne, toute entière, à leur « re-crédation » ; elle veut les évoquer avec le maximum de vérité ; pour cela, il lui faut, en quelque sorte, se substituer à eux, vivre de leur vie, chercher à redevenir ces êtres avant de les évoquer. Et, par êtres, nous voulons dire tout ce qui s'anime dans ses nouvelles. C'est ainsi qu'elle sera tantôt Milly qui se penche à la fenêtre de la Villa Martin, tantôt Fenella serrant son parapluie sur le pont du bateau, tantôt cet amandier en fleur sur la terrasse, tantôt même ce petit canard jaune qui nage vers la rive. Elle a la souplesse intuitive et le don de sympathie, nécessaires pour ces métamorphoses éphémères. Si tous ces petits personnages sont si vivants, c'est parce qu'elle leur a donné un peu de sa vie. Elle riait, en parlant de D. H. Lawrence et de ce qu'il appelait, dans son jargon, le procédé nécessaire du passage par l'état-pomme ou l'état-canard, avant d'écrire sur une pomme ou un canard... Mais leurs conceptions sont très proches l'une de l'autre.

De même, quand K. Mansfield écrit, ce n'est pas seulement sa tête qui travaille, soyons-en sûrs. Elle est toute entière à son histoire ; elle est « possédée », comme elle le dit. Elle a souvent exprimé cette espèce de ravissement où elle était alors : « ... J'écris — vous connaissez cette sensation ? — et, tant que cette histoire ne sera pas finie, je serai dans un gouffre... Elle s'empare de moi, m'engloutit. Je suis Jonas dans la baleine. » (1) Et encore, ce qui nous ramène à ce que nous disions à l'instant : « J'ai deux « points de départs », dans ce jeu... *Le premier*, c'est la joie, — la vraie joie, ce qui me faisait écrire quand nous étions à « Pauline », et ce genre de travail je ne pourrais le faire que dans cet état-là, ce bienheureux état de *paix* parfaite. Alors, il me semble que quelque chose de délicat, de délicieux, s'ouvre devant mes yeux, comme une fleur qui n'a à craindre

(1) *Letters* II. 72.

ni gelée, ni vent froid, qui sait que tout, autour d'elle, est doux, tendre, prêt à la recevoir. Et c'est *cela* que j'essaye, si mal, d'exprimer. L'autre, c'est mon ancien point de départ personnel, celui qui, si je n'avais su ce que c'était que l'amour, eût été l'unique pour moi. Non pas la haine ni la destruction (tous deux sont méprisables par-dessus tout en tant que motifs véritables), mais un sentiment *extrêmement* profond de désespérance, de toutes choses vouées au Mal, presque fatalement, stupidement, comme l'amandier... [Elle fait ici allusion à un très beau poème en provençal de Henri Fabre, le naturaliste, qui rappelle comment les bourgeons de l'amandier sont flétris par le froid]... Voilà ! tout en prenant un papier à cigarettes, j'ai trouvé le mot juste, — *un cri contre la corruption*, — pas une protestation, un cri. Et j'entends corruption au sens le plus large, bien entendu ». (1)

Ce mélange étrange de réalisme et d'idéalisme, qui est la marque d'un grand art en matière de romans ou de nouvelles. — K. Mansfield l'avait déjà trouvé chez Tchehov. Nous prononçons ce nom, qu'elle invoqua tant de fois, et nous sommes ainsi amenés à étudier les rapports qui existaient entre ces deux auteurs, et l'influence que Tchehov eut sur K. Mansfield.

Cette influence a, dans l'ensemble, été exagérée par de nombreux critiques qui saluèrent en K. Mansfield un Tchehov anglais. C'est voir les choses d'une façon trop simpliste. K. Mansfield a certainement été influencée par l'homme qu'était Tchehov, plus que par l'auteur. Il est très probable que, n'eût-elle pas lu Tchehov, sa manière n'en eût pas été changée. Le développement littéraire était, chez elle, lié au développement moral, et représentait une poussée autonome. K. Mansfield, au fond, était une autodidacte. Mais Tchehov lui a, cependant, fourni quelques lumières concernant certains points de technique, et cela, par l'intermédiaire de l'être moral qu'il était.

1) *Letters* I, 119.

Ce seront donc surtout ces affinités de tempérament et de goûts que nous allons tâcher de présenter.

Il serait bon de rappeler ici l'emprise considérable de la littérature russe sur l'esprit de K. Mansfield. Nous savons comment, dès Queen's College, elle dévorait Tolstoï et Dostoïevski, puis Tourguenief, dont elle se détourna d'ailleurs assez vite. Plus elle vieillit, plus la mentalité et les doctrines des grands maîtres russes s'emparent de sa pensée et de son cœur. Ce qu'elle aime, chez eux, c'est cet intérêt qu'ils manifestent pour les problèmes d'ordre moral et psychologique, plus que d'ordre social, cette croyance à l'expérience personnelle de l'artiste, et cette sympathie profonde pour la souffrance universelle. Nous sommes aussi loin que possible des traditions françaises, du roman de mœurs, ou roman social, de Balzac. Mais K. Mansfield, avec les Russes, se penche sur une âme, à un moment, pénètre profondément, analyse, et, du terrain proprement psychologique, a vite fait de passer au terrain moral. Ce sont les cœurs humains, avec leurs sentiments, leurs souffrances et leurs joies, qui l'attirent ; dans ce domaine, c'est la sensibilité qui règne, — et un sens profond de la charité. Nous sommes encore loin de la méthode française classique, de la clarté, de la logique, de la raison, de l'intelligence, et du souci des répercussions sociales qui président au développement du roman chez nous. Ceci explique pourquoi K. Mansfield, qui se sentait si prête déjà à adopter des points de vue russes, ne fut jamais impressionnée par les romans français ; à vrai dire, elle ne les comprit jamais, et garda toujours, à leur égard, une attitude hostile. Ceci explique surtout comment, élevée à l'école de Dostoïevski, K. Mansfield va se tourner tout naturellement vers Tchekhov.

Elle n'était pas la seule, dans son milieu, à adopter le « message » des romanciers russes. Tous ses amis étaient profondément intéressés par les choses russes ; J. M. Murry écrivait un livre sur Dostoïevski ; Kotelianski et Gilbert Cannan traduisaient Bunine ; l'*Athenæum* publiait des articles sur Gorki,

sur Tourguenief ; W. Gerhardt préparait un livre sur Tchehov ; elle-même travaille pendant quelque temps à la traduction du *Journal* de Gorki ; enfin, peu de temps avant sa mort, on publie les fameux *Carnets* de Tchehov.

Mais ce Tchehov vers lequel elle se tourne plus particulièrement maintenant, il est plus, pour elle, un ami, qu'un maître. Elle eût aimé le connaître, mais leurs propos n'eussent pas été de maître à disciple : « Ah ! Tchehov ! pourquoi êtes-vous mort ? Pourquoi ne puis-je vous parler, au soir, dans une grande chambre assombrie, où la lumière est verte à cause des arbres dehors ?... » (1) Nous voyons tout de suite comment K. Mansfield se met avec lui sur un pied personnel, comment le lien des choses réelles, de la vie concrète, qu'ils adoraient tous deux va les unir. Jamais Tchehov ne sera, aux yeux de K. Mansfield, une théorie abstraite de l'art ; ses croyances artistiques, ne les manifestait-il pas par ses actes et ses propos autant que par ses histoires ? C'est sa personnalité et sa destinée qui lui gagnèrent à jamais l'affection de K. Mansfield.

Analogie frappante de leurs vies, d'abord. K. Mansfield meurt de tuberculose à trente-quatre ans ; Tchehov était mort, de la même maladie, à quarante-trois ans, alors qu'il adorait la vie, et aspirait à laisser une œuvre complète derrière lui. Les mêmes cris d'angoisse, puis bientôt de résignation, s'étaient échappés de ses lèvres. Qui était mieux placé que K. Mansfield pour apprécier la cruelle réalité de ces lignes : « Je suis malade, je crache le sang, je suis faible. Je n'écris rien... Si je ne commence pas à écrire demain, il faut me pardonner... J'incline à croire que ce ne sont pas tant mes poumons qui sont atteints, que ma gorge... Je n'ai pas de fièvre. » (2) Il est dur de s'illusionner... Et la mélancolie de ces lignes : « Demain, c'est le printemps, et d'ici dix à quinze jours les hirondelles

(1) *Journal*, p. 91.

(2) *Letters of Tchehov*, p. 47.

seront de retour. Mais hélas ! — le printemps qui s'approche me semble étranger, — car je m'en vais loin de lui ». (1) Et K. Mansfield elle-même écrira, à propos des *Lettres* de Tchekhov : « N'oubliez pas qu'il mourut à quarante-trois ans, qu'il passa — combien d'années de sa vie ? — en une quête désespérée de la santé... Pendant les huit dernières années, il ne connut aucune sécurité. Nous savons qu'il trouvait que ses histoires n'étaient pas moitié aussi bonnes qu'elles auraient dû l'être. On n'a pas besoin de beaucoup d'imagination pour se le représenter sur son lit de mort, pensant : « Je n'ai jamais eu de vraie possibilité. Il y a quelque chose qui a été de travers dans ma vie ». (2) Et K. Mansfield avait déjà, avec un humour pathétique, imaginé leur rencontre étrange dans ce royaume des morts : « ... Si je meurs, peut-être qu'il y aura un petit paradis privé réservé aux phthisiques. Dans ce cas, je verrai Tchekhov. Il se promènera dans les allées de son jardin, bordées d'arbres fruitiers, et parmi les tulipes épanouies de ses parterres. Son chien s'installera au milieu de l'allée, tout soufflant, et avec un léger sourire, comme tous les chiens lorsqu'ils viennent de faire une bonne course. » (3)

S'il y a une ressemblance émouvante dans leurs vies, il y en a une, aussi réelle, dans leurs dispositions naturelles, particulièrement dans la façon dont ils comprenaient leur métier d'écrivain ; ils envisageaient tous deux le même idéal pour l'artiste ; d'abord, des ressources personnelles, une vie spirituelle profonde :

« Qui ne désire rien, n'espère rien, ne craint rien, ne peut pas être un artiste », dira Tchekhov. (4) Ou bien, « Je voudrais être un artiste indépendant — rien de plus —, et je déplore que Dieu ne m'en ait pas donné la possibilité ». (5) Enfin cette

(1) *Letters of Tchekhov*, p. 130.

(2) *Letters* II. 256.

(3) *Ibid.* I. 315.

(4) *Letters of Tchekhov*, p. 320.

(5) *Ibid.* p. 127.

nécessité, pour l'artiste, d'être en sympathie avec son sujet : « Seigneur, ne permets pas que je condamne, ou que je parle de ce que je ne connais pas ou ne comprends pas ! » (1)

Abordons les sujets. Même goût, d'abord, des histoires courtes, d'une façon générale, des nouvelles de longueur variable. « Tchekhov me fait sentir que ce besoin d'écrire des nouvelles de longueurs si inégales est parfaitement justifié. » (2) ... Même goût pour le réalisme : « La littérature « artistique » ne relève de l'Art que tant qu'elle peint la Vie comme elle est. Sa vocation est d'être absolument sincère et vraie ». (3) Ou bien : « Les meilleurs d'entre eux sont des réalistes [parlant des écrivains contemporains] et peignent la vie comme elle est, mais bien que chaque ligne soit imprégnée de la conscience d'un objet, vous soupçonnez, derrière la vie qui est, la vie qui devrait être, et c'est cela qui vous captive ». (4) Attitude familière à K. Mansfield, nous le savons ; elle ne pouvait que faire siennes les vues de Tchekhov. Il disait encore : « Les écrivains réalistes sont souvent plus moraux que les archimandrites ». (5)

Et cette sympathie pour les humbles, pour les médiocres, qu'il partageait avec K. Mansfield, lui faisait dire, dans une lettre qu'il adressait à son grand ami A. S. Suvorin : « Vous et moi, nous aimons les gens ordinaires ; mais les autres gens nous aiment parce qu'ils pensent que nous ne sommes pas ordinaires ». (6)

Tchekhov et K. Mansfield adoptent tous deux la même attitude artistique, une attitude faite de « contemplation sensitive » (7), de sympathie immédiate avec le sujet. Cependant, Tchekhov n'est pas un impressionniste à la manière de K. Mans-

(1) *Tchekhov's Notebook*, London Mercury III. 285.

(2) *Journal*, p. 65.

(3) *Letters* I. 57.

(4) Tchekhov : *Letters on Literature*, 25 Nov. 1892.

(5) *Letters of Tchekhov*, p. 56.

(6) *Ibid.*, p. 108.

(7) J. M. Murry : *Aspects of Literature*, (Thoughts on Tchekhov).

field. Il a une vérité centrale, un principe d'unité ; il réussit à percevoir, puis à exprimer, cette unité dans la multiplicité que K. Mansfield n'a pas cherché à traduire. Elle garde au réel toute sa diversité.

L'attitude idéale de l'artiste doit être objective ; et cela ne retranche rien de ce que nous avons dit à propos de l'appréhension sympathique du sujet par l'écrivain. On peut se sentir plein d'amour pour ses personnages, il le faut, même ; mais il n'est pas nécessaire que le lecteur soupçonne vos sentiments. On ne peint bien que ce qu'on aime, c'est entendu ; mais il faut laisser au lecteur un certain rôle, et cette re-création esthétique et émotive de l'œuvre par le lecteur est indispensable. Tchekhov dira, « La subjectivité est une chose terrible. Elle est mauvaise simplement en ceci qu'elle révèle les mains et les pieds de l'auteur ». (1) A Madame Avilov, — une de ses amies écrivains, — il conseillait, de Melihovo, le 19 mars 1892 : « Quand vous décrivez des gens, malheureux ou tristes, et que vous vouliez toucher le cœur du lecteur, essayez d'être plus froide ; cela donne, en quelque sorte, à leur souffrance, un arrière-plan, sur lequel elle ressort avec un plus grand relief. Pour l'instant, vos héros pleurent, et vous soupirez. Oui, soyez plus froide. » (2) Et, en suite à ceci : (lettre du 29 avril 1892) : « ... Oui, je vous ai recommandé de rester indifférente quand vous écrivez des histoires pathétiques. Et vous ne m'avez pas compris. Vous pouvez pleurer, et gémir, sur vos histoires, vous pouvez souffrir, avec vos héros, mais je considère qu'il faut faire tout ceci de façon à ce que le lecteur ne s'en aperçoive pas. Plus il est objectif, plus l'effet est fort ».

Enfin, l'attitude psychologique de l'artiste doit être une attitude de juge qui pose une question, mais ne prononce pas le jugement. Voici le passage auquel K. Mansfield faisait allusion,

(1) Tchekhov : *Letters on Literature*. Avril 1883

(2) *Letters of Tchekhov*, p. 301.

— et qui lui semblait suggérer un si bon critère du bon et du mauvais écrivain :

« Vous avez parfaitement raison de réclamer, de la part de l'artiste, une attitude intelligente envers son œuvre, mais vous confondez deux choses : *résoudre* un problème, et *poser* un problème correctement. C'est le second seul qui est obligatoire pour l'artiste. Dans *Anna Karénine* et *Evgény Onyegin*, il n'y a pas un seul problème qui soit résolu, mais ces deux œuvres vous satisfont complètement, parce que tous les problèmes en sont correctement posés. C'est la tâche du juge de poser les questions convenables, mais les réponses sont données par les jurés, suivant leurs propres lumières ». (1)

C'est assez dire que la technique de la nouvelle était semblable chez Tchekhov et K. Mansfield.

Attitude artistique, technique, vision du monde, semblables, oui, jusqu'à un certain point. K. Mansfield goûte une joie toujours nouvelle à lire les histoires de Tchekhov, entre autres cette inoubliable *Steppe* ; elle l'admire profondément ; elle avoue dans une lettre à Kotelianski le 21 août 1919 : « Je viens de relire la *Steppe*. Que dire ? C'est *une* des grandes histoires du monde, une espèce d'*Iliade* ou d'*Odyssée*. Je crois que je vais apprendre ce voyage par cœur. On sent, pour cette histoire, non pas qu'elle *devient* immortelle, mais qu'elle l'a toujours été. Elle n'a ni commencement, ni fin. Tchekhov a simplement indiqué un point de sa plume (———), et puis un autre ; il a enfermé quelque chose, qui avait, pour ainsi dire, été toujours là ». (2) C'est la méthode même que K. Mansfield a faite sienne.

Ne croyons pas cependant que la nouvelle de K. Mansfield soit, en tout, semblable à celle de Tchekhov. Il y a, entre elles deux, une différence profonde, radicale : le monde qu'elles peignent. Et cela tient à ce que Tchekhov était un homme, K.

(1) *Letters of Tchekhov*. p. 100.

(2) *Letters* I. 242.

Mansfield une femme. Tchekhov, ne l'oublions pas, était médecin ; son monde est un monde d'hommes ; les idées y ont leur place : la science, les raisonnements, les théories. Il s'intéresse aux découvertes de la médecine, il en critique la valeur, il dépeint des maladies, des femmes en couches..., et l'on connaît cette lettre célèbre où il s'avoue très fier de sa nouvelle *La Fête*, parce que « les dames ont trouvé que j'avais décrit parfaitement toutes les phases de l'accouchement ». (1) Mais K. Mansfield se révolte à la pensée que l'on puisse juger Tchekhov sur ses talents de naturaliste. Et elle ajoute : « ... les gens, au fond, comprennent Tchekhov très peu. Ils persistent à le regarder d'un certain angle... Il faut en faire le tour, le voir, le sentir comme un tout ». (2)

Le monde de K. Mansfield est, avant tout, un monde de femmes. Les femmes en sont les héroïnes ; et l'atmosphère qui s'exhale de ses nouvelles est une atmosphère essentiellement féminine ; on a vécu avec des jeunes filles, des jeunes femmes ; on s'est mêlé à leurs propos, à leurs secrets, à leurs espoirs, à leurs déceptions ; on les a vues jouer du piano ou de la guitare, tailler ou coudre des robes, se pencher à leur miroir, manier leurs bibelots, servir le thé, jouer avec les enfants, écrire leurs lettres et rêver tout haut, quand elles étaient seules dans leur chambre, ou s'endormaient, le soir : un univers féminin, délicatement peint, et dont l'atmosphère est évoquée plus par suggestions qu'au moyen de précisions trop matérielles.

Il y a, chez K. Mansfield, un « féminisme » d'un certain genre ; nous voulons dire que, comprenant les femmes comme elle les comprend, elle excelle à montrer leur mystérieuse supériorité ; c'est quelque chose de latent, de secret, mais c'est là. Ce sont les femmes qui nouent, dénouent les situations, qui sont compréhensives et dévouées, mais coquettes comme il le faut,

(1) Letters II. 226-227.

(2) *Ibid.*

en face d'hommes moins compliqués, plus égoïstes, plus « bon enfant » aussi, et perdus, au fond, sans leurs femmes. Il y a ici comme un vaste et délicieux complot contre les hommes ; un sentiment secret de solidarité féminine, de compréhension mutuelle tacite. Remarquez le soupir de soulagement de toutes les femmes de la maison quand Stanley Burnell a franchi la grille du jardin :

... « Elle [Beryl] rentra en courant dans la salle à manger, et cria : « Il est parti ! » — Linda appela, de sa chambre : « Beryl ! est-ce que Stanley est parti ? » La vieille Mrs. Fairfield parut, portant le bébé dans son petit manteau de flanelle :

— « Parti ? »

— « Parti. »

Oh ! le soulagement, la délivrance que c'était d'avoir l'homme hors de la maison. Leurs voix même changèrent, tandis qu'elles se parlaient ; elles résonnaient, chaudes et affectueuses, comme si elles avaient un secret en commun. Beryl se dirigea vers la table. « Une autre tasse de thé, Mère ? » Elle voulait, en quelque sorte, célébrer le fait qu'elles pouvaient faire ce qu'elles voulaient maintenant. Pas d'homme pour les déranger ; cette longue journée parfaite leur appartenait ». (1)

Non qu'elles eussent à se plaindre de Stanley, non qu'il v eût la moindre acrimonie ou hostilité entre eux ; simplement, il y a un monde où les hommes n'entrent pas. C'est cela que K. Mansfield a voulu exprimer ; et cette zone mystérieuse du monde féminin, voilà, à coup sûr, ce que Tchekov n'a pas exploré.

Il y a une seconde différence radicale entre les nouvelles de Tchekov et celles de K. Mansfield, et c'est l'attitude philosophique qu'elles expriment.

Tchekov est triste. Ce n'est ni le pessimisme d'un Tolstoï,

(1) *The Garden-Party*, p. 49.

ni la désespérance d'un Dostoïevski ; mais c'est une certaine mélancolie devant la fatalité qui pèse sur les actes humains ; c'est la traditionnelle tristesse russe. Les nouvelles de Tchekhov s'en ressentent ; lui même n'est pas triste ; (personne n'est plus gai, plus social que lui, par une ironie amère). Mais il met ses personnages aux prises avec les forces obscures du destin et il en est peu qui sortent vainqueurs : « ... Vous vous plaigniez de ce que mes histoires soient sombres ; hélas ! ce n'est pas de ma faute. Cela se produit en dehors de ma volonté, et, quand j'écris, je n'ai pas l'impression d'écrire dans la tristesse ; en tout cas, quand je travaille, je suis toujours d'excellente humeur. On a remarqué que les gens sombres et mélancoliques écrivent toujours gaiement, tandis que ceux qui jouissent de la vie mettent leur dépression dans leurs œuvres. Et je suis un homme qui jouit de la vie... » (1)

Or, K. Mansfield, elle, est optimiste. Nous sentons toujours les forces latentes du Bien, en opposition avec les malices de la Fortune ; si elles ne triomphent pas toujours, elles n'en sont jamais loin. Tchekhov était sceptique ; il avouait la défaite des raisonnements, des calculs et des ambitions des hommes ; le monde restait une énigme, aujourd'hui comme il y a quatre mille ans ; il voulait qu'on admit avec lui que, dans ce monde, on ne peut rien expliquer, « tout comme Socrate l'a admis autrefois, tout comme Voltaire l'a admis ». (2)

C'est assez montrer l'opposition. K. Mansfield n'avait rien d'une philosophe, et n'a jamais cherché à incorporer ses nouvelles à un système philosophique rationnel ; cependant, il est aisé d'en dégager son attitude favorite devant les problèmes de la croyance ; et, certes, s'il est un nom qu'on peut mettre aux antipodes du sien, c'est bien celui de Voltaire.

Tels sont donc les points de contact entre Tchekhov et K. Mans-

(1) Tchekhov : *Letters on Literature*, 6 octobre, 1897.

(2) *Ibid.* 30 mai, 1888.

field. Elle se sentait très redevable envers lui de beaucoup de choses ; elle n'a jamais caché l'admiration qu'elle avait pour lui, mais, au point de vue de son œuvre, elle ne s'asservit pas à lui. Elle reprochait par exemple à Arnold Gibbons (lettre du 13 juillet 1922) de n'avoir pas « rendu vôtre le don que vous avez reçu de Tchehov » ; elle entendait par là qu'il eût dû, après s'être assimilé la substance de Tchehov, la transformer en nourriture personnelle, la faire tourner à son propre profit ; c'est ce que fit K. Mansfield ; plus son talent mûrissait, plus elle puisait en elle, et en elle seule, la substance de ses récits.

Rappelons, en terminant ce parallèle de Tchehov et K. Mansfield, que ce que celle-ci admirait, avant tout, en lui, c'était un être, qui, en son temps, avait été un homme simple, fervent, humble, dévoué à ses frères, dévoué à son Art, honnête, et amoureux de la vie comme elle-même ; un homme qui avait souffert et lutté, qui croyait aux valeurs morales, à la beauté de l'effort, et qui avait laissé l'exemple le plus frappant de tous, celui d'une mort sereine... « Ah ! quitter la vie comme Tchehov l'a quittée ».

Le style de K. Mansfield contribue, pour une grande part, à rendre ses nouvelles de petits chefs-d'œuvres. Si celles-ci n'avaient pas été aussi bien « écrites », qui sait si leur charme, ou leur originalité, eussent été suffisants pour leur assurer le succès ? K. Mansfield écrit admirablement bien. Son style, sans faiblesses, comme sans ambitions déplacées, atteint la perfection en son genre, et, par sa pureté, sa couleur et sa poésie, la classe parmi les tout premiers auteurs en prose de l'Angleterre moderne.

L'art d'écrire s'acquiert. Son talent, K. Mansfield le dut à une longue patience. Nous savons qu'elle n'avait pas toujours bien écrit ; qu'aux jours de Queen's College, on jugeait ses compositions verbeuses, diluées, obscures, souvent pédantes. Elle fut la première à se rendre compte de ses défauts, et elle

n'attendit pas les critiques de ses professeurs pour envisager la nécessité d'un entraînement méthodique. Sa vigilance n'a dès lors d'égale que son inlassable persévérance. Elle n'est que novice, et aspirait à passer maître. Car elle goûtait trop elle-même le charme des écrivains anglais — (nous ne parlons que des prosateurs) — de Charles Lamb en particulier, pour se contenter d'une demi-réussite.

Ses défauts, ce sont, d'abord, une trop grande facilité, une tendance à la verbosité, au « délayage ». « ... J. m'a dit que vous travailliez à votre technique. Moi aussi. C'est extraordinairement difficile, n'est-ce pas ? Ma difficulté, à moi, c'est une espèce de fertilité, dont je me méfie fort. Ce n'est pas assez solide. Mais j'y travaille chaque jour. Cela n'arrête pas de me passionner, simplement ». (1) Elle s'essaye donc à atteindre à la concision nécessaire. Et, petit à petit, elle arriva à cette brièveté, qui rendit sa prose combien plus vigoureuse. Il n'est que de relire ses nouvelles, suivant l'ordre chronologique pour constater les étonnants progrès réalisés. Les périodes longues, souvent métaphoriques, du début, s'abrègent. Elle terminait sa nouvelle *The Tiredness of Rosabel* (en 1908) ainsi : « ... Et la nuit passa. Bientôt l'aube aux doigts froids se referma sur sa main découverte ; une lumière grise se répandit dans la chambre. Rosabel frissonna, poussa un petit soupir, se dressa. Et, parce que son apanage était cet optimisme tragique qui est trop souvent le seul héritage de la jeunesse, elle sourit, encore à demi-endormie, avec un petit tremblement nerveux sur les lèvres ». (2) Tout ce qui n'est pas immédiatement utile à l'impression qu'elle veut donner, elle va le supprimer ; elle fera des phrases courtes, incisives, suggestives, qui remplaceront les images et les « effets » trop faciles. Elle terminera *The Garden-Party* (en 1922) ainsi : « ... N'est-ce pas que la vie — balbutia-t-elle — n'est-ce

(1) *Letters* II 119.

(2) *Something Childish*. p. 10.

pas que la vie »... Mais ce que la vie était, elle ne put pas l'exprimer. N'importe. Il comprit très bien.

— « N'est-ce pas, chérie ? » dit Laurie. » (1)

Son second défaut est, parfois, une recherche excessive du joli. Elle aime, tout naturellement, ce qui est fin, joli, travaillé. Elle n'était pas pour rien petite-fille d'orfèvres. Et ce goût du ciselage la fait tomber dans l'affectation ou la mièvrerie. Elle forcera ses images ; elle écrira, par exemple : « ... [pour vous remercier] il faudra que je vous amène un bébé éléphant, lavé au savon à la rose, enguirlandé de soucis, et portant sur son dos un flamant dans une cage de jade à l'aspect de gras de mouton... » (2) Mais ce sont là exagérations qui se feront de plus en plus rares avec les années et qui disparaîtront tout à fait dans les œuvres dernières. K. Mansfield avait un goût trop sûr pour se laisser égarer par l'attrait d'un scintillement de façade, d'un miroitement trompeur. Elle répudiera toute acrobatie, toute supercherie, — et saura donner à sa langue cette simplicité et cette aisance parfaites qui sont la marque du meilleur style.

Tels sont les défauts contre lesquels elle luttait victorieusement. Nous allons voir maintenant ses qualités et étudier les différents aspects de son style. Nous allons envisager successivement le vocabulaire, la phrase, le paragraphe et la composition en général, le monologue et le dialogue, et la description.

Le vocabulaire est, chez K. Mansfield, toujours choisi avec le plus grand soin. Riche, pittoresque, concret, par lui seul déjà créateur d'ambiance, — il suffirait presque de placer à la suite les uns des autres ses mots, substantifs, verbes ou adjectifs, — sans souci de les ordonner en phrases, pour avoir déjà autant de petits tableaux. Le mot est une évocation concrète de l'objet qu'il caractérise. Nous voyons, nous respirons, nous touchons

(1) *The G.-P.* p. 93.

(2) *Letters* II. 34.

presque. Qualité plastique de son vocabulaire, qui n'enlève rien au pittoresque. Les mots nous surprennent souvent par le brusque jaillissement de leurs notes ; c'est un éclaboussement de couleurs, de jeux de lumière, d'attitudes, de mouvements. Le mot peint.

L'étude du verbe seul serait instructive à ce point de vue. Jamais K. Mansfield n'emploie un de ces verbes dénués de sens, mais toujours ceux-là même qui expriment le plus exactement l'action, ou l'état, qu'elle veut peindre ; pas de circonlocutions ; un seul mot, direct, précis, pleinement suggestif. Combien de fois nous retrouvons, pour évoquer la démarche de ses petits héros, de ses vieilles dames, de ses chats, de ses chiens, ces verbes si évocateurs, si variés, et dont nous n'avons malheureusement pas le pendant dans notre langue : *to hobble, to wobble, to waddle, to paddle, to patter, to clatter, to scuttle, to scurry, to skim* ; et encore : *to flop, to lollop, to flick, to flicker...* ; tous verbes qui se passent de prépositions, étant assez expressifs en eux-mêmes. Elle n'hésite pas à forger des néologismes : « The silly voice went *ba-baing* through the garden... » (1) Toujours la notation est pleine, dans sa brièveté même : « The day *flickered* out. » (2) « They *whipped* their shirts over their heads ». (3) She *snatched* their plates.... *slapped* down a white terrified blancmange.... *knelt* and *burst* open the sideboard, *lifted* the lid of the jam-pot, *saw* it was empty, *put* it on the table and *stalked* off ». (4) « She raised her pale eyebrows until they *rippled* away in her pale hair ». (5) « The day *drooped* like a flag ». (6)

Son substantif est aussi riche. Elle fait usage des mille res-

1) *The Garden-Party*. p. 22

2) *Ibid.* p. 6.

3) *Ibid.* p. 25.

4) *Ibid.* p. 100.

5) *Ibid.* p. 119.

6) *Ibid.* p. 180.

sources de la langue anglaise, de sa tolérance infinie à l'égard de ce que nous appellerions, nous, des barbarismes. Elle excelle à tirer, de verbes, des substantifs nouveaux ; tout comme elle avait tiré, de substantifs, des verbes nouveaux : « a tiny *staggerer* ». (1)

Son adjectif a les mêmes qualités. Elle le choisit toujours précis et pittoresque à la fois. Elle en fait d'ailleurs un usage fréquent ; il est rare que son substantif ne soit pas suivi d'un adjectif descriptif, très souvent même de plusieurs. Elle semble aimer cette caractérisation d'un objet, — qui s'exprime par degrés, au moyen de termes de plus en plus exacts, de plus en plus importants. Elle aime aussi les adjectifs composés, séparés par un trait d'union, comme elle aime les expressions composées : *The-child-who-was-tired*, *Alice-the-maid*, a *man-to-be-followed*. Voici quelques-uns de ses adjectifs : its *small high-stepping* mother (2), the *tight-glazed* bud (3), the *firm compact little* girls, the *tender delicate-looking little* boys. (4) Mais, si nous voulons nous faire une idée de l'atmosphère qu'elle aimait à créer, rappelons que, de tous les adjectifs qu'elle emploie, ceux qui reviennent le plus fréquemment et le plus naturellement sont *soft*, *warm*, *tiny*, *gentle*.

Elle n'hésite pas devant les mots familiers, les expressions courantes, un certain argot bon enfant et pittoresque... « Give a squiz to my coat » (5), « a scratch meal », (6) « the old tabbies ». (7)

Elle fait parler sa Ma Parker, sa Mrs. Stubbs de *At the Bay*, sa nurse des *Daughters of the Late Colonel*, sa concierge de

(1) *The G.-P.* p. 202.

(2) *Ibid.* p. 202.

(3) *Bliss.* p. 23.

(4) *The G.-P.* p. 25.

(5) *Ibid.* p. 72.

(6) *Ibid.* p. 72.

(7) *Ibid.* p. 100.

Pictures, ou son jardinier irlandais Pat Sheehan comme de véritables gens du peuple ; tout comme elle sait adopter le jargon artistique à la mode, et les tournures les plus élégantes lorsqu'elle nous met en contact avec ses jeunes ménages modernes, ses musiciens, ses artistes, ses littérateurs ou ses snobs.

Elle emploie aussi des mots qui relèvent du vocabulaire enfantin ; ses conversations d'enfants sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et de vérité. *An emerald* devient, dans la bouche de Pip, *a nemeral*. ⁽¹⁾ Enfin, elle se sert fréquemment de noms exotiques. Tous les arbres, et les plantes, et les oiseaux, et les pierres de son pays s'offrent à nous avec leurs sonorités étranges et lointaines : *manuka tree*, *pawa shells*, ⁽²⁾ *lace-bark tree* ⁽⁴⁾, *mynahs* ⁽⁵⁾ et combien d'autres.

K. Mansfield fait très rarement usage de métaphores ; ce qui avait été un défaut de jeunesse a peu à peu disparu complètement. Nul, plus qu'elle, n'a été soucieuse de la propriété des mots ; en conséquence, nulle n'a été plus jalouse de son œuvre une fois terminée. Elle entend qu'on respecte, dans son intégrité, telle ou telle nouvelle dont elle a pesé chaque mot. A propos de *The Young Girl*, elle écrit à J. M. Murry : « ... Je vous envoie la nouvelle... Vous savez comme je choisis mes mots ; on ne peut plus les changer. Et si vous ne l'aimez pas, ou pensez que c'est faux, *tel quel*, j'aimerais mieux que vous ne l'imprimiez pas. Je tâcherai d'en écrire une autre ». ⁽⁶⁾ Et encore : « Si une page est vraiment réussie, il me semble qu'il ne doit plus y avoir un seul mot hors de place, un seul mot qu'on puisse retrancher ». ⁽⁷⁾

Si le vocabulaire est choisi pour sa valeur picturale, la

(1) *The Garden-Party*. p. 24.

(2) *Ibid.* p. 30.

(3) *Ibid.* p. 37.

(4) *Bliss*. p. 34.

(5) *Ibid.* p. 19.

(6) *Letters* II. 52.

(7) *Ibid.* 89.

phrase, elle, est faite pour satisfaire l'oreille. La prose se doit d'être harmonieuse ; K. Mansfield saura respecter cette exigence et garder cependant à la phrase vivacité et force. La phrase est généralement courte. Le point est certainement le signe de ponctuation le plus fréquent, — ou le tiret, dont son mari lui reprochait d'être un peu trop éprise. Ce à quoi elle répondait que son tiret n'était pourtant pas seulement un « tiret féminin ». Elle emploie la forme interrogative très fréquemment ; sans doute cette particularité se rattache-t-elle à son goût plus général, — que nous venons d'étudier à propos de sa technique —, pour les problèmes non résolus, les questions laissées en suspens ; à son besoin, aussi, de faire participer le lecteur au drame, de s'assurer une collaboration trop paresseuse. N'est-ce pas, enfin, la manière la plus pressante et la plus directe de présenter les choses, — et souvent combien plus positive, au fond, qu'une simple affirmation ? Les points de suspension sont plus rares ; elle fuit l'effet trop facile, nous le savons, et ne tombe pas dans le défaut agaçant d'un Loti par exemple. La forme exclamative est encore moins fréquente ; il n'y a aucune emphase en tout cas, car la prose de K. Mansfield est toute de retenue.

Tout ceci concourt à donner à sa phrase une certaine rapidité, une assurance aussi, et une vigueur, rares d'ordinaire chez un auteur aussi jeune. Les figures de construction, ou ce qu'on est convenu d'appeler tel, n'existent pas chez elle. Les artifices littéraires ignorent la logique, dont ils n'ont d'ailleurs que faire. La phrase est simple, claire, aisée — (elle nous donne du moins cette impression ; mais nous devons nous rendre compte que c'est le résultat d'un long « polissage »). L'inversion, l'ellipse, le pléonasme, la répétition, sont pour ainsi dire inexistantes. Parmi les figures de pensée, par contre, la comparaison est fort souvent employée. K. Mansfield pense tout naturellement par comparaisons, par allusions, comme d'autres pensent par antithèses. L'hyperbole enfin, trop souvent preuve de mauvais goût,

est introuvable ici ; tandis que la litote, ce « défaut » si foncièrement anglais — (les Anglais disent « understatement ») — est fréquente ; elle dit moins pour vouloir dire plus ; mélange de pudeur, de bienveillance et d'humour, elle répond à une attitude de pensée naturelle à K. Mansfield.

D'une façon générale, elle sait accorder sa phrase aux exigences du récit, ou de la personne qui parle. Qu'il s'agisse de Bertha, dans *Bliss*, et la phrase est longue, riche, sonore, comme vibrante d'une joie contenue ; qu'il s'agisse des « précieux amis » d'Isabel, dans *Marriage à la mode*, et elle se fait maniérée et languissante ; qu'il s'agisse de Jug et Con, les deux vieilles filles, et elle devient terne, brève, sans ressort, sans allant ; elle reste inachevée, comme les pauvres pensées effilochées des héroïnes ; les points de suspension, les arrêts, les points d'interrogation et les silences se succèdent ; qu'il s'agisse de Pip, Rags, Kezia, Lottie et Isobel dans *At the Bay* et aussitôt la phrase est légère, rapide, souvent incorrecte et heurtée, et pleine d'un débordement de vie ; qu'il s'agisse de Linda Burnell dans *Prelude* et la période s'allonge, s'adoucit, se fait pleine d'une tendresse secrète, et de cette mystérieuse musique qui berce les rêves de la jeune femme ; qu'il s'agisse enfin de la médiocre Miss Brill, et la phrase deviendra courte, — d'une brièveté qui, cette fois, suggérera indigence de pensée, ou de sensations ; nous aurons une succession de jugements de valeur, portés par Miss Brill, — sur tel musicien de l'orchestre, puis sur les jeunes filles qui passent, bras dessus, bras dessous, puis sur le vieux couple qui vient s'asseoir sur son banc, puis sur ce morceau de flûte, puis sur le pâle soleil d'automne. Mais ce seront autant de notations pauvres, incohérentes, sans lien les unes avec les autres, sans recherche d'interprétation originale ; autant de petites étiquettes incolores et fades ; et, en ponctuation, autant de points que de pauses nécessaires pour l'esprit de Miss Brill avant qu'il se formule une remarque nouvelle. Cet intime accord de la phrase et du fond, cette fusion du rythme, et de la

résonance, avec l'impression générale qu'il faut donner, K. Mansfield les a peut-être mieux réalisés que partout ailleurs justement dans *Miss Brill*. Voici d'ailleurs ce qu'elle en dit elle-même : ... « C'est bizarre comme la manière vous vient à la longue. Je veux dire, jusqu'aux petits détails. Par exemple, dans *Miss Brill*, j'ai choisi non seulement la longueur de chaque phrase, mais encore la résonance de chaque phrase. J'ai choisi le crescendo et le decrescendo de chaque phrase pour qu'ils lui conviennent, et lui conviennent à cette heure et à ce jour précis. Après l'avoir écrite, je la lisais à haute voix, à plusieurs reprises, — tout comme je jouerais et *rejouerais* une composition musicale ». (1)

La vérité que K. Mansfield veut exprimer est une vérité subjective. Son but est de créer une ambiance et de faire pressentir cette ambiance par l'intermédiaire des faits, gestes, paroles et pensées de ses personnages. Autant dire que propos parlés, ou réflexions, seront constamment mêlés aux événements extérieurs, arrêtés par telle ou telle circonstance, notation, tel ou tel rappel de l'entourage concret. Le fil de la pensée d'un personnage, par exemple, est souvent interrompu par une remarque d'ordre tout matériel, — qui le maintient en communion avec le monde réel. Relisons, par exemple, le début de *Marriage à la mode* ; William, dans le train, s'acharne à ses dossiers, mais le moindre objet extérieur suffit à détourner sa pensée : « ... Nous avons examiné les dossiers de correspondance de notre client... » La dernière phrase qu'il avait lue résonnait dans son esprit. « Nous avons examiné »... William s'attachait à cette phrase, mais cela ne servait à rien ; il restait court, au beau milieu, et les champs, le ciel, l'oiseau qui s'envolait, l'eau, tout... disait « Isabel ». » (2) De même dans *The Singing Lesson*, où les réflexions mélancoliques de Miss Meadows s'intercalent avec les exclamations des élèves, et se mêlent étroitement,

1) *Letters* II, 88.

(2) *The Garden-Party*, p. 120.

de façon à ne plus faire qu'un avec lui, au cours général de la classe. Cette méthode a pour résultat une alternance régulière du thème central et des thèmes secondaires ; d'où des paragraphes nombreux et courts, qui sont comme autant d'échos de la symphonie principale. Le mouvement est donc vif ; les longueurs n'existent pas chez K. Mansfield. Une des nouvelles les plus intéressantes de ce point de vue, et dont la composition pourrait fournir matière à une étude détaillée, est *The Wind Blows*, qui n'était pas sans raison particulièrement chère à K. Mansfield. Là, nous n'avons que des paragraphes courts, pressés, haletants ; l'allure est désordonnée, impétueuse ; et tout cela pour suggérer le vent furieux qui s'engouffre dans les escaliers, fait claquer les portes, balaye la ville, hurle sur la jetée...

Un des procédés chers à K. Mansfield est le monologue intérieur. Et nous avons alors des paragraphes de plus longue haleine. Que ce soit Linda Burnell, dans *Prelude*, ou Miss Brill, ou Miss Moss dans *Pictures*, ou Reggie dans *Mr. & Mrs. Dove*, on sent ce monologue intimement mêlé à la trame du récit. *Ma Parker* en est un bon exemple. Le récit entier est subjectif, sans que, d'ailleurs, le « je » soit nécessairement employé. Tout le début de *Je ne parle pas français* est également une longue confession. Les dialogues sont nombreux, dialogues de maris et de femmes, de jeunes filles, d'enfants, de gens du peuple ; et eux aussi s'harmonisent étroitement avec la tonalité générale. Relisons, par exemple, *The Daughters of the Late Colonel* ⁽¹⁾ : le dialogue de Jug et de Con est fait de phrases brèves, de tirets, de points de suspension... ; tout cela évoque l'interrogation apeurée des vieilles filles ; des lieux communs, des allusions timides, des phrases en puissance, pour ainsi dire, où l'imagination n'est pas admise à jouer un rôle. Mais le dialogue le plus remarquable n'est-il pas celui de *The Lady's Maid* ? Un dialogue

(1) *The Garden-Party*. p. 120.

à un personnage. Nous devinons simplement les oh ! les ah ! les comment ? les pourquoi ? de la vieille dame par le changement de ton au début de chaque phrase.

Nous avons dit que K. Mansfield n'aimait pas les longs paragraphes. Cela ne veut pas dire, cependant, qu'il n'y ait nul tableau descriptif dans son œuvre. Mais, de même que la narration simple n'est pas le procédé habituel de K. Mansfield, de même la description, en tant que description, n'est pas fréquente. Et, quoiqu'il existe cependant une ou deux bonnes descriptions, en quelques lignes, d'intérieurs modernes (par exemple, dans *Bliss*, ou *Marriage à la mode*.) elles se rapportent, pour la plupart, aux paysages de Nouvelle-Zélande.

Peintre, K. Mansfield est aussi musicienne. Les sons, autant que les couleurs et les mouvements, sont notés avec une exactitude qui n'enlève rien à leur charme. Voici une très belle description, tirée de *At the Bay*, d'un paysage qui lui était familier. C'est la plage de Karori, à l'heure déserte de midi, en été. Le français, malheureusement, ne garde pas toute la poésie de l'original :

« La mer était basse ; la plage était déserte ; les vagues chaudes se brisaient, paresseuses. Le soleil dardait ses rayons brûlants, ardents, sur les galets veinés de blanc. Il évaporait la petite goutte d'eau au fond des coquillages creux ; il blanchissait les liserons roses qui grimpaient et serpentaient au flanc des dunes. Rien ne semblait remuer, sauf les puces de mer. Pit-Pit-Pit. Elles n'arrêtaient pas.

Là-bas, sur les rochers couverts d'algues, qui, à marée basse, avaient l'air de bêtes hirsutes descendues pour boire, les rayons du soleil semblaient scintiller comme une pièce d'argent qui serait tombée dans chaque petite flaque des rochers. Ils dansaient, ils tremblotaient, et de minuscules vagues venaient lécher les bords poreux. Si on regardait, penché dessus, on voyait que chaque flaque était un petit lac, avec des maisons

roses et bleues, blotties sur les rives ; et oh ! la vaste région montagneuse qui s'étendait derrière ces maisons, — les ravins, les gorges, les criques redoutables, et les passes dangereuses qui menaient jusqu'au bord de l'eau. Et, sur les fonds, ondulait la forêt marine, — des arbres, comme des fils roses, des anémones de velours et des algues oranges semées de boursouflures. Voici qu'un caillou, au fond, remuait, oscillait, et on apercevait une antenne noire ; et voilà qu'une créature, comme un fil, se coulait et disparaissait. Il se passait quelque chose du côté des arbres roses mouvants ; ils devenaient bleus, comme un froid clair de lune. Et maintenant, on entendait un discret « plop ». Qu'est-ce qui faisait ce bruit ? Qu'est-ce qui se passait là-bas ? Et cette odeur âcre et forte des algues, sous le soleil torride... » (1)

Quand on lit une page d'une poésie aussi précise, et aussi suggestive, quand on se rappelle les conversations si vivantes des enfants sur la plage, ou la peinture si sobre et si habile de tant de pâles héroïnes, on se rend compte des qualités de K. Mansfield écrivain. Concision ; sobriété ; pas d'effets voulus ; pittoresque ; poésie surtout, telles sont les principales caractéristiques de son style. K. Mansfield avait soupçonné très tôt les possibilités de la prose anglaise qui est, et c'est un fait, plus riche qu'une autre. Il lui semblait que ce domaine n'avait jamais été exploré parfaitement, qu'il y avait encore des découvertes à faire. Parlant du « pauvre Jules Laforgue », et de « ces jeunes gens qui se penchent et respirent ces vapeurs décomposés », elle ajoute : « Cela m'a fait simplement réaliser combien j'adorais la prose anglaise, combien être un écrivain, — c'est tout. Je crois vraiment que le moment est venu pour un *nouvel évangile*, mais je ne crois pas que ce nouvel évangile soit aisé à prêcher. On n'a encore jamais exploré cet instrument délicieux de la prose. C'est là un pays encore inconnu, — je le sens si profondément ». (2)

(1) *The Garden-Party*, p. 36.

(2) *Letters* I. 236.

Ce pays inconnu, elle nous le révèle ; elle atteint, peu à peu, à cette région intermédiaire entre la prose et la poésie, — qui réunit les qualités de chacune sans aucun de leurs défauts. Elle avait toujours songé à écrire des « poèmes en prose » ; c'est ce qu'elle est arrivée à faire dans ses chefs-d'œuvre *At the Bay* et *Prelude*. Et nous devons admettre qu'elle n'a pas méconnu les ressources de sa langue, et qu'elle a su se créer un style à elle, et des meilleurs qui soient, — celle qui s'écriait : « J'adore la langue anglaise, c'est un fait ». (1)

K. Mansfield, auteur de nouvelles, occupe sans doute la première place parmi les écrivains de son époque. Jamais l'art de la nouvelle n'était, avant elle, arrivé à un point si parfait ; et nul, parmi ses contemporains, ne put rivaliser avec elle. Ce qu'elle nous eût donné si elle avait vécu, nous ne pouvons que le pressentir. Quant à ce qu'elle a laissé à la littérature anglaise, c'est le souvenir de la perfection dans un genre restreint. Son génie n'en était pas moins réel pour avoir plané sur un horizon limité. K. Mansfield était une artiste, au sens complet du mot ; elle avait interprété, en la comprenant pleinement, sa propre expérience et ainsi créé quelque chose de nouveau. L'artiste n'est-il pas celui qui, non content de ressentir une émotion esthétique, sait l'analyser, puis la dominer, et enfin l'ordonner en une harmonieuse expression ? K. Mansfield nous révèle justement cet art le plus grand, qui est aussi le plus simple.

Il y a un passage touchant, dans une des lettres que K. Mansfield adressait à W. Gerhardi à la fin de sa vie ; elle s'y peint toute entière avec une modestie et un détachement délicieux, et elle prédit ce que l'on pensera d'elle plus tard : « Vous savez, si je peux parler en confiance, je ne serai pas « à la mode » longtemps. On découvrira mon « secret » ; et alors, on sera dégoûté ; on frémira d'horreur. J'aime tellement les choses, et les êtres, les moins « à la page ». J'aime m'asseoir sur le pas

(1) *Letters* I. 138.

de la porte, et bavarder avec la vieille qui rapporte ses coings ; et j'aime partir pour un pic-nic dans une vieille carriole cahotante ; et j'aime aussi écouter la musique qu'on joue, les soirs d'été, dans les squares ; et parler aux capitaines de vieux petits bateaux, et, somme toute, à toutes espèces de gens, dans toutes espèces de lieux... Je suis amoureuse de la vie, follement ». (1)

K. Mansfield n'est pas « moderne », et c'est peut-être là son titre le plus certain de gloire durable. C'est par ce qui, dans son œuvre, dépasse la simple peinture de certains aspects de la société anglaise au XX^e siècle, et évoque un réalisme intérieur d'ordre éternel, — par cette fusion du temporel dans le spirituel, — c'est par cela qu'elle est assurée d'être entendue de la postérité. Et c'est son « secret » enfin, quoi qu'elle en puisse croire, qui a contribué à cette réussite merveilleuse, et lui a gagné notre admiration pour son œuvre. C'est ce même « secret » qui va lui gagner plus tard notre sympathie et notre affection, quand nous évoquerons la femme qu'elle était.

(1) *Letters* II. 156.

CHAPITRE III.

Les Poésies.

Les Critiques littéraires.

Le Journal et Les Lettres.

Le recueil des *Poems* de K. Mansfield est peu volumineux ; sa plume maniait la prose si son esprit était poétique. Ce n'est pas que l'instrument lui fit défaut, non plus que l'inspiration ; mais elle n'éprouvait pas le besoin de s'exprimer en vers. Du moins pas d'une façon ordinaire et suivie. Et ce n'est pas K. Mansfield auteur de poèmes qui nous retiendra longtemps.

Rappelons cependant que ses premiers efforts, quand elle avait dix-sept ans et qu'elle rongeaient son frein à Wellington furent dirigés vers la poésie ; elle envoyait des « poésies enfantines » à un éditeur de Londres, qui les refusait courtoisement... Et la déception avait été cruelle.

Quoi qu'il en soit, K. Mansfield a toujours aimé les rimes naïves ; et nombre de ses poèmes sont d'inspiration et de forme enfantines. D'autres sont des souvenirs de son enfance au bord du Pacifique ; de la mer, du vent, et de la tempête. Voici *The Sea-Child*, cette « enfant de la mer » qui n'est autre qu'elle-même... Après avoir dilapidé son héritage de corail et d'écume, elle se retourne vers la plage natale... N'y recueillera-t-elle rien « qu'une poignée de sable qui coule entre les doigts » ?

Voici maintenant la petite chose qui vivait parmi les plantes marines, les algues, les coquillages :

« Tantôt je suis plante, et tantôt algue,
Flexible et flottante,
Au bord des roches ;
Et maintenant je suis une longue algue brune
Qui danse comme une flamme ;

Je suis un roseau,
Un vieux coquillage qui chante
Toujours la même chanson ;
Un roseau à la dérive,
Un caillou blanc, tout blanc ;
Un os ;

Jusqu'à ce que je redevienne
A nouveau du sable,
Et tourbillonne, et tournoie
De-ci, de-là ; de-ci, de-là,
Au bord de la vague,
Dans la lumière qui s'éteint —
Car la lumière s'éteint. »

Ecrites en 1917, ces lignes évoquent ses jeux avec son frère ;
« ne nous sommes-nous pas déguisés en algues, en cailloux ? »
ajoute-t-elle Et cette lumière, cette lumière qui a disparu de
son horizon, c'est la brève existence de son frère qu'elle suggère.

Celui-ci l'accompagnait dans ces sentiers de la poésie. Elle
écrivait, quelques mois après sa mort : « ... Je veux écrire de la
poésie. Je me sens toujours tremblante sur le seuil de la poésie.
L'amandier, les petits oiseaux, le petit bois où tu es, les fleurs
que tu ne vois pas, la fenêtre ouverte à laquelle je me penche,
et rêve que tu es contre mon épaule, et toutes les fois où ta
photo « semble triste ».... » ⁽¹⁾ Plusieurs autres poèmes sont
d'ailleurs dédiés à ce frère. En voici un, écrit à Bandol, en 1916,
qui s'intitule A L.H.B., et où K. Mansfield évoque une fois de
plus son île natale :

« La nuit dernière, pour la première fois depuis ta mort,
Je me suis promenée avec toi, mon frère, en rêve ;
Nous étions de nouveau à la maison, près de la rivière... »

(1) *Journal*. p. 42.

Ainsi, le présent est submergé par le passé, et le radieux souvenir de son frère enfant illumine les heures actuelles. Comme il serait doux de ne vivre que dans ses rêves : « Où est, où est donc, le chemin de mon rêve à mes pieds impatients ? »

Mais elle n'est pas toujours prisonnière du royaume enchanté. Certains poèmes sont écrits dans cette veine réaliste et pittoresque qui lui est si chère. Quoi de plus prosaïque et de plus « vivant » que cette *Tisane de Camomille* ?...

« ... le robinet fuit goutte à goutte ;
les ombres des casseroles sur le mur
sont noires, et rondes, et nettes. »

Souvenir de la cuisine de la petite « Villa Pauline », et des heures fortunées qu'elle vécut là avec J. M. Murry. Souvenir également de la « Villa Pauline » que cette délicieuse poésie, écrite en 1916, qui s'appelle *The Voices of the Air* (les petites voix de l'air) : le mystère paisible des petites vies qui nous entourent, les âmes délicates et secrètes qui se trahissent par ces souffles, ces craquements, ces froissements, ces légers riens dont le murmure discret se fait parfois entendre au-dessus de la mer et du vent...

« ... Ces petites voix : l'abeille, la mouche,
La feuille qui frémit, la gousse qui éclate,
La brise sur les herbes qui courbent leur tête
Le bruit aigu et bref que fait l'insecte... »

Dans les poèmes écrits à la fin de sa vie, l'inspiration est plus générale, et plus pathétique en même temps. Il y a là l'écho d'une expérience acquise au prix de la souffrance, et d'une révolte désespérée contre le Mal. Tel, par exemple, *A Sunset*, écrit à la fin de 1919, au moment où K. Mansfield se savait condamnée, au moment où elle écrivait *The Flower*, dont nous venons de parler à propos de *Something Childish*. N'est-ce pas elle, cette

« ... créature condamnée à mourir,
Qui a aimé le jour radieux ? »

Et dans le poème *Old-fashioned Widow's Song*, n'est-ce pas encore elle qui presse ces fleurs fanées ? :

« ... Et je restais serrant mon bouquet mort
Dans un monde mort. »

Mais là n'est pas le ton général des *Poems* de K. Mansfield. Et il est faux que nous restions après lecture sur cette tristesse. Tout au contraire, un grand charme, fait de simplicité, de délicatesse, de pureté, s'en dégage. Nous sommes à nouveau transportés dans la poésie enfantine et profonde de Shakespeare et de Blake. Et certaines de ces ballades sont comparables aux sublimes strophes lyriques de la *Tempête* ou de *A Midsummer Night's Dream*. Le secret de K. Mansfield poète, c'est le secret de ce petit coquillage qui chante malgré vents et marées, qui chante toujours sous la grand'houle, et sous les petites vagues, et qui recèle à jamais en sa nacre une infime parcelle de la beauté du monde :

... « Vous écoutez, et le petit coquillage diapré
Chante ; — au plus profond de l'océan,
Il est là, et il chante, inlassable, sa chanson silencieuse. »

*
**

La plupart des critiques que K. Mansfield fit paraître, sous ses initiales, dans l'*Athenæum*, dans *Art and Letters*, ou dans les autres journaux auxquels elle collabora, sont réunies aujourd'hui en un volume intitulé *Novels and Novelists*. Nous voyons que K. Mansfield a fait surtout la critique littéraire de romans, plus spécialement des romans anglais contemporains, et le ton de ces critiques est celui qu'on pouvait attendre d'elle. Rappelons-nous que, lorsqu'elle écrit, c'est la femme qui écrit, et que toute son attitude littéraire est dominée par son attitude morale. Cela nous expliquera son peu d'enthousiasme pour les œuvres qu'elle analyse ; amoureuse d'une littérature de sensibilité et confidentielle, d'un impressionnisme direct et immédiat,

elle discerne dans trop de ces œuvres un manque de simplicité, de sincérité, de foi et de sympathie humaine.

« J'ai travaillé toute la matinée, cherchant à découvrir pourquoi *Java Head* n'est pas un mauvais roman. Mais on semble toujours aboutir à la même conclusion — rien ne pénètre assez profondément — la « chance » n'a pas été courue. Chaque fois qu'on arrive à la crise, on décide d'attendre jusqu'à ce que la mer soit plus calme. Comme on se lasse de toutes ces surfaces ! Pourquoi est-ce qu'il y a si peu de gens qui vivent vraiment ? Est-ce qu'il faut passer sa vie à effleurer les émotions ? » (1)

Cette caractéristique de tant de romanciers modernes, qu'est-ce qu'elle est exactement ? Nous sentons qu'il y a là une lacune, — mais nous ne pouvons définir cette inconnue :

... « Voici, je crois, le cœur même du sujet. Qu'est-ce que c'est que l'« Insensibilité » ? Nous savons, ou nous pouvons trouver, en cherchant bien, ce que ce n'est pas, mais il me semble que la qualité n'a pas encore été trouvée. Je veux dire, c'est un *x* — une matière à recherche. Ce n'est sûrement pas seulement « l'absence » de certaines qualités : c'est une espèce d'« inconnue positive ». Est-ce que tout cela vous semble par trop stupide ? Mon vocabulaire est affreux, mais je sais ce que je veux dire, et je meurs d'envie de discuter tout cela. » (2)

En un mot, ce que K. Mansfield reproche à tous ces auteurs, c'est de manquer du sens des valeurs spirituelles, — particulièrement de sembler oublier que, dans le domaine de la psychologie « scientifique », une certaine qualité de tendresse est nécessaire, d'oublier que « les grandes idées viennent du cœur » :

... « Mais, sérieusement, plus j'en lis, plus je sens que tous ces romans ne sont pas au point. Après les avoir lus, je suis

(1) *Letters* I. 232.

(2) *Ibid.* II. 77.

un mouton gonflé — qui attend, et n'est pas rassasié. Et cependant je sens qu'on ne peut pas établir de règles. Ce n'est pas le moins du monde une question de matériaux, de style, ou de composition. Je ne peux songer qu'en ces termes, « une régénération du cœur... » (1)

Rien n'est donc plus antipathique à K. Mansfield qu'un certain snobisme intellectuel : ... « A propos de snobisme intellectuel, ses livres en sont infestés ». (2)

Devant ce qu'elle jugeait l'insuffisance de trop de romanciers modernes, elle rêve de pouvoir, aux côtés de J. M. Murry, et par l'organe de l'*Athenæum* en particulier, dire leur fait à ces retardataires ou à ces timorés :

... « En rentrant, nous n'avons cessé de discuter le nouvel *Athenæum*, — notre idée de jeter par-dessus bord toutes les sociétés savantes, et les « antiquités », et les articles critiques sur de vieux Bouquins assommants, et d'ouvrir les fenêtres aux bruits impatients du dehors, et de jeter toute la vieille troupe dans la rivière... Car, enfin, est-il suffisant de rester à moitié chemin entre ce que nous voulons vraiment faire, et ce dont nous ne nous soucions pas le moins du monde ? » (3)

Et encore :

... « Voyons ! ayons de l'audace et abattons ces gens. Nous devons être parfaitement sincères dans nos articles. S'ils ne sont pas contents de ce que nous disons, cela n'a aucune importance, mais profitons de l'occasion, produisons-nous en plein jour et disons ce que nous avons sur le cœur. » (4)

Ces ambitions, hélas ! restèrent des velléités. Non seulement ni l'*Athenæum*, ni le groupe de K. Mansfield, ne furent jamais à la tête d'une réforme radicale du roman anglais contempo-

(1) *Letters* I, 287.

(2) *Ibid.* I, 284.

(3) *Ibid.* II, 35.

(4) *Ibid.* I, 277.

rain, mais encore K. Mansfield elle-même ne s'affirma jamais critique littéraire de grande envergure. Elle occupe une place plus qu'honorable dans la critique anglaise moderne, — mais elle est loin de se ranger aux côtés des sommités.

Elle apportait une extrême ardeur à son travail, elle était minutieuse, clairvoyante, exigeante, mais, justement peut-être parce qu'elle ne se sentait pas en sympathie directe avec son sujet trop souvent elle peut frapper à côté. Et il lui est pénible, aussi, d'être contenue dans les bornes d'une certaine aménité de commande. Elle n'est pas parfaitement libre :

« J'ai à faire les livres pour *Art and Letters* cette semaine. C'est une corvée terrible d'avoir à en relire deux, sans parler du *Mask* que je suis censée admirer, j'imagine. Il me déplait profondément. C'est un petit livre très vulgaire et grossier. » (1)

Elle a, d'ailleurs, une tendance regrettable — elle qui sait si bien ce qu'elle veut dire quand elle est dans son milieu — à perdre la maîtrise de son style, quand elle veut exposer ses idées purement littéraires, et à se servir du jargon traditionnel des techniciens ; elle est, d'ailleurs, la première à le reconnaître :

« Le roman de Walpole que je compte faire pour la semaine prochaine devrait être un très bon étau pour y appuyer ces idées que j'ai essayé de vous communiquer. Je veux le faire sérieusement, et voir vraiment en quoi consiste son échec, — car, bien entendu, il échoue. Mais son « intention » était sérieuse. J'espère que je saurai dire ce que je veux dire. Je ne suis pas un critique facile. « Si seulement vous pouviez m'expliquer cela tranquillement en langue claire ! » comme me le disait L. M. hier. « Mon Dieu ! j'en suis incapable ! » (2)

Elle reconnaît, de même, qu'elle est encore loin d'avoir cette étendue de connaissances qu'on réclame d'un bon critique ; elle

(1) *Letters* I. 299.

(2) *Ibid.* II. 95.

s'instruit sans cesse, elle lit, et annote, et elle est désireuse de faire de son mieux, mais cependant elle s'effacera devant d'autres plus compétents :

« Oh ! n'y aurait-il pas une vie de George Eliot ? Je voudrais écrire un article pour le 22 novembre — moins d'un mois pour le rédiger. Ou si vous pouviez m'envoyer un ou deux de ses romans ? *Romola*, *Adam Bede*, les meilleurs ? Il me semble que je serais ravie de faire quelque chose, mais s'il y a d'autres personnes, sur place, plus compétentes, et avec plus de matériaux, *c'est entendu*. » (1)

Enfin, connaissant K. Mansfield comme nous la connaissons, nous savons qu'elle apportera à ses articles un certain souci de la forme. Dès qu'elle sait ce qu'elle veut exprimer, il s'agit de l'exprimer dignement. Elle bannira de son vocabulaire les mots banals, et une fois où elle laissa, par inadvertance, l'adjectif « grand », qui ne signifiait rien, elle se réveilla en sursaut la nuit suivante ! :

« J'ai envoyé un article hier. De peur que j'oublie, — voulez-vous changer la dernière phrase ? Substituez un autre mot pour le mot « grand ». Je ne me rappelle plus au juste ce qu'il y avait : mais je me suis réveillée cette nuit, le Seigneur me criait « Samuel ! » et me disait « Supprime ce passage à propos d'un « grand » roman ! » (2)

Malgré ces insuffisances chez K. Mansfield critique littéraire — et qui proviennent plus d'une méconnaissance de certaines disciplines classiques, — et d'un esprit trop fantaisistement formé, que d'une incapacité de comprendre le problème, malgré ceci, nous voudrions mettre en lumière l'existence, chez elle, d'un talent certain. Il arrive que des livres lui plaisent. Et quand elle trouve, en eux, cette vie qu'elle recherche chez tant d'autres, sa discrimination se met vite à la hauteur de son enthousiasme.

(1) *Letters* II. 265.

(2) *Ibid.* I. 27.

Et elle juge avec justesse, tout en jugeant avec sympathie. Nous ne saurions mieux faire, pour confirmer nos dires, que de citer cette critique, adressée à William Gerhardi, de son livre *Futility* dont il lui avait soumis le manuscrit :

— « Avant toute autre chose, je trouve votre roman très réussi. Je vous félicite. C'est un livre qui vit. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il est chaud ; on peut le lâcher, et il continue à vivre. Je pense qu'il a des défauts. Mais avant de parler de ceux-ci, je voudrais vous dire les choses que j'ai le plus admirées. Je crois que le meilleur endroit est peu-être à la fin ; la scène du retour de votre héros, et la promenade avec Nina. Là, on vous découvre vraiment — écrivain *véritable*. Il y a un tel sentiment, une telle chaleur dans ces chapitres. Nina à la voix « capricieuse », ces petits chats, le sofa aux ressorts cassés, la « poussière de suie sur votre nez », — et puis, tout à fait à la fin, le bateau qui ne voulait pas partir. Je ne cite pas ces choses au hasard, à cause de leur charme. Mais parce que, prises en bloc, elles semblent mettre le lecteur juste dans cet état d'esprit où vous vouliez le mettre. Je pense qu'au début tout à fait le ton est peut-être légèrement trop tragique — comme il ne devrait pas l'être. Mais, une fois que vous êtes lancé, c'est remarquable de voir comme vous introduisez rapidement et facilement le lecteur dans cette famille ; et comme vous rendez cette vie *réelle*, et les habitudes et le décor. Fanny Ivanovna est *très* bien. Je la *vois*... Et une autre chose qui est bonne, c'est cet humour qui flotte sur l'ensemble. Cela rend tout souple, chaud, aisé, comme il le faut. Au chapitre XI seulement, je trouve que vous faussez le ton, dans votre description des « sœurs » ; il me semble que vous commencez à nous dire ce que nous devons ressentir à leur égard, ce que le fait de les voir perchées sur les chaises et les sofas signifiait vraiment, et cela n'est pas nécessaire. On sent qu'on « les met en vedette », au lieu de les laisser se révéler toutes seules. Et il semble, dans ce chapitre, que vous fassiez allusion à quelque chose, ne serait-ce qu'un état d'esprit

de votre héros, qui fait perdre un peu le fil des idées au lecteur. Mais cela, c'est un sentiment personnel, bien entendu.

La façon dont nous arrivons à votre seconde « intrigue », pour ainsi dire, l'Amiral, Sir Hugh et le Général Russe... Cette partie du livre est remarquable pour plusieurs raisons. Je veux dire, la situation — quā situation — est puissamment intéressante, et vos caractères principaux sont peints véridiquement. Ils sont presque trop beaux pour être vrais...

... Je crois que la seule chose qui ne me convainc pas c'est le roman de Nina. Cela semble « forcé »... C'est une chose si étonnante de la voir écrire ceci, qu'au lieu de se demander « pourquoi », on se demande « comment » elle l'a fait. Cela donne au lecteur une fausse impression.

Je voudrais dire encore deux choses. L'un est qu'il y a tant de si bonnes choses qu'on les découvre avec un petit tremblement de joie... L'autre est que, à mon avis, ce livre n'est pas assez composé, même en tenant compte du titre. Il devrait être plus comprimé, resserré, et mis au moule, et « quintessencié », si vous voyez ce que je veux dire. Et quelquefois le style est négligé... Il faudra supprimer un bon nombre des expressions ou des mots russes. Je pense que vous les entendez si clairement dans votre tête que vous jugez devoir les introduire. Mais ils déconcerteront les lecteurs. » (1)

W. Gerhardt, il est intéressant de le rappeler, prit bonne note des suggestions de K. Mansfield ; et il remania son roman avant de l'envoyer à l'imprimeur. Cette « critique préventive » semble avoir été un des succès de K. Mansfield.



Toute la poésie qu'elle n'a pas exprimée par ses *Poems*, K. Mansfield l'a exprimée par son *Journal* et par ses *Lettres*. Rien

(1) *Letters* II, 154.

de plus personnel, de plus vivant, de plus naturellement et constamment poétique que ces trois volumes. Nous ne dirons que peu de choses à leur sujet, parce que c'est K. Mansfield toute entière avec sa personnalité si riche et si nuancée qui s'y révèle — page après page —, et cette étude-là nous allons l'aborder bientôt.

Le *Journal* de K. Mansfield, — tel que nous le possédons —, forme un volume de deux-cent-cinquante pages, et s'étend de l'année 1914 à la fin de l'année 1922. C'est dire que les événements de sa vie antérieure à 1914 n'y sont mentionnés que sous forme de souvenirs ou d'allusions. K. Mansfield avait toujours tenu un journal, mais elle a détruit impitoyablement ses premiers cahiers, qu'elle jugeait sans indulgence (... « ces interminables récriminations »...) (1) ; elle a surtout détruit tout ce qui se rapportait aux années sombres 1909-1911, comme si elle voulait abolir de sa mémoire tout rappel pénible ; il n'en subsiste rien aujourd'hui, si ce n'est cette unique page, la première du *Journal* actuel, et qui est datée par erreur 1910 (au lieu de 1909).

K. Mansfield aimait à tenir son journal non par besoin d'épanchement ; elle est, en sa jeunesse, trop indépendante, trop sûre d'elle-même, trop orgueilleuse pour se laisser aller aux confidences sentimentales ; mais elle a besoin, — parce qu'elle a toujours eu très vif le souci d'une discipline personnelle —, de faire une mise au point. Son journal est aussi la notation fantaisiste, irrégulière, dramatique, des événements, des petits faits les plus matériels, de la vie de tous les jours. Elle vit dans le temps ; et l'heure, la couleur du jour, les circonstances extérieures, la disposition de sa table, ou de son lit, les bruits familiers, les objets qui l'entourent, son encrier, son châle, une rose sur la table, le feu qui joue sur les murs, Wingley le chat qui, réfugié sous le sofa, avance une patte incertaine, les

(1) *Journal*. p. 45.

papillons qui volètent près de sa lampe, le son d'un piano dans la maison voisine, l'aboiement d'un chien au loin, le bruit d'un cantonnier qui casse des pierres dans la rue, et celui de la mer ou du vent, tout cela est noté, comme en passant, mais forme un arrière-plan coloré et vivant.

Le *Journal* est enfin un « cahier » où K. Mansfield jette, pêle-mêle, observations littéraires, remarques psychologiques, projets d'histoires — quelquefois même elle insère des manuscrits entiers.

Le 19 mai 1919, elle fait un retour en arrière... « Je voudrais bien savoir quel âge a ce cahier. L'écriture est passée et lointaine. Et maintenant, nous voici en mai 1919 ». Elle n'interrompt son *Journal* que quelques semaines avant sa mort.

Était-il dans ses intentions que ce *Journal* fût publié ? Elle ajoutait, en février 1916, à la liste de ses résolutions pour l'année : « ... Enfin, je veux tenir une sorte de *petit Carnet*, destiné à être publié un jour ». (1)

Que le *Journal*, tel que nous le possédons, n'ait pas dépassé les limites qu'elle envisageait de donner au *petit carnet*, nous l'espérons. Il n'y aurait rien de plus cruel que de penser qu'en publiant ce *Journal*, J. M. Murry aurait empiété sur un terrain privé, et aurait révélé au public ce que K. Mansfield eût préféré tenir secret... Nous n'avons, Dieu merci, nulle raison de le supposer. N'est-ce pas J. M. Murry lui-même qui écrivait en 1921, à propos de la publication du *Journal* de Tchekhov : « ... Et cependant je suis encore assez vieux jeu pour croire que c'est presque un crime de divulguer des fragments des manuscrits d'un auteur qu'il ne comptait évidemment pas révéler au monde ... » ? (2) Si même il avait publié dans leur intégrité, — nous voulons dire dans leur totalité —, les souvenirs de K. Mansfield, soyons sûrs qu'elle n'aurait pas eu à en souffrir, et que sa figure n'aurait

(1) *Journal*, p. 42.

(2) *Nation and Athenaeum* XXIX, 365. (4 juin 1921).

été nullement altérée de ce fait. Elle n'était pas de celles qu'on ne peut aborder par « l'escalier de service ». Sa maison était ornée des deux côtés, ou, comme elle le dit elle-même, était « beurrée des deux côtés ». (1)

Les *Lettres* de K. Mansfield remplissent deux volumes, et elles sont loin d'avoir été toutes publiées ; il y a les susceptibilités des vivants à ménager. Ces *Lettres* sont une source inépuisable de renseignements sur K. Mansfield. Les correspondants, s'ils étaient peu nombreux, étaient fidèles, et K. Mansfield, de son côté, aimait écrire. En tête, J. M. Murry. Les lettres que K. Mansfield lui a adressées occupent environ les trois quarts de l'ensemble.

Puis viennent Lady Ottoline Morrell, l'« Honorable » Dorothy Brett, Mrs. Virginia Woolf, Anne Estelle Rice, Beatrice Campbell, Sylvia Lynd ; Richard Murry, son beau-frère ; sa cousine, la comtesse Russell ; Violet et Sydney Schiff, William Gerhardi, Kotelianski. La plupart, écrivains ou artistes.

Mais les *Lettres* de K. Mansfield ne sont, pas plus que son *Journal*, matière uniquement à développements littéraires. Elles sont pleines de détails pittoresques, de croquis charmants des personnes ou des choses qui l'entourent, de descriptions tantôt enthousiastes, tantôt désabusées, des paysages qu'elle contemple. Mais toujours une verve spontanée et une délicatesse de touche qui en rendent la lecture particulièrement attrayante. Elle commence une lettre à J. M. Murry : « J'ai tourné en rond, autour de cette lettre, sur le bout de mes pattes, agitant la queue, et me demandant où j'allais m'installer. J'ai tant de choses à vous dire ! » (2)

Toute sa vie elle entretint régulièrement sa correspondance. N'était-ce pas le seul moyen de communication qu'elle eût avec ses amis ? Ce n'est que pendant la dernière année que nous

(1) *Letters* II. 77.

(2) *Ibid.* II. 98.

la voyons faiblir. Ecrire lui devient alors un effort : « ... Je suis encore arrêtée par des lettres à écrire » (1) Ou bien : « ... Ecrit à De La Mare. Pourquoi est-ce un tel effort d'écrire à ceux qu'on aime, je ne sais. Ce n'est rien d'écrire à ceux qui ne comptent pas ». (2)

Depuis toujours, l'art de la correspondance a été un art spécialement féminin. K. Mansfield ne manque pas à la tradition ; et ses *Lettres* sont certainement un chef-d'œuvre de naturel, d'émotion et de charme. Ne sentait-elle d'ailleurs pas cette indiscutable supériorité féminine, celle qui répondait un jour à Sylvia Lynd : « ... Puis-je vous embrasser pour votre lettre merveilleuse ? C'est vraiment un don divin que vous avez, de pouvoir vous mettre, vous, le jasmin, l'herbe d'été, un martin-pêcheur, un poète, le poney, une excursion, et le sac de toilette et les pantoufles neuves, — tout cela dans une seule enveloppe. Comment est-ce qu'on remercie quelqu'un quand il vous envoie un morceau de sa vie ? Quand je suis découragée par la supériorité des hommes, je me console en me disant qu'ils ne savent pas écrire des lettres comme cela ». (3)

K. Mansfield se doutait-elle que ses lettres seraient un jour rassemblées et publiées ? Elle ne soupçonnait pas qu'elles le seraient si tôt, à coup sûr. Ecrivant à J. M. Murry, en 1919, elle imaginait que « ... ces lettres seront un jour publiées, et les gens qui les liront y découvriront, dans leur étrange finalité, quelque chose qui « aurait dû nous avertir... » (4) ... Que le temps était compté, qu'elle allait mourir, laissant derrière elle une œuvre inachevée.

Mais avec ses *Lettres* elle nous a légué le plus pur de sa personne. « Ce livre », disait un jour J. E. Blanche, « est un de ces trésors qu'il faut garder pour soi-seul. Chacun, à le feuille-

(1) *Journal*, p. 215.

(2) *Ibid.*, p. 219.

(3) *Letters* II, 138.

(4) *Ibid.*, I, 190.

ter, y distinguera ce qui appartient en propre à l'auteur, et ce qui réconforte celle ou celui, vieux ou jeune, qui lit ces admirables méditations... Telles pages sont quelque chose d'essentiel comme *l'Imitation*, une nourriture spirituelle dont on ne se passe plus, une fois qu'on y a goûté. » Et comme quelqu'un de la compagnie le sollicitait de lire à haute voix quelque passage des *Lettres*, il n'a pas hésité à ajouter ces mots, qui nous semblent interdire un plus long commentaire de cette partie de l'œuvre de K. Mansfield : « ... ces choses-là, on ne les lit pas à plusieurs. Le *son* des mots vous ferait rougir. Ils sont trop intimes, trop sincères, pour être émis par la voix d'un interprète ». (1)

(1) *Le Figaro*, 2 sept. 1931. J. E. Blanche : *Lectures sous la pluie*.

TROISIEME PARTIE

LA PERSONNALITE DE KATHERINE MANSFIELD.

CHAPITRE I.

K. MANSFIELD ET L'ART.

« We belong to the Order of
Artists, — and it is a strict Order... »
(*Letters*. II. 23).

La formation intellectuelle et artistique de K. Mansfield ne remonte pas, à vrai dire, aux jours de l'école de Fitzherbert Terrace et de Queen's College. K. Mansfield reçut là un enseignement terne et qui, si elle ne l'avait éclairé par une disposition d'esprit naturellement curieuse, lui aurait été de médiocre secours dans les années à venir. Seules, au cours de ces études, comptent les lectures et les réflexions personnelles. K. Mansfield a été, avant tout, — et nous avons déjà prononcé ce mot à son sujet —, une autodidacte. Il lui manquera toujours une certaine discipline classique — qu'elle eût sans doute acquise (à son détriment, nous en sommes persuadés), grâce à des études supérieures et aux cours d'une Université. Elle eût gagné en connaissances générales, ou de détail, en érudition, en science livresque, ce que ne réclamait pas son génie ; elle eût perdu en spontanéité, en simplicité, en fantaisie, ce dont ne se fût guère accommodée son œuvre.

Passées les années d'adolescence qui sont toutes imprégnées de l'esprit wildien, nous assistons à la formation personnelle du goût et des idées de K. Mansfield. Elle est loin d'être indif-

férente à son développement ; mais, si elle lit beaucoup, si elle annote Shakespeare, et Keats, et Dostoïevski, c'est plus par une espèce d'aimable vagabondage dans ces terrains si riches, que par un souci d'éducation rationnelle ; elle se forme fantaisistement, en ce sens que, hors cette influence de l'esprit russe qui fut si importante, elle n'obéit à nulle loi, si ce n'est à celles de ses propres exigences artistiques. Elle a, heureusement, une réserve de bon sens et de goût très sûr, qui la ramène invinciblement dans les grandes voies frayées, sur les pas de Shakespeare, de Goethe, de Dickens, de Tostoï. Et remarquons, en passant, que celle qui a tant aimé la France n'a jamais pénétré l'esprit même de notre littérature ; nous sommes latins, issus de la Grèce et de Rome, respectueux des traditions classiques ; le génie de K. Mansfield est romantique et saxon. Racine et Voltaire lui sont étrangers.

Quels sont les goûts littéraires de K. Mansfield ? Il est aisé de deviner quel est son favori : le grand Shakespeare est son dieu. Il a été, pour elle, un aliment presque journalier. Elle l'aimait déjà dans ses années de jeunesse, elle s'en nourrira de plus en plus au fur et à mesure que les années passeront. Elle avouera elle-même :

« Les héros de Shakespeare font partie de notre vie journalière. Je veux dire, cela me semble tout NATUREL de penser à Othello au petit déjeuner, et de rêver au Phénix et à la Tourterelle dans mon bain... » (1) Elle annote ; elle critique... Son *Journal* contient plusieurs pages, ici et là, consacrées à des notes sur Shakespeare. Tantôt c'est la comédie *All's well that ends well*, dont elle commente certaines lignes :

« ... Faith, there's a dozen of 'em, with delicate fine hats and most courteous feathers that bow and nod the head at every man'... (Elle ajoute : Dans cette phrase il y a toute la grâce des soldats montés sur des chevaux qui caracolent et dont les

(1) *Letters* II 412

clochettes sonnent, et qui paracent. — C'est une véritable petite revue ». (1)

Tantôt c'est *Hamlet*, dont elle critique certains commentaires par Coleridge ; tantôt c'est *Romeo and Juliet* ; tantôt c'est *Antony et Cleopatra*. Elle écrit, en 1919 : « Aux repas, je m'abreuve du *Winter's Tale*. Voilà encore l'une de mes favorites. C'est simplement merveilleux ». (2) Entre toutes, cependant, sa prédilection va à la *Tempest*, à sa divine et sereine poésie : « Oh ! si vous saviez quelle joie votre Shakespeare m'a apportée. Je me suis tout de suite plongée dans *The Tempest*, et j'ai découvert Ariel naviguant sur des *nuages bouclés* [curled clouds]. Cet adjectif n'est-il pas parfait ? Il m'avait échappé les autres fois. Je trouve que *The Tempest* est la plus radieuse, la plus délicate, la plus exquise de toutes les pièces. L'atmosphère d'une île après la tempête — une île qui **surgit de la** mer, avec Caliban comme épave échouée là, et Ariel qui souffle dans une conque. Oh ! mon divin Shakespeare ! O génie béni... » (3)

La magie de Shakespeare l'enchantait jusqu'au bout ; elle sentait qu'elle pourrait l'écouter « pendant une petite éternité... » (4)

Parmi les anciens, Chaucer est encore un de ses préférés... « La *personnalité*, la *réalité* de cet homme. Comme ses impatiences, sa satisfaction, son ton même résonnent entre les lignes ». (5) Et Marlowe également : « Chaucer et Marlowe sont mes deux à présent ». (6)

Meredith lui plaît aussi. Elle lit *l'Egoist* et elle ajoute : « ... J'avais oublié combien Meredith prenait plaisir à écrire.

(1) *Journal*, p. 200.

(2) *Letters* I. 293.

(3) *Ibid.* I. 51.

(4) *Ibid.* II. 29.

(5) *Ibid.* II. 106.

(6) *Ibid.* II. 106.

C'est délicieux de voir cette joie transpercer, — il rit avec vous, vous fait signe, et voit la plaisanterie tout comme vous ». (1)

Jane Austen est « un de ces écrivains qui semblent, non seulement meilleurs à la re-lecture, mais encore semblent développer d'adorables et absolument nouvelles qualités... Elle fait paraître, à mon avis, les auteurs modernes épisodiques comme moi de très incompetents petits personnages ». (2)

Parmi les modernes nous savons que ni Hardy, ni Shaw, n'ont ses préférences. A James Joyce elle reproche le réalisme grossier de son roman. A plusieurs reprises elle revient sur ce sujet, y insiste : « ... Il y a quelque temps je trouvais qu'il y avait quelque chose de si répugnant dans son livre, que cela le rendait très difficile à lire. Cela me choque de tomber sur des mots, des expressions, etc,... qui me répugnent en temps ordinaire... » (3) Ou encore : « Oh ! il y a tant de choses sur lesquelles je ne peux passer. Je ne peux pas m'habituer à cette sensation de linoleum humide et de seaux pleins, et de bien d'autres saletés qui sont dans la maison de son esprit. Il est tellement « unfein »... On peut supporter beaucoup de choses ; mais cette espèce de choc que vous causent la vulgarité et la grossièreté, — cela, on craint de le recevoir ». (4) Et pourtant, il y a beaucoup de choses qu'elle pardonne à Joyce parce qu'il est à la recherche de la Vérité, et n'est-ce pas, après tout, « cette recherche de la Vérité qui est, de beaucoup, la plus importante chose ? » (5) Enfin, « ces caractères de Marian Bloom et de Bloom, dans *Ulysses*, son admirablement vus parfois ». (6)

Cet excès de réalisme qu'elle reprochait à Joyce, elle le reproche également, mais avec une nuance, à D. H. Lawrence.

1) *Letters* I. 217.

(2) *Ibid.* II. 163.

(3) *Ibid.* p. 171.

(4) *Ibid.* p. 173.

(5) *Ibid.* p. 222.

(6) *Ibid.* II. p. 208.

« Je ne suis pas entièrement d'accord avec Lawrence. Ses théories sexuelles ne signifient rien pour moi. Mais je me sens plus près de Lawrence que de quiconque ». (1) Ce qu'elle admire en lui, c'est sa vie, son énergie, sa passion. Ceci corrige la crudité de trop de ses pages. Parlant de *Aaron's Rod*, elle relève des choses « triviales, incrustées, qui s'y collent comme les escargots se collent à l'envers d'une feuille. « Mais », ajoute-t-elle, « au-delà de la feuille, il y a l'arbre, solidement enraciné, plongeant profondément, s'épanouissant, poussant majestueusement, vivant jusque dans le moindre rameau... Oh ! quel soulagement, de quitter ces petits livres non assimilés, écrits par des auteurs qui n'ont rien à dire ! C'est comme si l'on marchait au bord de la mer, à marée haute, en mangeant un croûton de pain et en se penchant sur l'eau. Je suis écœurée de toutes ces recherches modernes qui finissent en recherches. Cherchez, bien entendu, mais le texte continue « et vous trouverez »... (2)

Elle dit encore : « Ce qui rend Lawrence un véritable écrivain, c'est sa passion. Sans passion, on écrit dans l'air, ou sur le sable du rivage. Mais Lawrence a fait une erreur capitale, je crois... — Mon opinion est que rien ne sauvera le monde, sinon l'amour. Mais son amour torturé, satanique, démoniaque, est faux... » (3) Cette condamnation, et cette apologie à la fois, de D. H. Lawrence est dictée à K. Mansfield par un instinct profond. Elle nourrit toujours une aversion innée pour le réalisme qui n'est que réalisme. C'est cette tendance qu'elle rencontrait chez tant de nos romanciers français ; c'est elle qu'elle ne pardonna jamais à Maupassant, à Flaubert même. Elle lit un roman de Mirbeau, le réferme, indignée, et s'écrie : « Je me rends compte enfin, — et c'est terrible ! — que les Français sont des gens dégoûtants, que leur corruption est si « puante » que je ne m'approcherai plus jamais d'eux... » (4) Et quand elle

(1) *Letters* p. 230.

(2) *Ibid.* p. 229.

(3) *Ibid.* II. 131.

(4) *Journal*. p. 91.

observe une scène vivante, et brutale, elle remarque... « leurs conversations, leurs attitudes, c'est du Maupassant tout pur, — pas du Tchekov, ce n'est pas assez profond, ou *bon*. Non, Maupassant, c'est pour la France. » (1)

C'est assez dire que la généralisation est un peu hâtive. Il y a, cependant, des auteurs français qu'elle apprécie. Il y a d'abord Proust, son cher grand homme, qu'elle « découvre » réellement en 1921 — (il devait mourir en 1922, à l'âge de quarante et un ans) — après l'avoir aimé toute sa vie... « Je pense qu'il est certainement le meilleur des auteurs vivants. ... C'est si bon d'avoir quelqu'un qu'on puisse admirer autant !... » (2) Et elle l'oppose à D. H. Lawrence ; parlant de la vulgarité de ce dernier, elle dit : « ...C'est exactement le contraire de ce ravissement délicieux qu'on éprouve, par exemple, dans ce passage qui termine un chapitre, et où Proust décrit les pommiers en fleurs sous la pluie du printemps ». (3)

Et il y a aussi Colette Willy, dont K. Mansfield se sentait si proche à tant d'égards : même amour de la nature, des enfants, des animaux, de la santé physique et morale, de l'équilibre, — et même sentiment de la poésie des choses ordinaires. « ... Colette est dans ma pensée, ce soir ». (4) Et, après avoir relu *l'Entrave*, elle note : « Je crois que Colette est la seule femme, en France, qui peut écrire ainsi. Je me désintéresse de tout le monde à présent, elle exceptée ». (5)

Mais, plus encore que les prosateurs, les poètes sont proches du cœur de K. Mansfield. Elle a, pour la poésie, un culte qui remonte à ses premiers efforts littéraires. Les poètes font partie de sa vie de chaque jour. Nous avons déjà vu comment Shakespeare lui était un aliment quotidien. Shelley, Keats, Words-

(1) *Letters* I, 401.

(2) *Ibid.*, II, 159.

(3) *Ibid.*, 174.

(4) *Journal*, p. 45.

(5) *Ibid.*, p. 16.

worth, Coleridge, lui sont aussi familiers que des amis. « A Shelley, à Keats, je m'attache chaque jour davantage », écrit-elle en 1918, « que dis-je ? A toute « poésie » ! Je me sens une telle passion à son égard, et une telle compréhension. C'est une grande partie de ma vie ». (1) Les Romantiques sont ses favoris : « ... mais, bien entendu, je sens que j'ai un coin spécial réservé à Coleridge et à son cercle ». (2) Entre tous, Wordsworth est son préféré ; « il est si honnête, et vivant, et pur » ; (3) il est digne, décidément, d'être un des « Heron-Men » ! — Elle se plonge avec délices dans le *Journal* de Dorothy Wordsworth. « Quel Pa-Man que cet homme ! » et nous savons tout ce qu'elle enfermait dans cet adjectif qu'elle avait forgé, « Pa ». Tous ces hommes sont « solides, et calmes, et sincères ». (4) C'est ce qu'elle aime chez eux. C'est ce qu'elle aimera chez Rupert Brooke, et dans certains poèmes de Hardy. Mais, d'une façon générale, K. Mansfield n'est pas attirée par la poésie moderne ; les efforts des obscurantistes, des surréalistes et autres écoles, l'irritent. Tout est pose, et artifice. Ce n'est pas l'homme qui parle. « Aujourd'hui, l'une des principales raisons pour lesquelles nous sommes si mécontents de la poésie moderne, c'est que nous ne pouvons jamais être sûrs qu'elle appartient vraiment à l'homme qui l'écrit. C'est si fatigant, n'est-ce pas, de ne jamais quitter le Bal Masqué — jamais — jamais. » (5)

Nous venons donc de voir quels sont, d'une façon générale, les goûts littéraires de K. Mansfield. Là encore elle est, comme elle aimait à s'appeler elle-même, « vieux-jeu ». Il vint un temps d'ailleurs, nous le savons, où elle se détacha des livres, et où elle sacrifia toute recherche de jouissances intellectuelles à une recherche de perfection morale, qu'elle jugeait seule essentielle. Ce déséquilibre qu'elle observait autour d'elle, qu'elle ressentait

(1) *Letters* I. 132.

(2) *Ibid.* 134.

3 *Ibid.* I. 151.

4 *Ibid.* 171.

(5) *Ibid.* I. 234

en elle-même, elle l'attribuait à un développement excessif de l'intelligence, au détriment des facultés sensibles. « C'est cette vie de la tête, cette vie intellectuelle aux dépens de tout le reste qui nous a conduits à cet état ». (1) Elle est disciple de Keats, qui recommandait déjà « une vie des sensations plutôt que du cerveau ». Elle est aussi, et surtout, une disciple du grand mystique Blake, qui réduisait l'intelligence à une « Ratio » des cinq sens. Ne donne-t-elle pas aussi la main à Dostoïevski, — dont tous les romans tendent à montrer la précellence des qualités du cœur sur celles de l'esprit ?... à Dostoïevski, pour qui l'élite intellectuelle est le plus souvent coupable de ces crimes qu'il nous peint ? Dans l'œuvre de Dostoïevski le royaume des cieux n'appartient-il pas aux pauvres en esprit ? Et, chez lui, « ce qui s'oppose à l'amour, ce n'est pas tant la haine, que la rumination du cerveau ». (2) Le démon, pour lui, habite donc le cerveau de l'homme. Telle sera, exactement, l'attitude de K. Mansfield à la fin de sa vie. Elle avait toujours eu un dédain profond de l'intellectualité qu'à intellectualité ; elle avait méprisé de tout son cœur l'Intellectualité de Londres ; elle finit par renoncer à ces satisfactions vaines, et elle écrit, quelque temps avant sa mort : « Je ne vois plus qu'un moyen d'échapper à ceci, c'est d'apprendre à vivre aussi dans notre être émotionnel et instinctif, et à tout équilibrer là ». (3)

Nous venons d'étudier la formation intellectuelle de K. Mansfield, et nous avons vu comment son attitude finale proclamait la faillite de l'intelligence pure. Aversion pour tout rationalisme, nous pouvions nous y attendre chez l'être émotif qu'était K. Mansfield. Qu'avait-elle besoin, d'ailleurs, de méthode, de règle, de code rigoureux, de critères purement intellectuels ? Il est dans notre tradition, à nous autres Français, de croire qu'une culture livresque est nécessaire à la formation et à l'affi-

(1) *Letters* I. 266.

(2) Gide : *Dostoïevski*, p. 147.

(3) *Letters* II. 267.

nement du goût, — et c'est un fait que « à la plupart d'entre nous, les « humanités » sont indispensables ; et que, là où elles font défaut, leur absence s'atteste cruellement ». Mais, ajoute M. Auguste Bailly (dans un de ses récents articles sur Colette) (1), ceci se rapporte « à d'autres qu'elle ». Le « cas » K. Mansfield est le même que le « cas » Colette. Ce que K. Mansfield eût pu apprendre dans les livres qu'elle n'a pas lus, et tout ce qu'elle apprit effectivement dans ceux qu'elle aima, — n'auraient jamais pu rivaliser avec les ressources qu'elle trouvait en elle-même.

K. Mansfield apportait, à la pratique de son art, des dons naturels et personnels infiniment plus précieux que toute formation théorique ; — c'est eux que nous allons étudier maintenant.

Elle possédait, au plus haut degré, la faculté intuitive, et, par cette sympathie immédiate et profonde qui la transportait au cœur même de son sujet, elle suppléait aux analyses psychologiques, aux dissections mentales, aux introspections, et autres méthodes à la mode, qui la rebutaient avec leur allure pseudo-scientifique. Rien n'est moins « travaillé », à première vue, qu'un portrait chez K. Mansfield. Mais il y a, de sa part, une appréhension spontanée, totale, de son sujet, — qui lui fait, du premier coup, atteindre à la perfection. Faculté essentiellement féminine.

K. Mansfield possédait aussi une extraordinaire faculté d'observation. C'est peut-être là sa principale caractéristique, en ce qui concerne ses dons artistiques. Elle aime, par-dessus tout, à regarder, à observer gens et choses, à se perdre dans une certaine contemplation amusée et sympathique de tout ce qui l'entoure ; les plus petits détails sont souvent les plus suggestifs ; elle le sait, celle qui choisissait avec tant de soins les moindres effets ; elle veut être suggestive, mais avec sobriété. Il n'y a pas

(1) *Candida*, 17 avril 1936.

là, d'ailleurs, simplement un moyen d'arriver à une vision plus réelle, plus vivante, — de personnes ou d'objets, qu'elle évoquera ensuite dans ses nouvelles. Non, observer est, pour K. Mansfield, une joie véritable, un besoin presque. C'est un de ses goûts profonds, dont elle sera la première à sourire... « Et, bien entendu, comme une petite sotte que je suis, je ne peux m'empêcher de regarder et d'écouter ». (1) Elle écoute la vie silencieuse des choses autour d'elle ; et alors : « ... je deviens une vraie petite souris et je fais aussi peu de bruit que possible, pour ne pas troubler la vie autour de moi ». (2) Elle prend un grand plaisir, également, à noter les aspects secondaires des choses, les côtés souvent passés sous silence, les caractéristiques infimes, — celles qui existent pourtant, et ont leur importance. « Prenez-vous, vous aussi, un plaisir infini et sentez-vous la valeur du détail, non pas en tant que détail même, mais pour la vie qui vit en lui ? » (3) — En somme, là encore, K. Mansfield pousse les choses un degré plus loin ; elle pénètre dans une seconde ou troisième couche, — qui se dérobe à une vue moins aiguë que la sienne. Quand elle est seule, particulièrement, elle se sent plus apte à percevoir ces détails : ... « la joie délicate et raffinée que j'éprouve à observer les gens et les choses quand je suis seule est simplement incroyable. Je ne m'amuse vraiment « parfaitement » que lorsque je suis seule ». (4) Et encore : « La vie, avec d'autres, s'estompe. Mais elle a une valeur indicible et merveilleuse quand je suis seule, le détail de la vie, la vie de la vie ». (5) A. R. Orage, dans ses *Talks with K. Mansfield* parle de « la merveilleuse et microscopique observation des hommes et des choses chez K. Mansfield... » (6) Ce sont les mots justes pour définir cette géniale faculté d'observation.

(1) *Letters* I. 189.

(2) *Ibid.* I. 293.

(3) *Ibid.* I. 28.

(4) *Journal.* p. 29.

(5) *Ibid.* p. 30.

(6) *The Century.* Vol. 109, p. 36.

Un troisième don, chez elle, est le don humoristique. Nous savons comment, en ses années d'adolescence, cette tendance naturelle à l'observation critique, à la satire, s'était manifestée dans son premier livre *In a German Pension*. Nous savons aussi comment le rédacteur du *New Age* tâcha de la maintenir dans cette veine étroite, et comment elle s'y refusa très tôt. Si K. Mansfield opta, définitivement, pour une forme de littérature non satirique, cela ne veut pas dire qu'elle renonçait à toute notation critique, soit amusée, soit amusante. Loin de là ; le don était là, qu'il s'agissait simplement d'utiliser dans un esprit, non plus destructeur, mais charitable. Elle déteste G. B. Shaw, parce qu'il est dur, impitoyable. Ses pièces « peuvent être très drôles par moments, mais vous êtes toujours en train de rire *de* quelqu'un, jamais *avec* quelqu'un ». (1) Comme Dickens, elle a une grande capacité pour « voir les côtés drôles des gens » (2) ; mais, comme le sien, son humour est adouci par les reflets d'une émotion dont elle n'est pas toujours parfaitement maîtresse. Et de tels passages sont touchants. Son humour est souvent attristé, mais, au fond, reste optimiste ; c'est un sourire entrevu derrière les larmes. Tel est son état d'esprit le plus habituel -- quand elle parle d'elle, de sa maladie, de son désespoir de jamais guérir (« C'est infernal d'aimer la vie comme moi ! ») (3), de sa pauvre vie réduite à sa chambre, à son feu (« oh ! hélas ! c'est si triste de penser que j'aurai chaud devant et froid dans le dos d'ici à juin prochain ! »). (4)

L'humour est un don précieux s'il sert à vous éduquer vous-même, plus qu'à critiquer les autres. « Il faut toujours conserver le sens de l'humour » (5) déclare-t-elle. Elle est bien

1) *Letters* I. 314.

(2) *Ibid.* 114.

3) *Ibid.* II. 111.

(4) *Ibid.* I. 82.

(5) *Journal*. p. 247.

Anglaise en cela. Et, ajoute-t-elle, « être follement enthousiaste ou mortellement sérieux est également mauvais ». (1)

Son humour est aussi descriptif et pittoresque ; elle note que « les arbres, dirait-on, ont été étendus pour sécher ». (2) Elle sait voir l'aspect comique des choses, et nous donner, avec les mots propres, l'impression exacte. « Une perception délicate ne suffit pas. Il faut trouver la façon exacte de rendre cette, perception délicate. Il faut habiter l'esprit de l'autre, et le bien connaître, et notre secret, c'est la lumière dont tout est baigné. » (3) Cette lumière, à la fois révélatrice et voilée de douceur, dans laquelle elle baigne ses notations spirituelles et ses traits comiques, c'est justement le secret de K. Mansfield humoriste.

Mais, plus encore que ses facultés intuitive, observatrice ou humoristique, ce qui fait de K. Mansfield une artiste née, c'est son don de poésie. K. Mansfield était poète, et « rêveuse de rêves ». Elle a, tout au long de sa brève existence, été gratifiée de cette faveur divine, la possibilité de vivre à la fois la vie réelle quotidienne, et la vie d'un esprit qui flotterait au-delà du temps et de l'espace. « Elle n'avait jamais pu faire la différence entre les choses réelles et celles qui ne le sont pas » (4), dit-elle en parlant de sa petite héroïne Moon. Elle échappait ainsi aux « laideurs » de la vie — (« Pourquoi est-ce que je redoute ainsi les « laideurs » ? » (5), — mettait à la voile vers son île de Rêve, de Beauté, d'où sans doute Ariel, dansant sur ses « nuages bouclés », devait l'emmener enfin au pays des rêves éternels.

« Îles de rêve..., elles sont rares, rares ». (6) Cependant, elle les hantait. Petite-fille de pionniers qui avaient débarqué jadis

(1) *Journal*, p. 247.

(2) *Ibid.*, p. 22.

(3) *Letters* II. 33.

(4) *Bliss*, p. 208.

(5) *Letters* I. 189

(6) *Ibid.* II. 50.

sur une île inculte, K. Mansfield transposait les valeurs et abordait à son tour, dans le domaine spirituel, des îles magiques, solitaires, aux mines inépuisables. Ce besoin d'un monde qui serait le sien propre, elle l'avait déjà éprouvé tout enfant, lorsqu'elle se créait son petit univers, au sein de l'univers des grandes personnes. Elle prêtait une âme aux choses inanimées qui l'entouraient, et les voix, et les gestes des vivants, étaient étouffés, obscurcis par les petites voix surgies de l'ombre. Elle était à la fois la créatrice et la dupe de ce monde féerique. Quand Linda repose dans la grande chambre silencieuse, les choses, alors, s'éveillent... « Non seulement les grosses choses encombrantes, comme les meubles, mais les rideaux et les dessins des housses, et les franges du couvre-pied et des coussins. Comme elle avait souvent vu la frange à glands de son couvre-pied se transformer en une bizarre procession de danseurs, avec des prêtres qui officiaient... Car il y avait quelques glands qui ne dansaient pas du tout, mais s'avançaient majestueusement, courbés en avant comme s'ils priaient ou psalmodiaient. Et combien de fois les petits flacons de remèdes s'étaient-ils transformés en une rangée de petits bonshommes aux chapeaux haute-forme bruns ; et le pot à eau avait une façon de s'accroupir dans la cuvette, qui le faisait ressembler à un gros oiseau dans un nid rond... » (1) Oui, tout s'animait, tout, jusqu'aux plus petites choses, et « elle ne sentait pas son lit, elle flottait dans les airs ». (2) Et, « de ses grands yeux observateurs », (3) K. Mansfield suivait, elle aussi, cette parade étrange, issue de son imagination. Elle se sentait tendre pour toutes les secrètes et latentes possibilités de ces petites vies « complètes jusqu'à posséder leurs ombres ». (4)

Elle est encline à rêver, et à jouir de ses rêves. A maintes

(1) *Bliss*, p. 24.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Letters* II. 315

reprises, elle nous raconte tel ou tel rêve, qu'elle a presque entièrement inventé, et qui a trait à quelque désir, ou quelque crainte du moment. Elle rêve qu'elle s'embarque pour la Nouvelle-Zélande, ou qu'elle écrit une merveilleuse histoire, ou qu'elle est guérie « pour de bon », ou que John est à ses côtés... Que sais-je encore ? Et il n'est pas aisé de tracer les limites entre les détails réels et ceux qu'elle a imaginés. « Préparez une petite corbeille de rêves », écrivait-elle à Kotelianski ; « et moi aussi, de mon côté, j'en préparerai une ; et alors nous serons prêts. » ⁽¹⁾ Toute sa vie elle « trembla », comme elle le dit elle-même, « au bord de la poésie » ⁽²⁾ ; et elle vécut à mi-chemin du réel et du rêve, recueillant poésie ici, et vérité là.

Tout comme elle échappe au monde matériel, elle échappe au temps présent. Nous avons déjà signalé cet étrange goût de K. Mansfield pour les choses du passé. Tous, nous nous inclinons sur le Passé, et nous l'auréolons de qualités qui grandissent avec le recul. Mais, pour K. Mansfield, le passé revit sans cesse dans le présent ; elle se tourne, passionnément, vers les jours de son enfance, y puise son inspiration. Sa mémoire ardente embellit tout : « ... tout n'est plus que souvenirs maintenant, de rayonnants, merveilleux et lointains souvenirs de bonheurs. » ⁽³⁾ Quand il a subi cette mystérieuse « métamorphose marine » dont parlait Shakespeare, le passé est alors prêt à reparaitre au grand jour. C'est ainsi que « 47 Fitzherbert Terrace, par exemple [son école de Wellington], prend des tons admirables avec l'âge, et je la polis, et l'examine, et maintenant seulement la voilà prête à sortir de la réserve, et à paraître sous l'étrange lumière du jour ». ⁽⁴⁾ Elle avoue encore : « Si quel-qu'un vit dans le Passé, c'est bien moi ». ⁽⁵⁾ Ecrivant à sa sœur,

(1) *Letters* I. 6.

(2) Cf. ci-dessus p. 124.

(3) *Letters* I. 277.

(4) *Ibid.* II. 26.

(5) *Ibid.* II. 137.

en 1921 : ... « Ah ! Jeanne ! quiconque me dit « vous rappelez-vous ? » a simplement gagné mon cœur... Je me rappelle tout, et peut-être que la plus grande joie de ma vie est justement de jouer à ce jeu ». (1) Il y a aussi chez elle ce sentiment subtil et touchant des occasions qu'on a gaspillées dans le passé, des choses qu'on a côtoyées d'un air distrait, — de tout ce qu'on a laissé passer, indifférent. Elle cite deux vers de De La Mare :

« Pourquoi la rose s'est-elle flétrie et effeuillée,
Et pourquoi ces yeux-là n'ont-ils rien remarqué ? »... (2)

Et elle ajoute : « Cela me hante, mais c'est un état d'esprit que je connais si bien. Ce regret pour ce qu'on n'a pas vu, — et ressenti, — pour ce qui a été négligé — méconnu... » (3) Rappelons-nous enfin l'épigraphe qu'elle choisit pour son recueil *The Garden-Party*, et qui est significative : « Montaigne dit que les hommes vont béant aux choses futures ; moi, j'ai la manie de bêr aux choses passées ».

De ce monde que K. Mansfield se créait à elle-même, en dehors du temps et de l'espace, elle seule avait la clé. Elle était spontanée et expansive avec ses amis, en apparence ; au fond, peu la suivirent dans ces domaines enchantés. Peu même les soupçonnèrent. K. Mansfield est restée une enfant parmi des grandes personnes, et dans le monde des grandes personnes elle ne se sentait pas à son aise. (« Il faut que je rentre dans le monde », (4) disait-elle.) Et c'est pourquoi, toute sa vie, elle garda jalousement la clé de ses paradis secrets, — où, écrivait-elle, J. M. Murry lui-même n'a pas accès... « dans lequel vous n'entrerez jamais, même nous aimant comme nous nous aimons ». (5)

(1) *Letters* II. 142.

(2) *Ibid.* 178.

(3) *Ibid.* II. 178.

(4) *Ibid.* I. 200.

(5) *Ibid.* 198.

Nous venons de voir quels étaient les dons naturels de K. Mansfield. Nous allons voir que, quoique richement douée et capable, sans grand effort, d'accomplir, dans son domaine, une œuvre honorable, K. Mansfield va s'efforcer au travail.

Personne, plus qu'elle, n'a eu le culte du travail. Elle croyait à la nécessité du « métier », et c'est pourquoi elle n'était jamais contente de passer un jour sans exercice et sans gain. Elle consacra tous ses efforts à acquérir la maîtrise de son Art ; elle croyait à l'application, à l'entraînement, à la « technique ». Elle s'est donnée à son métier d'écrivain avec toute son ardeur. « Je vis pour écrire », est sa devise. En 1920, alors qu'elle était en France, elle confie à son mari : « Je croyais, en quittant l'Angleterre, qu'on ne pouvait pas aimer l'art d'écrire plus que moi, mais maintenant je sens que je n'avais jamais compris ce que c'était qu'être écrivain, avant de venir ici ». (1) Elle adore son art, qui lui procure des joies si solides : ... « voilà les moments où, *vraiment*, j'écris. Quoi qu'il arrive, j'ai connu ces moments parfaits, bienheureux, et ils valent la peine qu'on vive pour eux ». (2) Peut-être la pratique de son métier lui apportait-elle ce sentiment de perfection atteinte, — qui la fuyait dans le domaine affectif. (Nous reviendrons là-dessus plus loin, en étudiant la vie du cœur). Elle soumettait tout le reste aisément à son art, semble-t-il. « Oh ! être un écrivain ! un véritable écrivain, adonné à son Art ! » (3) Et, plus le temps passe, plus elle envisage la pratique de son art, comme un devoir qui lui a été imposé, parce qu'elle avait, et les loisirs, et le talent. Elle se sent responsable de ces possibilités qui ont été déposées en elle ; à elle de les faire fructifier. C'est ici la parabole des cinq talents de l'Evangile. « Je sens que j'ai un devoir à accomplir ». (4) — Ou bien : « Pourrai-je jamais

(1) *Letters* II. 2.

(2) *Ibid.*

(3) *Journal*. p. 149.

(4) *Ibid.* p. 103.

exprimer mon amour du travail, mon impatience d'être un meilleur écrivain, mon désir de me donner plus de mal ?... » ⁽¹⁾ Elle fait le serment : « Pas un jour ne passera que j'écrive quelque chose d'original ». ⁽²⁾

Et quand l'obscur pressentiment s'empara d'elle, elle poussa ce cri de désespoir : « Je ne demande que le temps de tout écrire, le temps d'écrire mes livres ! » ⁽³⁾

Elle prenait son métier au sérieux, mais jamais elle ne prit sa petite gloire d'écrivain au sérieux. En tant qu'auteur, elle se juge avec le plus complet détachement et ne nourrit pas la moindre vanité. « L'orgueil est un arbre délicieux à l'ombre duquel se reposer, mais ne croyez pas que je m'y repose. » ⁽⁴⁾ — Et encore : « Ne vous imaginez pas une seule minute que je me juge admirable. C'est loin d'être vrai. Je prends le métier bien trop au sérieux pour être capable de me flatter moi-même. Je ne fais que commencer ». ⁽⁵⁾

Elle est heureuse que ses histoires plaisent au public, « mais », ajoute-t-elle, « de le savoir augmente mon fonds d'amour, non d'orgueil. Et puis, qu'est-ce que cela a à faire avec mon travail ? Je sais ce que j'ai fait, et ce que je dois faire ; personne, ni rien, n'pourra jamais changer cela ». ⁽⁶⁾ Elle sait qu'elle a un rôle minime à jouer sur la scène du monde ; mais, à ce rôle, elle n'a pas le droit de se dérober, voilà tout : « Je sais que je ne suis pas un croisé, et que c'est simplement mon devoir d'écrire de mon mieux pour ceux qui viendront après moi ». ⁽⁷⁾ Son humilité d'écrivain est réelle. Elle croit à sa tâche, mais n'en tire pas orgueil. Et le jugement qu'elle portait elle-même sur son amie Virginia Woolf pourrait lui être aussi justement appliqué :

(1) *Journal*, p. 110.

(2) *Ibid.* p. 161.

(3) *Journal*, p. 102.

(4) *Letters* I. 2.

(5) *Ibid.* II. 184.

(6) *Ibid.* 192.

(7) *Ibid.* II. 65.

« Elle prend au sérieux le métier d'écrivain, et elle est honnête, et pleine d'ardeur. On ne peut demander davantage ». (1)

Nous aimerions terminer ce chapitre en tâchant de donner une définition de l'Artiste selon K. Mansfield. Quelle devait être, à ses yeux, l'attitude de l'Artiste ?

Un Artiste doit être, avant tout, un apôtre, — mais non un bâtisseur de théories et de systèmes. Il a une mission à remplir, qui est celle d'exprimer, de son mieux, la Vie. Pour cela, la première chose, c'est de rester en contact étroit avec cette même Vie. « Vous voyez, à mes yeux, le travail et la Vie sont inséparables. C'est seulement en restant fidèle à la Vie, qu'on peut rester fidèle à l'Art. Et rester fidèle à la Vie, c'est être *bon, sincère, simple, honnête* ». (2) L'attitude morale est donc primordiale ; c'est pourquoi K. Mansfield fut si difficile pour elle-même. Elle a soif de perfection spirituelle, — parce qu'elle sait que là est le secret de cette vision pure nécessaire à l'Artiste. « Mon caractère est mauvais ; mes habitudes personnelles ne sont pas au-dessus de tout reproche ; je suis désordonnée — mentalement « brouillon ». Je laisse passer des choses que je ne comprends pas (impardonnable !), et je me trouve des excuses, et invente des prétextes pour ne pas travailler... Celui qui échoue dans les petites choses ne réussira pas dans les grandes. » (3) L'homme moral est donc étrangement fonction de l'Artiste.

De toutes les mauvaises tendances qu'il doit chercher à détruire en lui, la plus redoutable est sans doute celle d'une imagination oisive, qui enfante des chimères, mais n'agit pas, ne crée pas, ne fait pas œuvre de « poète »... « Est-ce que mon amour du rêve est plus grand que mon amour de l'action ? » (4) Là serait la pierre d'achoppement. Pour K. Mansfield, l'activité

(1) *Letters* I. 164.

(2) *Journal*, p. 174.

(3) *Ibid.*, p. 176.

(4) *Ibid.*

est nécessaire, les rêves qui ne créent pas sont mauvais. Elle aimait à se répéter les vers d'*Antony and Cleopatra* :

« Ah ! then we bring forth weeds
When our quick minds lie still... » (1)

Ne se rencontre-t-elle pas là, de nouveau, avec Blake et Dostoïevski ? L'homme qui réfléchit et qui imagine sans agir s'empoisonne... Blake ne disait-il pas : « L'homme qui désire mais n'agit point, engendre la peste » ? (2) Et Dostoïevski ne glorifiait-il pas l'Energie, par exemple dans le caractère de Stavroguine ? Et combien d'autres passages de Dostoïevski ou de Blake, nous pourrions citer, qui illustreraient cet état d'esprit. (3)

L'artiste, s'il sait faire fructifier ses rêves, s'il sait les transformer en activité créatrice, peut alors se tourner vers la vie, et, simplement, tâcher de la « voir » — comme elle est. « Le problème », dit K. Mansfield, « est l'invention du XIX^{me} siècle. L'artiste *regarde longuement* la vie. Il dit, doucement : « Ainsi, voilà donc ce que c'est que la Vie ? » Et il essaye d'exprimer ceci ». (4)

Mais l'attitude n'est pas complète. Il faut encore trois choses. D'abord, savoir « accepter » la vie. « ... Il doit savoir accepter la Vie, se soumettre, se donner entièrement à la Vie, de façon à ce que rien du moi, en tant que moi, ne subsiste. » (5) Il y a donc un sacrifice primordial, — celui de la personne même de

(1) « Ah ! nous faisons croître des mauvaises herbes,
Quand nos intelligences demeurent inactives... »

(2) Blake : *Proverbs of Hell*.

(3) Cf. Blake : *Marriage of Heaven and Hell*.

— « Plutôt étouffer un enfant au berceau que nourrir des désirs qui ne se réalisent pas ».

— « L'homme qui ne change jamais d'opinion est comme une eau stagnante, et engendre les reptiles de l'esprit ».

(4) *Letters* II. 152.

(5) *Ibid.* 94.

l'Artiste à son œuvre. « L'homme libre, l'artiste, cherche à se lier ». (1) C'est-à-dire à abandonner sa liberté, pour en gagner une plus grande. C'est là le refrain déjà cher à Dostoïevski, — qui n'est lui-même qu'une transposition du principe évangélique : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; celui qui perdra sa vie, la sauvera ». Et K. Mansfield conclut : « La principale chose, c'est d'écrire, — de vous trouver en vous perdant ». (2)

Ensuite, être tendre et bon. La sympathie universelle et ce « lait de la tendresse humaine » sont indispensables à l'Artiste. « Je crois à la tendresse... il faut qu'elle soit là »... répète sans cesse K. Mansfield ; « ... ils disent qu'ils vivent par le sentiment, mais pourquoi ne le montrent-ils jamais, et pourquoi font-ils de leur mieux pour ridiculiser le sentiment chez les autres ? Tout cela est vénéneux... » (3) Elle écrit à Sidney Schiff, en 1921 : « ... Je sens quelque chose derrière tout cela, — et c'est l'Amour. Mais c'est difficile à expliquer. Ce n'est ni la pitié, ni les arcs-en-ciel, ni rien de vague. Peut-être c'est le *sentiment*, le *sentiment*, le *sentiment* ». (4) Absolument rien de sentimental, pourtant, chez K. Mansfield. Il y a loin de sa tendresse profonde à une larmoyante sensiblerie.

Enfin, l'Artiste doit être honnête et sincère. Ne pas jouer un rôle. Etre lui-même, — comme Tchekhov était lui-même, comme Wordsworth était lui-même, comme D. H. Lawrence est lui-même. « Pourquoi les écrivains ne peuvent-ils être chauds, simples, heureux ou tristes, comme il leur chante ? Toute cette fausseté est si fatigante ». (5)

En résumé, — (et nous citons ici une définition de J.M. Murry, qui semble convenir à l'idée que s'en faisait K. Mansfield) —

(1) *Letters* II, 113.

(2) *Ibid.* 228.

(3) *Ibid.* I, 235.

(4) *Ibid.* II, 94.

(5) *Ibid.* II, 150.

l'« idéal actif de l'Art, c'est, en vérité, de voir la vie sérieusement et comme un tout, il disait précédemment : l'Art est donc la révélation de l'Idéal dans la vie humaine, et celui-là seul a droit au titre de grand artiste dont l'œuvre manifeste une croissance ininterrompue d'une appréhension purement personnelle à une attitude cohérente et globale envers la vie ». (1)

K. Mansfield rêvait, avec d'autres, d'artistes purs et détachés des coteries littéraires et des mesquineries où elle voyait tant d'écrivains plongés. Elle aimait à imaginer ce que serait cette colonie errante. L'apostolat de l'Artiste était, pour elle, quelque chose de sacré, de magnifique aussi : « Oh ! comme j'aime à penser que nous sommes deux « ouvriers », deux écrivains, deux créatures consacrées à l'Art ! » (2) — Ou encore : « Je voudrais qu'il y eût six ou sept écrivains qui écrivent pour eux-mêmes et se moquent des autres. — Mais où sont-ils ? » (3)

Nous voudrions, en concluant, nous servir des mots même de K. Mansfield, — qui nous semblent plus beaux que tout ce que nous pourrions dire, — et qui résument admirablement son attitude envers les problèmes de l'Art, et le rôle qu'elle attribuait à l'Artiste en son temps :

« ... Ne soyez pas amère ! Il ne le faut pas. Ignorons les gens qui ne sont pas réels et ne vivent pas profondément, pendant cette courte vie qui nous est donnée. Il me semble vraiment que le monde a atteint un degré de *dégradation* qu'on n'aurait jamais pu imaginer, — mais nous le savons. On ne nous trompe pas. Et le fait que nous le savons, et que nous avons souffert, chacun à notre manière, *ne peut pas* rendre la vie, — la vie de l'univers, — ce que nous comprenons quand nous levons les yeux vers les étoiles, ou observons, étendus, la sauterelle dans l'herbe, ou ressentons quand nous parlons à ceux que nous

(1) J. M. Murry : *Aspects of Literature*. p. 3.

(2) *Letters* I. 26.

(3) *Ibid.* 73.

aimons —, cela ne peut pas rendre la vie moins merveilleuse. Je trouve que nous, notre génération, devrions vivre en ayant conscience de ce vaste, solennel, intrigant et mystérieux arrière-plan. C'est notre religion, — notre foi. Petites créatures que nous sommes, nous avons notre geste à accomplir, qui a sa place dans l'ordonnance des choses. Nous devons le découvrir, et l'accomplir, ce geste, — et nous offrir en sacrifice... Nous sommes des artistes — et des êtres libres, et les seuls assujettis à une loi. Là est le mystère ! Et nous ne le percerons jamais — nous en saurons seulement un peu plus quand nous mourrons, — et voilà tout, — et c'est assez ». (1)

(1) *Letters* II, 22.

CHAPITRE II.

K. MANSFIELD ET LA NATURE.

« To watch the season through, to lose myself in love of the earth, that is life to me. »

(*Letters*, II. 120.)

K. Mansfield a peu vécu dans les villes ; condamnée au soleil, elle erra de Cornouailles en Provence, de Suisse en Italie. Ce qu'elle fit par nécessité, elle l'eût sans doute fait par goût, si les loisirs, la santé, la fortune l'y eussent autorisée. Elle détestait, nous le savons, les villes et leurs foules sombres ; elle aimait la campagne, les rochers de Looe ou de Bandol, les sapins de Suisse, et les eaux bleues d'Ospedaletti. Elle aimait la vie simple des paysans et des pêcheurs ; elle aimait à s'étendre dans l'herbe, à pêcher les crevettes, à voir la nuit envahir les pentes blanches des Alpes ; elle aimait, en un mot, à vivre dans la Nature, à rythmer sa vie sur le rythme même des jours et des saisons. Elle fut une « enfant de la Nature », et, ne l'oublions pas, rendait grâce chaque jour à Dieu — et à son père — de l'avoir fait naître en Nouvelle-Zélande.

« ... Elle ne jeta jamais sur le monde et les hommes de « regard habitué... » (1) Là est le secret de cette vision fraîche et pure de la Nature. K. Mansfield regardait toutes choses avec des yeux d'enfant. Chaque nouveau jour apporte une découverte nouvelle ; et l'apprentissage de la Beauté n'est jamais terminé. La vision neuve de K. Mansfield nous ramène à ces débuts de

(1) Péguy ; cité par Crémieux. *Les Annales Politiques et Littéraires*. 15 sept. 1931.

l'humanité, — ou à ces matins de notre enfance où le soleil semblait se lever pour la première fois à nos yeux émerveillés ; une sensation de fraîcheur, de pureté, « cette beauté incomparable de l'aube avant que les hommes ne s'éveillent » ; ⁽¹⁾ une qualité qui semble nous faire remonter aux origines même des émotions esthétiques, — à cette période précédant l'expression artistique, où tout est joie instinctive et réceptivité immédiate, — telles sont les premières caractéristiques du sentiment de la nature chez K. Mansfield.

Cet émerveillement — qui fut son attitude constante — lui procure des joies toujours renouvelées. Les moindres choses, les fleurs les plus humbles, les pierres, les petits lézards, une feuille qui se balance, lui sont autant de sources de ravissement ; car sa vision est aussi pénétrante et minutieuse qu'elle est neuve. Elle note tout ; elle jouit de tout ; pas un détail du paysage qui lui échappe. « ... Il fait trop chaud pour tout exercice », écrit-elle de Menton, en 1920. « Mais une brise s'élève au soir, et je ne peux pas vous dire les parfums qu'elle apporte, l'odeur de la mer en plein été, et des baies du jardin, et la senteur des citrons. Après le déjeuner, aujourd'hui, nous avons eu un brusque orage terrible, les gouttes de pluie étaient grosses comme des pâquerettes, le ciel tout entier était violet. Je suis sortie, — dès que tout a été fini ; le ciel était tout scintillant de lumière prismée, — le soleil, une grosse éclaboussure d'argent. Les gouttes étaient comme des *poissons* d'argent suspendus aux arbres. J'ai bu la pluie sur les feuilles du pêcher, et puis ai secoué une averse sur ma tête. Chaque fleur de violette était pleine... Et voici que déjà on guette le cri-cri des sauterelles, et les petites grenouilles sur le chemin, — et qu'on épie les lézards... » ⁽²⁾

Sa vision des choses est directe, — son expression ne l'est

(1) *Letters* II, 144.

(2) *Ibid.* II, 43.

pas moins ; la précision de sa plume ne le cède en rien à l'acuité de son œil. Ses notations sont souvent semblables à des clichés photographiques, tellement elles sont rapides, complètes. « ... Me suis réveillée de bonne heure ; vu une branche chargée de neige par la fenêtre... » (1) « ... La mer est pleine de petits rires... » (2) Les descriptions sont pittoresques, souvent imaginées, toujours aussi concises que possible : « ... Les arbres, avec leurs petits papillons de feuilles — tout prêts à s'envoler... » (3)

La vision de K. Mansfield n'est pas seulement directe ; elle est aussi embellie par la qualité naturellement poétique de son esprit. Les choses les plus ordinaires sont suggestives de beauté. Il suffit de savoir regarder, d'omettre, du champ de votre vision, ce qui est irréductiblement condamné à la laideur et à la corruption, et de baigner le reste dans cette atmosphère divine, radieuse, qu'elle savait si bien créer autour d'elle.

« Aujourd'hui a été un jour parfait. Radieux, limpide comme le cristal, un de ces jours où la terre semble s'arrêter, enchantée de sa Beauté, où chaque feuille nouvelle murmure : ne suis-je pas divinement jolie ? Le soleil est chaud. Il s'apprivoise à nouveau. Il vient se nicher dans vos bras. O Belle Vie ! » (4)

Le cycle des saisons retrouvait K. Mansfield toujours aussi ardente. Elle ne s'« habituaît jamais au printemps, qui me fait soupirer vers le Bonheur. C'est si vague. Chaque année, je me dis, cette année je ne le ressentirai pas aussi violemment, — mais je le sens davantage. Pourquoi donc les hommes sont-ils les seuls êtres qui n'ont pas de bourgeons à faire sortir — de fleurs délicates et de feuilles ? » (5)

Voici l'été, en Suisse, « ce pays qui n'est jamais le même, — l'air qui a un goût de vin vieux, — le son des clochettes et

(1) *Journal*. p. 19.

(2) *Ibid.* p. 76.

(3) *Ibid.* p. 10.

(4) *Letters* II. 96.

(5) *Ibid.* I. 230.

des oiseaux, et des sauterelles jouant leurs violons, et du vent agitant les arbres... On vient juste de recueillir le miel nouveau des ruches. Tout l'été est emprisonné dans un petit pot». (1)

Et l'hiver, en Provence : « ... C'est l'hiver, maintenant, — les arbres sont nus, mais les oranges, les mandarins et les citrons sont mûrs ; ils flamboient dans cette atmosphère pure. Mon petit pêcheur garde encore quelques exquis petites feuilles — et les violettes sortent juste... » (2)

L'automne enfin : « ... Hier le doux été satiné, parfumé, a baisé les géraniums, et, agitant la plus délicieuse des petites mains, *est parti*. Aujourd'hui, tout est froid, solennel, et la première neige tombe... » (3)

Revue des saisons. Nous pourrions faire également une revue des fleurs. Nous savions combien K. Mansfield les aimait. Elle les connaît par leurs noms — les énumère pour le plaisir de prononcer ces jolis mots qui sentent le terroir, — et une de leurs plus chères occupations, à John et à elle, était de fleurir leur maison. Voici le chalet des Sapins : « ... Nous venons juste de mettre les bouquets dans les vases... Scène : la salle à manger, — avec les fenêtres grand-ouvertes, et leurs rideaux roses qui battent. La table débarrassée, sauf un tas de pétunias, de mufliers et de capucines — Vases de cristal et bols pleins d'eau — une atmosphère générale de boutons et d'humidité — et de cette viscosité particulière des tiges fraîches ». (4) Elle admire sa cousine Elizabeth : « ... Son amour des fleurs est vraiment son grand charme... Les hommes n'aiment jamais les fleurs comme les femmes ». (5)

Elle aime les plantes, les fruits, les jardins. Une de ses ambitions avait été de posséder un jardin à elle — où elle pour-

(1) *Letters* II. 430.

(2) *Ibid.* II. 86.

(3) *Ibid.* 146.

(4) *Ibid.* II. 126.

(5) *Ibid.*

rait tailler, élaguer, planter, arroser elle-même. « ... Oh ! mon Dieu ! comme j'aime les jardins !... Mais j'opte pour les carottes avec toupet de plumes. — n'aimez-vous pas arracher les carottes, les secouer et les jeter sur le tas ? Et tâter les choux-fleurs, pour voir ceux qui sont vraiment prêts à être coupés... Imaginez les petites laitues, et comment nous laverions les radis sous le robinet du jardin. Je ferais mieux de m'arrêter. Je viens juste de vous voir en train de grimper à un cerisier, et, appuyée contre le tronc, j'ai vu et j'ai respiré l'odeur de la résine collante et sucrée ». (1)

Et les animaux ! Combien de tableaux délicieux nous rencontrons au cours du *Journal* ou des *Lettres*. Il y a, d'abord, le fameux chat « Wing-Lee » (par abréviation, « Wingley »), le fidèle ami des dernières années. En pendant à la chatte de Colette, que de portraits nous pourrions tracer de ce petit chat. « ... Mon nouveau chaton Wing-Lee est couché sur le dos, sur le sofa, en train d'agiter bras et jambes. Il court comme un lapin... » (2) Ce chat a un père « Charlie Chaplin » et un frère « Athenæum »... « Je suis si heureuse que nos précieux chats aient conquis le cœur de S. Je leur ai envoyé à chacun une carte hier. Je vois Wing en train de faire le petit lapin sur l'escalier. Ce sont des créatures bénies, et peut-être auront-ils, eux aussi, un petit cottage, tout à eux, dans le Sussex. Je vois déjà Wing, penché par la fenêtre, en train de verser un pot d'eau sur Athy, dessous, dans le jardin. Athy deviendra très « pa », dans sa vieillesse. Ne croyez-vous pas ? » (3) J. M. Murry le baptisa plus tard « My breakfast-cat »,... « parce qu'ils partagent ce repas, M. à la table, Wingley dessus ». (4) Bientôt Wingley revêt sa fourrure hivernale : « ... Gros n'est plus le mot pour le décrire... Il dort ici, et de temps en temps grimpe sur ma poitrine, et

(1) *Letters* II. 30.

(2) *Ibid.* I. 238.

(3) *Ibid.* I. 299.

(4) *Ibid.* II. 153.

enfonce délicatement ses pattes, tout en ronronnant ; sans doute, il veut voir si j'ai le même visage toute la nuit. Je meurs d'envie de le surprendre avec des déguisements terribles ». (1) Elle s'est attachée à lui, et elle reconnaissait : « Il est presque humain grâce à l'amour qu'on lui dispense ». (2)

Voici quelques tableaux charmants d'autres animaux. K. Mansfield excellait à caractériser en quelques mots, justes et pittoresques, l'apparence de ces petites créatures. Voici le Pékinois, « à peu près de la taille d'un gant de fourrure, tout recouvert d'un duvet d'or pâle, avec des pattes comme de minuscules nageoires de morse, de grands yeux impudents, et des oreilles en pommes de terre frites » (3) ; voici un martin-pêcheur, qu'elle tente d'apprivoiser ; « il vient jusque dans ma chambre, et picore les miettes du déjeuner, près du lit... Il a l'air tout aussi étonné que moi » (4) ; voici le lézard d'Ospedaletti, « un crocodile en miniature... Je l'ai observé... en train de manger une fourmi. J'aurais voulu que vous voyiez les petites mâchoires, le flic-flac de la langue... ses yeux aussi. Il écoutait avec ses yeux, — et quand il ne trouva plus aucune fourmi, il frappa de sa patte de devant, et alors, voyant que je l'observais, il cligna de l'œil *délibérément* et disparut en se tortillant » (5) ; voici le nid de guêpes du jardin : « deux bébé-guêpes sont sorties ce matin, et elles ont chacune attrapé le bout d'une feuille, et commencé à tirer » (6) ; voici les papillons qui « adorent s'élancer dans l'air, et se sentir pris, et lancés, et rattrapés et légèrement bercés par le vent. Ils font semblant d'avoir peur. Ils s'attachent aussi longtemps que possible à une feuille, et puis, — prennent un grand souffle de papillon — et ils montent, ils s'en-

(1) *Letters* II, 152.

(2) *Ibid.* 164.

(3) *Ibid.* II, 6.

(4) *Ibid.* 114.

(5) *Ibid.* 47.

(6) *Ibid.* 48.

volent, vibrants de joie, de ravissement... » (1) : voici enfin le phalène doré qui, « dans sa course légère », est venu s'échouer sur sa table :... « il avait une tête de petite chenille, un corps recouvert de duvet, des ailes faites de minuscules plumes et saupoudrées d'or. Je sentais qu'il appartenait à quelque poème ». (2)

Les descriptions de la nature sont, chez K. Mansfield, assez rares en tant que tout suivi. Elle préfère les touches espacées, légères, à des tableaux ordonnés. Cependant, de tels tableaux existent ; et, pour les peindre, K. Mansfield a recours à ses trésors de Nouvelle-Zélande. Les quatre ou cinq longues descriptions que nous possédons sont des évocations de ces paysages de Nouvelle-Zélande dont elle avait tant vécu. Elle a un certain goût de l'exotisme, d'ailleurs ; et elle se transporte vers ces côtes, de préférence aux rivages de la Provence ou de Cornouailles. Voici une très belle description d'une aube mouillée à la « Baie » :

« Très tôt, le matin. Le soleil n'était pas encore levé, et Crescent Bay tout entière était cachée sous une brume blanche. Derrière, les hautes collines couvertes de fourrés étaient étouffées. On ne pouvait pas voir où elles finissaient, ni où les prés et les bungalows commençaient... Une rosée abondante était tombée. L'herbe était bleue. De grosses gouttes, sur le point de se détacher, restaient suspendues aux branches ; le toi-toi argenté et floconneux penchait sur ses longues tiges, et tous les soucis et les œillets, dans les jardins des bungalows, se courbaient, pleins d'eau, vers la terre. Les fuschias froids étaient trempés, des perles rondes de rosée reposaient sur les feuilles plates des capucines. On aurait dit que la mer était montée, silencieusement, pendant la nuit, qu'une seule immense vague était venue, se ridant, se ridant — jusqu'où... ? ...Ha ! — Ha ! —

(1) *Letters* II. 50.

(2) *Ibid.* 56.

faisait la mer endormie. Et, venant des pentes boisées, on entendait un bruit de ruisselets qui couraient, rapides, légers, se glissant parmi les pierres lisses, se précipitant dans des creux pleins de fougères, — pour en ressortir bientôt ; et on entendait de grosses gouttes s'écraser sur les larges feuilles, et on entendait encore — quoi donc ? — un vague froissement, un déplacement, une branche qui se redressait, et puis, un tel silence qu'on avait l'impression que quelqu'un écoutait... [Bientôt apparaît, au détour de la route, un troupeau de moutons, mené par un vieux berger sec et maigre, et alors]... Le soleil se levait ; c'était merveille de voir comme la brume se raréfiait, s'évanouissait, fondait dans le creux de la vallée, montait en roulant les pentes boisées, et disparaissait, comme si elle était impatiente de s'échapper ; de grosses volutes, et des panaches, se pressaient, se bousculaient tandis que les rayons d'argent grandissaient. Le ciel lointain, d'un bleu pur et brillant, se reflétait dans les flaques, et les gouttes, qui roulaient au long des poteaux télégraphiques, se mirent à scintiller comme des lumières. Déjà la mer brillante et bondissante était si resplendissante qu'on avait mal aux yeux à la contempler... La brise du matin se leva dans les fourrés, et l'odeur des feuilles et de la terre noire se mêla à l'odeur pénétrante de la mer. Des myriades d'oiseaux chantaient». (1)

K. Mansfield aime la Nature dans ses mille manifestations. Elle ne se contente pas cependant d'observer et d'exprimer. Elle veut une union intime avec ces merveilles qui l'entourent. Nous allons justement voir maintenant comment K. Mansfield a toujours prôné la recherche d'une vie plus près des sens, plus instinctive. Personnellement, elle fut la première à jouir, par tous ses sens, de la nature. Elle se plonge avec ravissement dans les délices que lui procurent les couleurs, les odeurs et les sons ; sa sensibilité physique est aussi grande que sa sensibilité mo-

(1) *The Garden-Party*, p. 7, seq.

rale, et ses émotions sensuelles et esthétiques sont souvent étrangement confondues. Elle jouit des qualités extérieures des choses, et, par elles, pénètre dans les couches profondes, au cœur même de la vie des fruits, des fleurs, des arbres, des nuages. Qu'il y ait beaucoup, en elle, des symbolistes français, cela est incontestable.

« Je serai si sensible et si jointe à la terre »... disait Madame de Noailles ; le désir de communion physique avec la nature est identique chez les deux femmes. Seulement, le symbolisme de K. Mansfield est moins hardi que celui de Madame de Noailles, moins constamment coloré. Elle se contenta, après Baudelaire, d'exprimer les relations mystérieuses des couleurs, des sons et des parfums ; tout se répondait dans le Temple de la Nature, et, en mots choisis, elle a souvent noté ces rapports cachés. Les sensations sont rarement séparées les unes des autres ; elle parlera du « soleil qui est comme une musique » ; ⁽¹⁾ de « la forme de chaque fleur qui est comme un son » ; ⁽²⁾ de « l'air qui a un goût de fruit. » ⁽³⁾ Voici encore : « le vent qui touche les arbres comme s'ils étaient des harpes et qui disperse des flots de musique, de petits trémolos, de petites trilles de chaque fleur ». ⁽⁴⁾ Elle souhaiterait « pouvoir encore sentir la saveur de ce soleil qui fondait dans votre bouche, et l'odeur de cire blanche qui s'exhalait des champs de jonquilles ». ⁽⁵⁾ Elle dit encore : « ... et j'ai avalé le ciel et le murmure. » ⁽⁶⁾ Elle rappelle un souvenir d'enfance, et comment, au retour de la plage, « vous aviez l'impression vraiment que vos pieds avaient un goût de sel ». ⁽⁷⁾ Enfin, à plusieurs reprises, elle parle « du soleil

⁽¹⁾ *Journal*. p. 110.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ *Letters* I. 51.

⁽⁴⁾ *Journal*. p. 110.

⁽⁵⁾ *Ibid.* p. 130.

⁽⁶⁾ *Ibid.* 14.

⁽⁷⁾ *Letters* I. 83.

qui passe son bras autour de vous, vous étreint comme un amant ». (1)

Elle s'absorbe en chaque chose ; abolit le sentiment de sa propre individualité pour quelques moments bénis, pendant lesquels elle devient feuille, arbre, fleur ou brin d'herbe. « ... Je me demande si vous vous nourrissez comme moi du monde visible. Je regardais les feuilles d'un arbre, hier, et, soudainement, j'ai pris conscience de leur être..., mais non pas comme de quelque chose d'extérieur à moi-même, mais comme d'une partie de moi-même... Et je sens que c'est comme si on recevait — acceptait — absorbait la beauté des feuilles jusque dans son être physique ». (2)

Rappelons aussi le délicieux poème de sa jeunesse *Me voici plante, puis algue...* Elle adore la terre, elle a soif de s'incorporer à elle ; elle s'écrie : « Oh ! j'adore la campagne ! Me coucher sur l'herbe, et respirer l'odeur des trèfles ! » (3) Et, comme son ami Goodyear, elle aussi elle avait sa « vie chaude et animale ».

Des joies que lui procure la Nature, K. Mansfield est reconnaissante. Elle ressent le besoin d'exprimer sa gratitude ; et ses cris de reconnaissance sont de véritables chants d'actions de grâces. A qui ? ou à quoi ? nous ne le savons pas très bien. C'est généralement vers « Papa Cosmos » (4), cet ordonnateur des merveilles de l'univers, que s'élèvent ses hymnes. « Je suis assise sur une souche ou sur un tapis d'aiguilles de pins, et mon seul regret est de ne pas pouvoir faire entendre quelque petit cri-cri de sauterelle de temps à autre — j'ai envie de glorifier quelqu'un, - - de rendre grâces à quelqu'un. » (5) Elle se sent si inondée de reconnaissance qu'elle en arrive à bénir, dans sa joie, tout ce qui l'approche ; elle a besoin, en quelque sorte,

(1) *Letters* I, 298.

(2) *Ibid.* II, 56.

(3) *Ibid.* 218.

(4) *Ibid.* 79.

(5) *Ibid.* 129.

de communiquer sa félicité, d'en faire rejaillir les grâces sur d'autres êtres, et voici une des plus jolies comparaisons qu'elle ait écrites : « Vous savez, quand une femme porte un petit enfant nouveau-né, comment l'autre femme s'approche, et soulève le mouchoir du petit visage, se penche, et dit : « Que Dieu te bénisse ! » Pour ma part, j'ai besoin aussi de soulever le mouchoir du visage des lézards et des pensées, et de la maison sous le clair de lune. J'ai toujours envie de *mettre une bénédiction* sur tout ce que je vois ». (1)

Elle est parfois submergée devant tant de merveilles ; elle s'écrie : « Chantez ses louanges ! Chantez ses louanges ! Non, je suis terrassée, je suis éblouie, c'est trop ! » (2) Sa joie la rend meilleure, dit-elle ; elle est toute prête alors à participer à la bénédiction générale : « Je me sens si pleine d'amour aujourd'hui, après avoir vu le soleil se lever. » (3) Mais elle est trop émue parfois ; elle reste comme lasse devant tant de Beauté : « Je me sens épuisée par la Beauté du monde. » (4) Et encore : « Je suis lasse, délicieusement lasse. Croyez-vous que les pâquerettes se sentent délicieusement lasses quand elles se referment pour la nuit, et que les rosées descendent sur elles ? » (5)

Si K. Mansfield est capable d'être ainsi transportée par les spectacles ordinaires de la Nature, c'est que, outre sa vision si fraîche, si pure, et ses extases qui étaient celles « d'une enfant qui se souvient de ce que le monde apparaissait à ses yeux de neuf ans », (6) elle avait une nature ardente. Elle s'abandonnait entièrement, et cette bienheureuse passivité qui la faisait s'incorporer à la vie universelle n'avait rien d'intellectuel. Pas de système rationnel, là encore. Le mot de panthéisme pourrait, à

(1) *Letters* II. 50.

(2) *Journal*. p. 110.

(3) *Ibid.* p. 19.

(4) *Letters* I. 158.

(5) *Journal*. p. 131.

(6) *Letters* I. 169.

la rigueur, être cité ; elle croyait à un principe surnaturel ; elle avait, elle aussi, besoin d'un « horloger » ; et elle était sans doute encline à reconnaître un esprit universel qui se manifestait dans les âmes des hommes, comme dans les pierres, comme dans les plantes, comme dans les arbres...

... « Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie s'agite en toutes choses ? »

Elle n'aurait pas pu être flétrie de cette épithète de « libre penseuse » employée par Gérard de Nerval ; elle tendait à une déité impersonnelle, à un Dieu de la Vie, un Génie de la Terre... En ce sens, elle était panthéiste... Mais elle eût été sans doute bien embarrassée s'il lui avait fallu définir rationnellement ses vues, qui restèrent étrangères aux spéculations métaphysiques, et se maintinrent dans le domaine réel, vivant, concret de la nature qu'elle avait sous les yeux.

Ses hymnes à la nature sont légion. Elle chante ses actions de grâces, comme l'oiseau chante au matin, comme la fleur se tourne vers le soleil. Tout est, chez elle, un *laudate spontané*. Elle « se tourne vers la Beauté... Elle déborde, elle resplendit, elle est comme une transparente coupe de louanges ». ⁽¹⁾ La Beauté est partout... « Il semble qu'on ne puisse pas échapper à la Beauté » ⁽²⁾ dira-t-elle. Elle s'écrie encore : « On ne peut pas échapper à la Gloire de la Vie. Jurons de vivre toujours. Toujours n'est pas de moitié assez long pour moi ». ⁽³⁾ En 1928, elle avoue — (ce qui a le droit de nous surprendre) — : « C'est maintenant seulement que je commence à voir à nouveau et à reconnaître la Beauté du Monde. Prenez les hirondelles aujourd'hui, le frou-frou de leur vol, leurs queues fourchues et veloutées, leurs ailes transparentes qui sont comme des nageoires de poisson. La petite tête noire, et la gorge dorée dans la lumière.

(1) *Letters* II. 93.

(2) *Ibid.* 190.

(3) *Ibid.* 144.

Puis la beauté du jardin, et la beauté des allées ratissées... Puis, le silence ». (1)

Vers la fin de sa vie, elle aspire, plus que jamais, à vivre de la vie même de la Nature. Pour elle qui doit la quitter bientôt, celle-ci revêt ses parures les plus émouvantes ; pourquoi lui a-t-il été donné de tant aimer ces choses, puisqu'elle doit s'en arracher ? Avec quelle mélancolie elle soupire : « C'est un mystère, Bogey, que la terre soit si délicieuse... » (2) Et cependant, son suprême effort est un effort pour se rapprocher encore davantage de cette vie « naturelle », de cette « santé » de l'âme et du corps qui lui semblait la seule possession désormais désirable. Elle nous confie, à la page dernière de son *Journal* : « ... Et qu'entendez-vous par santé ? Et pourquoi y aspirez-vous ?

Réponse : Par santé j'entends la possibilité de vivre une vie pleine, adulte, vivante, animée, en contact étroit avec ce que j'aime, la terre, — et ses merveilles, — la mer, le soleil. Tout ce que nous voulons dire quand nous parlons du monde extérieur. Je veux m'y incorporer, en devenir une parcelle, y vivre, m'y instruire, perdre tout ce qui est superficiel et acquis en moi, et devenir un être humain direct et conscient. Je veux, en me comprenant, comprendre les autres. Je veux devenir tout ce que je suis capable de devenir afin d'être — (et ici, je m'arrête, et j'hésite, — j'hésite — et cela ne sert à rien, — il n'y a qu'une seule expression qui convienne) — un « enfant du soleil ». Quant à aider les autres, porter une lumière etc..., c'est un mensonge simplement de le mentionner. Restons-en là. « Un enfant du soleil. » (3)

Au terme de cette étude du sentiment de la Nature chez K. Mansfield, nous voudrions faire remarquer comment, partis d'une attitude purement objective de la Nature, de notations

(1) *Journal*. p. 242.

(2) *Letters* II. 245.

(3) *Journal*. p. 250.

pittoresques et colorées, nous sommes arrivés à une attitude presque philosophique devant les problèmes de l'univers ; comment, par l'intermédiaire d'un certain panthéisme mystique, et d'un symbolisme spiritualiste, nous aboutissons à une Religion de la Beauté, qui fut l'un des piliers de l'édifice religieux de K. Mansfield. C'est parce qu'en elle les sources de l'enthousiasme ne sont jamais taries qu'elle est capable d'apercevoir, derrière les imperfections de ce monde, un reflet du divin. Sous la touche magique de la Nature tout se transforme, et il n'y a plus que des possibilités latentes d'Energie et de Beauté ; le soleil n'est pas simplement dispensateur de lumière et de chaleur ; il agit miraculeusement et imprime à toutes choses, marquées même du sceau de l'homme, le sceau immortel de la Beauté ; et comme K. Mansfield s'écrie elle-même : « Peut-être toute activité humaine est-elle magnifiée au soleil ». (1)

(1) *Letters* II. 84.

CHAPITRE III.

LES TENDANCES AFFECTIVES DE K. MANSFIELD.

« I don't mean personal love, you know,
but the big thing... »

(*Letters* II. 18).

Le mot « amour » prend, lorsqu'il s'agit de K. Mansfield, son sens le plus large. Rien de moins personnel, de moins égoïste, que l'amour comme elle l'entendait. Ce qu'il peut y avoir de petit dans l'amour humain, elle sait l'ennoblir et nous touchons ici au mystère de la Charité. Avant, cependant, de nous attacher à une synthèse des dispositions affectives de K. Mansfield, voyons-en les différentes manifestations, -- et commençons, tout naturellement, par son entourage immédiat.

A sa famille nous savons combien, en dépit de l'absence, et de divergences inévitables, elle était attachée ; à sa mère, qu'elle aima davantage peut-être après sa mort, et dont elle admirait tant la douce personnalité ; et à ses sœurs ; et à son père qui lui devint plus cher avec les années, comme tout ce qui lui était une occasion de faire surgir à nouveau les jours heureux de Nouvelle-Zélande ; « ... Je me sens comme une toute petite fille avec mon « Pa-Man ». J'ai envie de sauter et de danser sur sa poitrine, et de crier : « Il faut que vous m'aimiez ! » ⁽¹⁾ ; à sa Grand-Mère, sa grande affection de petite-fille, qu'elle se rappelle avec émotion, et qu'elle évoquera au jour de son anniversaire : « Où est donc cette photographie de ma chère Grand-

(1) *Letters* I. 1.

Maman, s'appuyant sur l'épaule de son mari ; si paisible avec ses cheveux partagés au milieu, et ses yeux levés ? Je l'adore. Je voudrais la retrouver. D'abord, parce que Maman me l'a donnée, alors qu'elle y tenait beaucoup. Ensuite, et c'est l'important. — c'est *elle*, ma Grand-Maman, jeune et délicieuse. Ce bras. Cette manche de bébé. Le ruban de velours même... Il faudra qu'un jour j'écrive sur Grand-Maman ». (1) Nous savons qu'elle l'a fait : sa Grand-Mère revit à jamais dans le délicieux portrait de Mrs. Fairfield (*Prelude*) : « ... Elle était toujours si fraîche, si exquise. » (2)

Mais son grand amour fut son frère, son « petit frère Chum-mie ». Sa mort tragique fut le plus grand déchirement de la vie de K. Mansfield. Pourquoi ce frère aimé, et qui promettait tant, fut-il enlevé si tôt ? « Ah ! Brett, s'écria-t-elle plus tard. « j'espère de tout mon cœur que vous n'avez jamais connu quelqu'un mort jeune — bien avant son heure. C'est trop amer. » (3) Le coup fut si pénible que pendant longtemps K. Mansfield resta comme atterrée. Elle ne s'habitua pas à sa perte, et la vie n'avait plus aucun sens pour elle ; six mois après, elle écrit : « Je crois que j'ai su, pendant longtemps, que la vie était finie pour moi, mais je ne l'ai jamais « réalisé », ou admis, avant la mort de mon frère. Oui, quoiqu'il repose au milieu d'un petit bois, en France, et que je sois encore droite sur mes pieds, et sente le soleil, et le vent de la mer, je suis tout aussi morte que lui. Le présent et le futur n'ont plus aucune signification pour moi. Je ne suis plus « curieuse » de gens ; je ne désire aller nulle part, et les choses n'auront de valeur qu'autant qu'elles me rappelleront quelque fait qui s'est produit alors qu'il était en vie ». (4)

Les souvenirs heureux se lèvent en masse aux jours de

(1) *Journal*, p. 220.

(2) *Bliss*, p. 30.

(3) *Letters* II, 165.

(4) *Journal*, p. 36.

malheur. Avec quelle amère mélancolie elle les accueille... « Quelquefois je regarde la pendule. Alors, je sais que Chummie va venir. Le timbre résonne, je cours sur le palier. Je l'entends qui jette son chapeau et sa canne sur la table du vestibule. Il monte l'escalier quatre à quatre. « Hullo, darling ! » Mais je ne peux pas bouger — je ne peux pas bouger. Il met ses bras autour de moi, me tient bien serrée, et nous nous embrassons, un long et ferme baiser de frère. Et le baiser veut dire : nous sommes du même sang ; nous avons une confiance absolue l'un dans l'autre ; nous nous aimons ; tout est bien ; rien ne peut jamais nous séparer ». (1) C'est précisément ce sentiment des attaches familiales, d'un patrimoine commun, et cette secrète entente de deux êtres unis par le lien du sang et par les souvenirs d'enfance, que K. Mansfield évoque dans chacune des pages qui ont trait à son frère. C'est l'image de ce frère qui l'accompagnera désormais au cours de ses pèlerinages dans le passé : « ... J'entends sa voix dans les arbres et les fleurs, et les parfums, et la lumière et l'ombre ». (2) C'est lui qui passe au travers de ses rêves ; rappelons-nous les premières lignes de ce poème, écrit en 1916, et qu'elle intitula à *L. H. B.* :

« La nuit dernière, pour la première fois depuis ta mort,
Avec toi, j'ai marché, mon frère, dans mon rêve.
Nous étions chez nous de nouveau, auprès du ruisseau
Bordé de hauts buissons, — aux baies rouges et blanches... »

Quand enfin l'apaisement vint, après le désespoir et la révolte des premiers temps, K. Mansfield sut accepter pleinement sa perte, et, dans sa souffrance même, puiser l'inspiration de ses plus beaux morceaux. « Depuis que j'ai été seule ici, » écrit-elle de Bandol en décembre 1915, « la perte de mon petit frère m'est devenue tout à fait réelle. Je suis entrée dans ma perte, si vous voyez ce que je veux dire ;... avant, j'hésitais toujours devant ce moment suprême, — mais maintenant, c'est fini ». (3)

(1) *Journal*. p. 106.

(2) *Ibid.* p. 36.

(3) *Letters* I. 46

Cette affection était d'ailleurs réciproque. K. Mansfield n'écrivait-elle pas en pleurant que les derniers mots de son frère sur le champ de bataille avaient été : « Soulève ma tête, Katie, je ne peux pas respirer » ? (1)

Si, suivant ses propres termes, son frère fut la plus profonde affection de sa vie — (... « Mon bien-aimé, les autres sont là, mais non tout proches de moi. A toi seulement j'appartiens, tout comme tu m'appartiens... Je donne à d'autres le « surplus » de mon amour, mais je suis à toi et c'est à toi que je donne mon amour le plus profond... ») (2) — John Middleton Murry, du moins, occupa, pendant douze ans, la plus grande place dans le cœur de K. Mansfield. Ce qu'il fut pour elle nous le savons déjà par les lettres que nous possédons ; il est probable que, lorsque le temps sera venu, bien des points seront éclaircis, qui restent encore volontairement dans l'ombre. Quoi qu'il en soit, J. M. Murry fut le premier à offrir au public une autobiographie (3) dont il ne craint pas de consacrer environ la moitié au récit de ses relations avec K. Mansfield. Le livre s'arrête à la fin de la guerre ; nous ne possédons, par conséquent, qu'une partie de leur histoire ; mais, sans parler de la lumière qu'il jette sur le caractère de J. M. Murry, ce volume nous permet de considérer les faits non plus seulement du point de vue de K. Mansfield, mais aussi de celui de son mari. Nous observons des réactions, que nous n'aurions sans doute pas soupçonnées à la seule lecture des *Lettres* ou du *Journal*. Le livre a été fort critiqué, et à juste titre ; on a accusé J. M. Murry d'avoir, par un souci trop délibéré de franchise, exposé certains aspects de leur vie sentimentale, qui nous choquent quelque peu par le fait qu'ils mettent en cause des personnages dont l'un est encore vivant, dont l'autre est toute proche de nous. Cela ne porte d'ailleurs nulle atteinte au caractère de K. Mansfield ; c'est celui de J. M. Murry qui souffre à être exposé, et il semble que, par un curieux retour

(1) *Letters* I. 34.

(2) *Journal* p. 35.

(3) J. M. Murry : *Between two Worlds*.

des choses, ce livre ne soit plus qu'un plaidoyer en faveur de la femme qu'il aimait, — mais n'a jamais parfaitement comprise. Il ne convient pas, en tout cas, de discuter ici des mérites de cette autobiographie ; nous regrettons seulement que, dans les précisions qu'il apporte sur les rapports qui unirent, pendant douze ans, sa vie à celle de K. Mansfield, J. M. Murry n'ait pas observé la même réserve que sa femme. Ce qui offusque le biographe sentimental vient d'ailleurs en aide à l'historien. Il va sans dire que, tout en les blâmant, nous avons fait notre profit des indiscretions de J. M. Murry.

Il semble ressortir de ce livre que J. M. Murry était un être passif, influençable, dénué d'humour, et de bon sens, étonnamment intelligent, et adonné au développement de sa vie intellectuelle au détriment du reste. Il a une sensibilité restreinte, égoïstement et prudemment limitée ; il n'a ni la générosité d'âme, ni l'ardeur, ni l'enthousiasme de K. Mansfield, — et celle-ci, cependant, l'aima, absolument. Le caractère de J. M. Murry était si différent de celui de K. Mansfield que leur amour fut traversé de moments pénibles. Il y a une lutte intime, secrète, déchirante, — dont nous suivons les progrès au cours des années, — illuminée, d'ailleurs, de minutes de joie parfaite... Ces deux êtres ont dû toucher aux limites extrêmes du bonheur et de la souffrance ; et, parce qu'ils s'aimaient, se sont mutuellement blessés ; mais K. Mansfield, infiniment plus sensible, a connu des angoisses et des désespoirs qu'ignore J. M. Murry. Si leur amour, tantôt tourmenté, tantôt radieux et enfantin, a du moins la pudeur de son expression et ne s'illustre pas par les discussions, les batailles, les scènes épiques de violence suivies de réconciliations non moins tapageuses qui donnaient le ton au ménage de leurs amis D. H. Lawrence et Frieda, — il n'en est que plus secrètement poignant. Nulle, plus que K. Mansfield, n'a aspiré au bonheur, à la paix profonde, que donne la communion parfaite avec l'être aimé ; le bonheur qu'elle demandait était simple, apparemment. Mais il eût fallu, à ses côtés, un être

qui eût la même foi, qui crût, aveuglément, à une victoire finale ; or, J. M. Murry doutait. Elle eût eu besoin qu'il l'aidât, qu'il la soutînt, qu'il l'assurât de la solidité de leur amour ; or, il la laissa se débattre seule. De cela, K. Mansfield ne lui fit jamais grief. Elle sentit qu'il appartenait à un climat plus intellectuel que moral, où les valeurs sentimentales en particulier, telles qu'elle les comprenait, ne trouvaient pas place ; et elle ne se récria pas. Mais elle en souffrit. Et elle n'était pas la seule à en souffrir. D. H. Lawrence avait, lui aussi, essayé de s'approcher de J. M. Murry. Il s'était heurté à la barrière morale qu'instinctivement celui-ci élevait entre lui le monde, tout préoccupé qu'il était de sa propre complexité. « Pour l'instant », écrit D. H. Lawrence à K. Mansfield en décembre 1915, « je ne me sens pas en grande sympathie avec lui, aussi je n'ajoute rien... [il a] une « vie intérieure » dont il se préoccupe, ce qui m'assomme. Je suis écœuré de tous ces gens qui sont tout pénétrés de leur propre vie intérieure, de leur propre personnalité... » (1)

L'amour de K. Mansfield pour « Jack » est à la fois raisonnable, enfantin et profond. C'est une femme qui aime, — qui aime avec son cœur, son intelligence, ses sens, — c'est aussi une enfant, qui a conservé toute la fraîcheur de ses impressions, et ce besoin inné de protection et d'abandon, qui ne rend que plus touchants ses cris d'impuissance, — c'est enfin une malade, une exilée, qui se tourne vers son mari et vers tout ce qu'incarne ce mot comme vers une forme tangible de salut : « Je me sens 'malade' », écrit-elle en 1918, « et pleine d'un grand désir de vous de notre maison, de notre vie et d'un petit enfant ». (2) A d'autres moments, elle est la petite fille qui n'aspire qu'à être consolée, dorlotée... « Pauvre petite Wig ! » « ... Votre petite fille »... Elle est humble et charmante : « Mes choses, en quelque

(1) D. H. Lawrence : *Letters*. p. 289.

(2) *Letters* I. 196.

sorte, ne m'appartiennent pas tout à fait tant que vous ne les avez pas vues. » (1)

Puis elle maudit ces séparations forcées : « Vous savez, c'est de la folie de s'aimer, et de vivre séparés. Et c'est ce que nous faisons... La dernière fois, quand je suis rentrée en France, vous rappelez-vous comment nous avons juré « jamais plus » ? Puis, je suis partie pour Looe, — et après, nous avons juré « jamais plus ». Puis, je suis venue ici. Est-ce que nous allons continuer longtemps ? Ce n'est pas du tout une vie de mariage, ce que j'entends par vie de mariage ». (2)

C'est que l'amour, pour K. Mansfield, n'a rien de purement platonique. Elle aime John physiquement, et si son désir n'est nullement le « démon » des héroïnes de son ami Lawrence, du moins il en a tout le naturel et la pureté. « La nuit dernière, tandis que j'étais allongée dans mon lit, je me sentis soudain passionnée. J'avais besoin de l'étreinte de J... » (3)

Elle aspire toujours à une fusion plus parfaite avec John ; elle est pleine d'espoir, et prie ardemment pour cette réussite finale ; mais comme on sent que la tâche lui incombe à elle seule !... « L'amour triomphera, si seulement je persévère. Il triomphera, après tout — malgré tout. » (4) — En 1920 elle note avec joie : « ... Tout cela, cela revient à ce sentiment que lui et moi, différents au-delà de toute imagination, formons cependant un *tout organique*. Nous sommes, comme je le disais hier, les deux faces de la médaille, séparées, distinctes, et cependant ne formant qu'un ». (5) Et un peu plus tard elle écrit : « Je sens que nous sommes profondément unis ». (6) Cela ne semble-t-il pas balayer tous leurs doutes et leurs craintes ? L'amour n'a-t-il

1) *Letters* I. 65.

2) *Ibid.* 307.

3) *Journal*, p. 44.

4) *Ibid.* p. 144.

5) *Ibid.* 172.

6) *Ibid.* 223.

pas « triomphé » ? Elle avoue, avec cette simplicité, et cette dépendance, qui auraient dû la rendre si touchante et précieuse : « Oh ! comment est-ce que j'ose m'appuyer sur vous comme je le fais ? Sentez-vous que je pèse trop ? Je ne veux que m'appuyer légèrement, et puis, brusquement, je me fais lourde, et j'ai besoin qu'on me porte. Vous n'auriez pas dû me choisir pour compagne de voyage... » Mais elle n'a pas plutôt émis ce doute qu'elle proclame son inanité. « ... Ah ! je ne suis plus d'accord, là ! Nous avons fait le bon choix, le *choix* le meilleur et le plus merveilleux en tout cas. *Nous* avons fait tout ce que nous pouvions. C'est seulement le... Patron Tout-Puissant qui a été si méchant. » (1) — Est-ce que le bonheur est atteint ? « ... Il me semble que notre bonheur, à John et à moi, a atteint son zénith aujourd'hui. Nous n'aurions pas pu être plus heureux... » (2) Et encore : « Je sens qu'il y a beaucoup d'amour entre nous. De la tendresse. *Que cela ne change pas !* » (3)

Hélas ! Ce souhait ne devait pas se réaliser. La dernière année de la vie de K. Mansfield est marquée par un secret et douloureux « estrangement » entre elle et son mari. En grande partie elle en est, cette fois-ci, responsable. C'est elle qui, dans son ardeur de régénération spirituelle, va s'éloigner volontairement de John. Il y a de sa faute, à lui aussi, d'ailleurs, dans l'attitude qu'elle va adopter. Ne semble-t-il pas soulagé, par moments, d'être laissé à lui-même, — ne se passe-t-il pas fort bien de la présence de sa femme ? N'est-il pas sceptique — et apparemment indifférent — quant à sa guérison ? Elle note, avec amertume, au reçu d'une lettre de John — (Elle était alors à Paris, en train de suivre le traitement du docteur Manoukhine) — : « Une lettre puérile, — comme tant d'autres que j'ai reçues ! — mais absolument impersonnelle. Elle aurait pu être écrite à n'importe qui... Est-ce qu'il est heureux de se retrouver

(1) *Letters* I. 308.

(2) *Journal*. p. 224

(3) *Ibid.*

seul ? Je lis le soulagement à chaque ligne. Il n'y a nulle tension, rien qui le retienne. Alors, continuons dans cette voie... Moi aussi, je veux être libre. » (1) Elle est blessée, révoltée. Elle se prend à douter, elle aussi... Le plus sage ne serait-il pas vraiment de se séparer, au moins pour un temps, de laisser se relâcher des liens qui veulent se relâcher. « ... En fait, ne sais-tu pas encore que plus tu te fais, de ton côté, une vie active et indépendante, plus l'autre sera heureux. Ce qu'il trouve intolérable, c'est le manque de privauté. *Et toi aussi* ». Elle continue, s'admonestant elle-même : « ... Comme tu diriges mal ta vie, stupidement. Ne te rends-tu pas compte que vous avez chacun eu assez de contact avec l'autre pour vous durer des années, que la seule façon, pour chacun de vous, de vous renouveler, de vous rafraîchir, c'est d'aller chacun de votre côté ? Non pas nécessairement de *rompre*, mais de vous séparer aussi tranquillement que possible ». (2) Et enfin, déprimée par la maladie, par l'échec de toutes ses tentatives, elle avoue, en octobre 1922 : « ... Que reste-t-il de toutes ces années passées ensemble ? » (3) Et c'est dans cet état d'esprit qu'elle entra à l'Institut Gurdjieff. Au fond d'elle, son amour vivait. Il n'était jamais mort... Trois mois de silence, de retraite, de séparation morale, furent suffisants pour le faire revivre, plus tendre et profond que jamais. Elle est à la porte de la mort, et elle avoue que, en dépit de tous ses efforts pour oublier, de leur mutuelle indifférence apparente... « il y a, dans mon cœur, un profond, doux et tendre remous de sentiment, qui est mon amour, et mon désir de lui... » (4) Et quand, ayant écrit sa dernière confession, elle se décide à l'envoyer à John : « J'ai écrit ceci pour moi, mais je vais risquer de l'envoyer à John. Il peut en faire ce qu'il veut. Il faut qu'il voie combien je l'aime... » (5) Ces lignes, qui terminent

(1) *Journal*. p. 228.

(2) *Ibid.* p. 241.

(3) *Ibid.* p. 245.

(4) *Ibid.* p. 249.

(5) *Ibid.* p. 251.

presque son *Journal*, nous semblent assez révélatrices de ce que furent, en somme, ses dispositions profondes. Elle aima John, d'un grand amour, toute sa vie, de tout son être, — et ce que fut cette page d'amour, avec ses alternatives d'ombre et de soleil, nous le savons par les lignes si sincères et émouvantes du *Journal* et des *Lettres*, plus que par les révélations postérieures de tout genre que nombre de critiques, ou de soi-disant amis de K. Mansfield, ont cru devoir apporter.

Ses vues sur le mariage subirent une évolution intéressante. D'abord hostile à tout conformisme, qu'il soit moral ou social, elle revint bientôt aux conceptions traditionnelles, et, sans reconnaître la nécessité du rite social du mariage, — (nous savons qu'elle se jugea mariée à J. M. Murry du jour où ils signèrent leur pacte, — et que le mariage effectif, cinq ans plus tard, ne leur apporta aucune satisfaction particulière) —, elle admet la grandeur et la beauté du simple contrat entre l'homme et la femme. Elle croit au mariage dans ce sens, à un mariage unique, sacré, indissoluble, et qui aura même toutes les qualités du mariage le plus bourgeois. Elle rejoint, là, son ami D. H. Lawrence. La sainteté de ce pacte, elle la prône : « ... Je confesse, pour ma part, que je crois au mariage. Cela me semble la seule relation possible qui soit vraiment satisfaisante. Et comment, autrement, connaître la paix d'esprit qu'il faut pour jouir de la vie et accomplir son travail. Connaître « l'autre » me semble une bien plus grande aventure qu'être arrivé au point des baisers avec je ne sais combien d'étrangers. Cela demande une vie tout entière, et c'est de plus en plus merveilleux avec le temps ». ⁽¹⁾ Elle craint même d'apparaître « victorienne » quelquefois ; elle remarque que sûrement elle ne saurait manquer de passer pour « vieux-jeu » ; et cependant elle confesse : « J'aime à la vieille, à l'antique manière, réellement, profondément, mon mari ». ⁽²⁾ Elle avait été également influencée, à un

(1) *Letters* II, 138.

(2) *Journal*, p. 103.

moment, par les théories nouvelles que proclamaient, à la même époque, James Joyce et Virginia Woolf. Cette hypothèse psychologique suivant laquelle nous n'étions complètement ni hommes, ni femmes, la séduisit fort. « Nous ne sommes ni hommes, ni femmes », écrit-elle en 1921. « Nous sommes un composé des deux. Je choisis l'homme qui développera et augmentera ce qu'il y a en moi de viril ; il me choisit pour augmenter ce qu'il y a en lui de féminin... Être *complété*... C'est notre refuge, notre abri... Voici le terrain où nous pouvons *pousser* en sécurité. » ⁽¹⁾ Mais elle ajoute : « Grands Dieux ! je parle comme un enfant ! » Elle ne fut pas profondément influencée par cette vue ; mais il est néanmoins intéressant de noter les nuances, même éphémères, que revêtirent ses théories sur l'amour. Ses théories, disons-nous ; elle n'en avait pas à vrai dire. Elle croyait à l'Amour, simplement. Elle aimait l'amour ; et elle aimait les vrais amants ; parlant du vieux couple Honey, de Looe, elle avouait : « ... Il y a encore de l'amour entre ces deux êtres : c'est ce qui m'attire vers Mrs. Honey. » ⁽²⁾

Elle regrette que l'amour ne soit pas plus souvent joyeux. Elle qui, comme D. H. Lawrence, aspirait de tout son être à la sérénité, au contentement, — elle eût voulu que l'amour fût, pour tout le monde, une source de joie. « Il semble qu'il y ait si peu d'esprit de charité, de gaieté, de chaleur, en Amour, maintenant. » ⁽³⁾ Elle demandait à l'Amour cette sensation de sécurité, de confort, de joie paisible — (rien de véritablement romanesque, chez K. Mansfield) — qui lui fut déniée toute sa vie. Car elle, elle se dévoua à l'Amour comme elle s'était dévouée à l'Art. « Pour quelqu'un, — qui est une Wig — il faut être éternellement en train de donner, de recevoir, de répandre, de renouveler... » ⁽⁴⁾ Elle souhaitait sans cesse, plus encore qu'élar-

(1) *Journal*. p. 188.

(2) *Letters* I. 195.

(3) *Ibid.* II. 181.

(4) *Ibid.* II. 7.

gir, approfondir sa vie effective. Même si la plus grande part d'elle-même appartenait à J. M. Murry, elle était assez riche pour donner sans s'appauvrir. « Je veux donner et recevoir », répète-t-elle à maintes reprises. ⁽¹⁾ Rien ne lui semble plus condamnable qu'une certaine forme d'égoïsme qui se manifeste par une recherche excessive de l'individualisme, et par une restriction voulue des sentiments; elle ne voit là qu'indigence; et « la misère du cœur est », pour elle, « la plus misérable ». Elle maudit ceux qui, renfermés en eux-mêmes, incapables de s'associer et de communier avec leurs frères, ignorent les joies de la famille, de l'amitié, et des relations humaines les plus larges. C'est là son « vae soli ».

K. Mansfield eut donc des amis, — et nous les connaissons déjà. Au culte de l'amitié, elle resta fidèle jusqu'à la fin. Elle croyait à l'amitié comme elle croyait à l'Amour, — et comme D. H. Lawrence y croyait. Elle voyait, dans l'amitié, non seulement « une aventure », ⁽²⁾ mais aussi une fusion de deux êtres qui lui semblait solennelle, et quelque peu redoutable. Elle demandait peut-être trop, là encore; et c'est pourquoi elle confessa, à plusieurs reprises, la faillite profonde de ses amitiés; pourquoi elle soupirait : « J'aimerais avoir des amis, je le confesse. Je ne suppose pas que j'en aurai jamais » ⁽³⁾; pourquoi, au fond, si peu la comprirent, et l'aimèrent réellement. De tous ceux qui l'approchèrent, Kotelianski, nous semble-t-il, fut le plus près de son cœur; puis D. H. Lawrence qui, du point de vue des idées et des sentiments, fut le plus près de sa personnalité. Il y eut énormément de points de contact entre eux, — et s'il y eut des froissements, et si des difficultés s'élevèrent entre le ménage des Murry et celui des Lawrence, il faut en rechercher l'origine dans les tempéraments par trop différents de J. M. Murry et de D. H. Lawrence. Mais, entre tous ses amis, K. Mans-

1) *Letters* I, 26.

2) *Journal*, p. 175.

3) *Letters* II, 174.

field nourrit toujours une grande affection pour D. H. Lawrence. Voici ce que, en 1918, celui-ci lui écrivait : « ... Deuxièmement, je crois à l'amitié. Je crois intensément à l'amitié entre hommes, à un contrat inviolable entre deux hommes. Mais je n'ai jamais rencontré ou formé une telle amitié. Rappelons-nous le chapitre célèbre (Chapitre XVI) de *Women in Love*, intitulé *Man to Man*, dans lequel il expose, par la bouche de Gerald et de Birkin, ces mêmes théories. Aussi je crois, de la même façon, à l'amitié entre hommes et femmes, et entre femmes, jurée, engagée, éternelle, aussi éternelle que le lien de mariage, et aussi profonde. Mais je n'ai pas rencontré ou formé une telle amitié. »

(1) Même note de désenchantement que chez K. Mansfield. Ces deux êtres attendaient trop de l'humanité moyenne ; tous deux souffrirent, dans leur attente trompée ; ils se comprirent, se rejoignirent sur ce terrain. Et en dépit de tout le côté techniquement grossier de D. H. Lawrence que jamais K. Mansfield n'approuva, elle pouvait se sentir plus proche de lui que de tout autre, et reconnaître : « Nous sommes incroyablement semblables au fond »... (2) Un des rêves de D. H. Lawrence avait toujours été de fonder au loin une petite communauté d'artistes,

où ils pourraient vivre libres, heureux, en paix, sans autres lois que celles de leur art, et très tôt il avait associé les Murry à son enfantin et sérieux projet. Il y revient très fréquemment : « Je voudrais tant que nous puissions créer une vie en commun, un nouvel esprit, un esprit d'unanimité parmi quelques-uns d'entre nous, qui sont désireux, en esprit, que nous mettions nos vies ensemble, pour faire un seul arbre, chacun de nous libre et produisant à sa façon, mais tous ensemble formant un seul jet, une floraison unanime »... (3) Derrière ce jargon, qui faisait sourire K. Mansfield, on devinait l'homme ardent et généreux, et c'est pourquoi, comme elle l'avouait

(1) *Letters of D. H. L.* p. 458.

(2) *Journal*, p. 96.

(3) *Letters of D. H. L.* p. 296.

elle-même, elle n'avait jamais pu « lui fermer [son] cœur ». ⁽¹⁾ Quand elle mourut, il écrivit à J. M. Murry : « Mon cher Jack, je viens juste de recevoir votre mot, via Kot, au sujet de Katherine. Oui, c'est quelque chose parti de notre vie... J'ai toujours reconnu le pacte, au fond de mon cœur... Je sens un vague effroi, là où le pacte est brisé maintenant. Il me semble que toutes les anciennes amarres sont en train de briser »... Mais il ajoute : « ... Les morts ne meurent pas. Ils nous voient et nous aident ». ⁽²⁾

L'amitié de K. Mansfield avec L. M. fut, nous le savons, pleine de fluctuations. Elle rabrouait sa fidèle garde-malade trop souvent, la faisait souffrir de son indifférence, ou de ses critiques, — puis se repentait, appréciait le dévouement absolu et la patience de la pauvre L. M., lui faisait alors une petite place, et l'invitait à pénétrer dans le sanctuaire... Elle l'aimait, au fond, et savait qu'elle lui était aussi nécessaire que le soleil l'est à la plante (« ... Même quand vous êtes de mauvaise humeur. Katie, c'est seulement quand je suis avec vous que je me sens pleine de vie », ⁽³⁾ avouait humblement L. M.), mais elle lui reprochait son désir éternel d'établir le contact... « Il y a là quelque chose de terrible et de profond ». ⁽⁴⁾ De temps en temps, d'ailleurs, elles se laissent aller à parler en confiance, et l'amitié des anciens jours renaît. « Notre amitié revient, — à la façon d'autrefois ». ⁽⁵⁾

Il y a Frédérick Goodyear dont, lorsqu'il n'était encore que l'ami de J. M. Murry, elle écrit : « Je voudrais qu'il fût mon ami ; il est très près de moi ». ⁽⁶⁾ (Il devait le devenir). Il y a Richard Murry, qu'elle aime comme un jeune frère, à qui elle propose une entr'aide fraternelle d'artistes : « ... Il y a des mo-

(1) *Letters* I. 79.

(2) *Letters of D. H. L.* p. 562.

(3) *Letters* I. 147.

(4) *Journal*. p. 155.

(5) *Ibid.* p. 139.

(6) *Ibid.* p. 16.

ments où de savoir qu'on a un camarade de travail prêt à faire tout en son pouvoir pour vous aider, parce qu'il vous aime et croit en vous, est un sentiment bien agréable... Au cas où vous auriez envie de crier « Katherine ! », n'importe quand, elle est là, — vous comprenez ? » ⁽¹⁾ Il y a Virginia Woolf : « C'était bon de pouvoir vous parler l'autre jour... » ⁽²⁾ Il y a Estelle Rice : « Je continuerai à me réjouir en vous. Et à vous aimer, et à sentir que dans cette famille où *Monsieur Le Beau Soleil est notre père nous sommes des sœurs* ». ⁽³⁾ Il y a W. Gerhardt ; il y a sa cousine, la comtesse Russell ; il y a Dorothy Brett ; il y a Ottoline Morrell, et bien d'autres encore.

La sympathie de K. Mansfield ne s'étendait pas seulement aux êtres qui fréquentaient sa sphère. Elle avait une charité universelle, et chaque petite vie au monde avait sa place dans son cœur. Nous savons combien elle aimait les fleurs, et les animaux, et combien elle participait au miracle des petites existences. *K. Mansfield et l'Enfant* serait un des plus jolis chapitres qu'on pourrait écrire. Nous n'avons malheureusement pas le temps de nous étendre par trop maintenant. Mais elle aimait, bien plus, elle adorait les enfants, les petits enfants qui ouvrent leurs yeux pour la première fois à la beauté du monde. Elle connaissait si bien leurs petites joies et leurs grands désespoirs. Elle était si près d'eux... Pour parler d'eux, elle trouve les mots les plus touchants ; c'est avec respect, avec piété presque qu'elle approche leur monde ; et cependant nul, plus qu'elle, n'est resté près des sources pures, nul ne peut, plus naturellement, pénétrer dans cette féerie de l'enfance. Elle a cette intuition, et cette fraîcheur innée, qui lui font comprendre, et peindre avec amour les enfants. Et tous les petits héros de ses nouvelles, Kezia, Lottie, Isabel, Pip, Rags, Hennie ont leurs petites personnalités amoureusement campées. Et cela, seule

(1) *Letters* II. 88.

(2) *Ibid.* I. 80.

(3) En français dans le texte

une femme pouvait le faire avec cette délicatesse et cette poésie.

Maintes pages leur sont consacrées ; certaines sont de purs bijoux. Nous voudrions citer au moins celle intitulée *Morning Children* (*Enfants du Matin*) qui est restée, sans doute, à l'état d'esquisse, dans son *Journal* et qui est une des plus délicieuses :

« Les enfants ! Les enfants !

— Oh ! non. Pas encore. Oh ! il ne peut pas encore être l'heure. Allez-vous-en. Non. Oh ! Pourquoi faut-il ?

Les enfants ! Les enfants !

Ce sont les froides servantes qui les appellent.

Mais ils ne peuvent pas se lever, simplement. Il leur faut encore un petit bout de sommeil, simplement -- le meilleur sommeil de tous, — si chaud, si doux, comme un cher petit lapin de sommeil... Juste une minute, que je le serre bien fort avant qu'il ne s'échappe.

De douces petites filles, toutes ramassées en boule, avec juste leurs petites boucles dépassant sur le drap ; de longs petits garçons pâles étirant leurs pieds minces ; d'autres petits garçons couchés sur le ventre, leur tête enfouie dans l'oreiller ; de tout petits garçons, avec leurs cheveux fraîchement coupés qui se relèvent en toupet ; des petites filles couchées sur le dos, les poings serrés, les couvertures envoyées au diable, et balançant une jambe ; des fillettes avec une queue dans le dos, ou des papillottes au lieu de cheveux... Et maintenant, le bruit de l'eau dans laquelle on entre, et tous ces petits corps chauds, les corps tendres, exposés, des petits garçons, et les solides et résistantes petites filles, s'asseyent dans les tubs, et frottent leurs épaules, tout en éparpillant les gouttes d'eau brillantes, comme les oiseaux aiment à le faire...

Squeech ! Squeech ! Tchec ! Tchec ! Des petits garçons, aux cheveux collés, aux cols propres et aux souliers tout neufs qu'ils font crier de la nursery jusqu'au palier, et jusqu'au placard

sous l'escalier où sont rangées les affaires de classe. Des jeunes voix furieuses crient : « Qui a *volé* ma gomme à encre qui était dans le coin de mon plumier ? » (1)

Que d'autres petits tableaux, tous aussi vivants et charmants, que nous nous retenons de citer ! Comme Dostoïevski les aimait, elle aimait les enfants. Souvenons-nous de ce passage des *Possédés* (2) qui, en deux mots, résume l'attitude de Kiriloff envers la vie, — attitude qui fut celle de K. Mansfield :

— « Vous aimez les enfants ? » demanda Stavroguine.

« Oui, je les aime », dit Kiriloff, d'un ton assez indifférent, du reste.

— « Alors, vous aimez aussi la vie ? »

— « Oui, j'aime la vie. Cela vous étonne ? »

L'amour maternel, chez K. Mansfield, n'eût pas à se manifester. Nous savons combien elle eût désiré avoir un enfant. Ce souhait est un de ceux qu'elle formule le plus souvent :

— « Pas d'enfant ? » me dit-il, prenant son stéthoscope, tandis que je me débattais avec ma chemise de nuit.

— « Non, pas d'enfant »...

Mais qu'aurait-il dit si je lui avais confié que, jusqu'à il y a quelques jours, j'avais eu un petit enfant, âgé de cinq ans trois quarts, de sexe indéterminé ? Quelquefois, c'était un garçon. Depuis deux ans, ça a très souvent été une petite fille... » (3)

Et, à la fin de sa vie, elle songea un instant à adopter « un enfant Russe, à l'appeler Anton, à l'élever comme le mien, avec K. pour parrain, et Mme Tchehov pour marraine. Tel est mon rêve... » (4)

(1) *Journal*. p. 166

(2) *Id.* p. 256.

(3) *Journal*. p. 134.

(4) *Ibid.* p. 215

Elle aimait les enfants... Elle aima, et pour les mêmes raisons, les petites gens. L'attitude sociale de K. Mansfield, entièrement dictée par son cœur, n'a rien de dogmatique, — et de conventionnel. Elle aima les gens du peuple, non par socialisme humanitaire, ni même par souci du principe évangélique si cher à ses maîtres les romanciers russes, mais parce qu'elle découvrait, en eux, ces mêmes qualités qu'elle recherchait vainement chez ceux de son entourage. La simplicité, la pureté de cœur, la bonté, le naturel. — (Elle a d'ailleurs horreur de la foule). — Que ce soit chez sa concierge de Paris, celle qui lui envoyait une carte postale « avec des roses peintes à la main, aussi grosses que des choux, et si nombreuses qu'elles débordent simplement du vase », (1) ou la vieille Mrs. Honey, qui lui disait de sa douce voix chantante, avec l'accent de Cornouailles : « There do be a *handsome* hot bath for ëe » (il y a un beau bain chaud qui vous attend) ; ou Marie, sa bonne de la villa « Isola Bella » qui est « un chef-d'œuvre en son genre. Juste une femme du peuple, comme on dit, mais son sens de la vie m'est un étonnement constant » ; (2) Marie sous les doigts de laquelle la cuisine devenait « une série de nature-mortes » ; (3) ou Juliette ; ou cette femme de Randogne, en Suisse, qu'elle voit s'approcher du berceau, se pencher, tendre son doigt à l'enfant « ... alors, elle sembla simplement accablée devant la grâce et la beauté de ce petit enfant » ; (4) ou le pauvre ouvrier qui entre dans la salle d'attente, chez le docteur, « enlève sa casquette humblement, comme s'il était à l'église, avec un air de croire que derrière la porte du docteur resplendit le miracle de la guérison » ; (5) — tous ces êtres sont de ceux pour lesquels K. Mansfield se sentait pleine de sympathie et de compréhension. Ceux-ci le savaient bien, d'ailleurs, et il est intéressant de

1, *Letters* I, 7.

(2) *Ibid.* II, 44.

3 *Ibid.* II, 44.

4 *Journal*, p. 237.

(5) *Letters* II, 195.

netter que tous les gens du peuple qui l'approchèrent lui rendirent l'affection qu'elle leur portait. « Je ne suis pas une lady », (1) aimait-elle à répéter. Elle croyait à ces gens, à ceux qui étaient simples et bons, tout comme Wordsworth et Dickens y croyaient. Elle écoute la vieille Mrs. Honey qui lui récite des poésies qu'elle avait apprises petite fille. « ... » Voulez-vous *La Mort de Moïse*, ou bien *Les Souvenirs d'une Mère* ? » Je répondis que je voulais les deux. Elle s'assit... Elle croisa les mains, et j'entendis sa vieille petite voix parler des « vagues avec leurs crêtes », du « Lion, le Roi des Animaux », qui se coucha au pied de la montagne où Moïse était enterré, et « oublia de rugir »... J'écoutais, et, brusquement, je pensai à Wordsworth, et à sa foi en ces gens, et, à nouveau, malgré tout, je crus en l'Angleterre. Non seulement en l'Angleterre, — en l'Humanité ». (2)

De son attitude sociale qui n'avait, nous l'avons dit, rien de dogmatique, nous pourrions passer à son attitude précisément envers son pays et les autres nations, et envers la Guerre.

Anglaise, elle l'est avant tout. Non qu'elle professe un particularisme étroit ; nul n'est d'esprit moins sectaire que K. Mansfield ; elle n'a aucun patriotisme agressif. Elle connaît d'autres pays ; elle apprécie, et combien, la France, comme l'Allemagne, comme l'Italie ; ce qui ne l'empêche pas de voir leurs infériorités. Et c'est alors qu'elle devient enfantinement chauvine... Par exemple, elle aime la France, en tant que pays, mais — (du moins à ce moment !) — elle déteste les Français : « Ce pays, en tant que pays, est vraiment idéalement beau. C'est l'endroit le plus délicieux, le plus fascinant. Cependant, je suis sincère quand je dis que je déteste les Français. Ils n'ont pas de cœur, pas de cœur du tout ». (3) Ce qu'elle n'aime pas, c'est l'esprit « bourgeois », — sans doute au sens que Flaubert donnait à

(1) *Letters* I. 178

(2) *Ibid.* I. 202.

(3) *Ibid.* 114.

ce mot. Elle dit : « J'abhorre simplement, et j'abomine la bourgeoisie française ». (1) Avec son dégoût inné, bien anglais, pour l'épargne, elle remarque, alors qu'elle est à Bandol, en 1916 : « ... la nourriture anglaise ... le *sympathique gaspillage* [decent waste, anglais ! Combien cela vaut mieux que ces Français économes, dont les jardins d'agrément ne sont rien que des salades en puissance. Il n'y a pas une feuille, en France, dont on ne puisse « faire une infusion avec », (2) pas une tige qui ne soit « bonne pour la cuisine » (2) » (3). Exagération, que tout cela. Et vues de surface. C'est peut-être ce que l'on pourrait reprocher à K. Mansfield. Elle se laisse trop aisément aller à la première impression ; toute impulsive, elle n'examine pas ses données, et, sur des prémisses incertaines, construit des raisonnements faux. De même, elle est sujette à des revirements brusques, qui la jetteront dans les bras de ceux sur lesquels elle lançait l'anathème hier. Par exemple, un jour où la cote de la France est fort basse, elle relit le sonnet de Wordsworth qui se termine ainsi :

« ... France, 'tis strange,
Has brought no such souls as we had then...
But equally a want of books and men, » (4)

et elle ajoute : « Je suis parfaitement d'accord avec lui » ; (5) ou bien, relatant une tempête en mer durant laquelle nos sous-marins durent faire demi-tour et rentrer au port, elle ajoute, — avec son orgueil britannique : « Je les ai méprisés, et j'ai pensé que n'importe quels marins anglais en auraient eu raison » ; (6) et puis, quelque temps plus tard, elle se retournera vers Paris, comme la ville la plus civilisée au monde, et exaltera les qualités

(1) *Letters* I. 118.

(2) En français dans le texte.

(3) *Journal*, p. 59.

(4) Cf. Wordsworth : « Great men have been among us »... (*Poems dedicated to National Independance and Liberty*.)

(5) *Letters* I. 101.

(6) *Ibid.* I. 104.

du peuple parisien. « La France est un pays remarquable. Les librairies sont légion à Paris, et les journaux sont rédigés en un style que les Anglais ne supporteraient pas une minute... Ils sont corrompus et pourris politiquement parlant, c'est vrai... Mais oh ! ils savent vivre ! Et l'on sent toujours que l'Art a sa place... qu'il est accepté par tout le monde, par les domestiques, par les balayeurs de rue, par tous les autres, comme quelque chose d'important, de nécessaire, dont on doit être fier... Elle — sa bonne Juliette — était Française toute pure, hautement, hautement civilisée, nerveuse, ardente, et elle aurait compris tout ce que vous auriez eu la fantaisie de lui expliquer, en un sens artistique. Le fait est qu'ils sont toujours *vivants*, jamais indifférents comme les Anglais. L'Angleterre a la liberté politique... et la poésie, et une riche, généreuse et insouciant campagne verte. Mais j'aimerais bien mieux l'admirer de loin »... Et elle ajoute, en manière de conclusion : « ... Les Anglais sont, je crois, des Allemands supérieurs ». (1)

Cette conclusion ne change d'ailleurs en rien son attachement pour l'Angleterre : elle reste Anglaise, Anglaise jusqu'à la moelle des os, et ni les Allemands de Bavière, ni les Italiens d'Ospedaletti, ni les Suisses du Valais, ni les Français de Provence ou de Paris, n'ont jamais eu la même place dans son cœur que les paysans de Cornouailles, ou même les habitants de Londres. C'est la l'attitude normale de l'exilé, — qui, en d'autres occasions, aurait peut-être raisonné ses préférences. Et malgré la nostalgie instinctive pour son pays de celle qui fut condamnée à ne s'y jamais fixer, nous devons nous rappeler que, malgré tout, K. Mansfield a, au fond, beaucoup aimé la France.

La Guerre la fit cruellement souffrir. Ce fut pour elle une longue et pénible épreuve, — non seulement parce qu'elle vit disparaître dans la tourmente son frère et son ami Goodyear, mais aussi parce que celle-ci semblait — pour elle, comme pour

(1) *Letters* I. 219.

D. H. Lawrence, — vouloir ébranler leur croyance au règne prochain de l'Amour et de la Concorde dans l'Humanité. Que K. Mansfield ait entretenu des illusions durables sur cette ère de Bonheur à venir, nous ne le croyons guère ; en tout cas, elle se préoccupe peu, d'une façon générale, de ces utopies, — et elle s'intéresse au monde immédiat. Mais, si elle ne croyait pas à un retour possible de l'Age d'or, du moins croyait-elle de toute son âme au progrès de l'humanité. 1914 lui fut un choc terrible. Ce n'est pas par simple égoïsme, qu'elle se révolte devant le Mal triomphant ; elle songe aux pertes, aux deuils, aux désastres de toutes sortes. La bêtise des hommes est-elle si grande ? « J'en suis malade », avoue-t-elle. Et elle pleure sur toutes ces vies fauchées, sur « toute cette belle jeunesse qui nourrit les champs de France ». (1) Elle attend la fin de la Guerre avec anxiété ; elle aspire à la paix ; et quand l'Armistice est signé, elle s'écrie : « Oh ! Brett, qu'il n'y ait plus de guerre !... » (2) Et toute son ardeur de vivre se réveille ; elle se sent renaître ; elle décrit les fêtes, les réjouissances ; elle est reconnaissante de la Victoire ; elle n'a plus qu'un grand désir, celui que tous les hommes se donnent la main, et soient heureux. « ... Mon désir enfantin que les gens *s'embrassent* et soient amis ». (3) Et pas seulement les nations, mais les individus. Si, au moins, les hommes ne manquaient pas de cœur, s'ils n'avaient pas « cette sorte de maladie qui les empêche de jamais s'épanouir complètement ». (4) Elle qui avait tant besoin de vivre dans un monde uni, qui était si riche aussi de sympathie, elle appelait ce jour où elle pourrait enfin partir en quête de l'Amour universel — et dresser, au long de sa route, des autels à son dieu.

Elle avait souvent souffert de sa solitude... Ne disait-elle pas

(1) *Letters* I. 249.

2) *Ibid.* 215.

(3) *Ibid.* I. 218.

(4) *Ibid.*

que, en dépit de tous leurs efforts pour s'unir, il était tragique de voir combien, au fond, les cœurs humains restaient isolés ? « C'est incroyable — ne trouvez-vous pas — combien, au bout du compte, chacun de nous reste mystérieux et isolé ? » (1) Ne viendrait-il pas un jour où le cœur pourrait s'épanouir doucement, avec confiance, comme la fleur qui ne songe pas à être constamment sur la défensive, et qui s'ouvre, tout naturellement, quand l'air est chaud, et calme, et prêt à la recevoir ?

Et c'est vers l'aube de ce jour que K. Mansfield se tourne. Elle espère la venue d'un nouveau royaume évangélique — où les grands préceptes de la Charité seront observés, — où le Bien triomphera du Mal à la lumière de l'Amour. « Je sens, pour ma part, que j'ai besoin de vivre par l'Esprit d'Amour — d'Amour pour *toutes* choses... Je ne peux contempler les choses réellement qu'à sa lumière ». (2)

Nous arrivons ainsi au sens le plus vaste du mot amour. K. Mansfield sut aimer *toutes choses*, et, parce que sa conviction intime était que rien ne pouvait sauver le monde sinon l'Amour, elle aima tout ce qu'il lui fut donné d'approcher ; elle aima son petit chat Wingley, « aux yeux comme des groseilles » et la Terre, « cette Terre délicieuse, inoubliable » ; de cet Amour universel, non seulement elle vécut, mais elle fit sa Religion. « Peut-être l'amour peut-il tout faire... », (3) disait-elle. Elle ajoutait ces mots, qui nous serviront de conclusion : « Lo ! j'ai fait de l'Amour ma religion ! » (4)

(1) *Letters* II. 122.

(2) *Ibid.* II. 17.

(3) *Ibid.* I. 293.

(4) *Ibid.*

CHAPITRE IV.

LE SENS DU REEL ET LA SPIRITUALITE

DE K. MANSFIELD.

« Je vis que, si je voulais comprendre la vie et sa signification, je ne devais pas mener une vie de parasite, mais une vie réelle, et — adoptant le sens donné à la vie par l'humanité réelle, et me plongeant dans cette vie, — la vérifier. »

(Tolstoï : *Confession*, Chap. XII, p. 72).

« Je veux être réelle », (1) répétait souvent K. Mansfield. Qu'entendait-elle par là ? Tout comme, en matière de littérature, elle avait adopté une attitude réaliste, — elle voulait, en matière de vie personnelle, adopter la même attitude directe et franche, et rester en contact étroit avec la Vie. Sur ce terrain seulement son Art pourrait se développer. Nous savons qu'elle aimait à soutenir qu'on ne pouvait séparer l'Art de la Vie. Pour elle, la plus haute littérature est celle qui a, non seulement une fin esthétique, ou didactique, mais encore une fin créatrice, c'est-à-dire qui soumet ses lecteurs à une expérience réelle, et en même temps révélatrice. La plus belle littérature, en un mot, est une initiation à la Vérité. Et, par Vérité, elle entendait la Vie, « qui est, après tout, la seule chose que nous recherchions vraiment ». (2) Cette recherche est la plus nécessaire, à l'Artiste, comme au lecteur : « La vérité est la seule chose qui vaille la

(1) *Letters* II. 267.

(2) *Ibid.* II. 222.

peine d'être possédée ; c'est plus enthousiasmant que l'Amour, plus radieux et plus passionnant. Elle ne peut *pas* vous décevoir. Tout le reste vous déçoit. » (1) Mais ce sens du réel, qu'elle avait si puissant, ne se borne pas, nous l'avons dit, à éclairer ses théories littéraires ; il illumine toute sa vie.

Il voulait dire, d'abord, simplicité d'attitude. Cette qualité, une des plus rares, semblait à K. Mansfield une des plus précieuses. Elle avait horreur des snobs et des comédiens ; « être simple comme on le serait devant Dieu », (2) était une de ses devises. Simplicité, d'abord, dans l'appréhension de toutes les choses qui vous entourent ; un esprit qui s'est libéré des conventions artistiques ou esthétiques ; une vision directe, et enthousiaste, du monde. Mais aussi, simplicité dans le choix des objets de notre contemplation et des matériaux sélectionnés pour nos œuvres d'art. Les plus ordinaires des choses sont souvent les plus suggestives de Beauté, comme les situations, les attitudes et les procédés les plus simples sont les plus artistiques. Simplicité, enfin, dans le choix des émotions qu'on fait naître, l'émotion en elle-même étant plus importante que la cause qui la produit. La simplicité disparaît-elle de nos jours ? Les gens, aujourd'hui, sont-ils plus complexes qu'autrefois ? Sont-ils trop « intelligents » ? trop adonnés à la seule recherche d'une vérité rationnelle ? « J'ai peur qu'il n'y ait plus de gens au cœur simple », (3) avoue K. Mansfield. Et ce ne sont pas les princes de l'intelligence qui seront capables d'apprécier la vie dans les manifestations les plus communes, de percevoir les petites vies cachées sous les apparences des choses, de pressentir le mystère de ces existences obscures.

Nous avons déjà parlé du sens de la vie secrète des choses chez K. Mansfield. Nous n'insisterons donc pas ici ; mais rappelons comme, à ses yeux, il était essentiel de participer à la vie

(1) *Journal*, p. 133.

(2) *Ibid.* p. 193.

(3) *Letters* II, 133.

de tout ce qui nous entoure : « Je veux me plonger dans la VIE RÉELLE ». (1) La plus grande expérience est celle-là ; il faut avoir d'abord apprécié cette branche chargée de neige, et ce reflet de soleil sur les cheveux de Béryl, et ce papillon, et ces galets sur la plage, et ces gouttes de pluie sur les feuilles des capucines, et ces casseroles au mur de la cuisine, et ce poisson d'argent que Marie tire de son filet, — il faut avoir apprécié toutes ces choses dans ce qui fait la plénitude de leur petite vie propre, et leur avoir consenti une parcelle d'individualité, pour pouvoir ensuite communiquer à d'autres le bénéfice de notre expérience. Remarquons combien souvent K. Mansfield emploie l'adjectif réel : « ... Le coucher de soleil est réel ». (2) « La lampe était réelle... » (3) « ... La mer ici, est une mer réelle... » (4). « Ma chambre a l'air d'une chambre réelle, où habitent des gens réels ». (5) C'est parce que toutes ces choses ont, pour elle, une réalité indépendante, qu'elles sont toutes « pleines de vie silencieuse, complètes jusqu'à leurs ombres », (6) qu'elle a pu les faire revivre si merveilleusement : « ... Et vous écoutiez, et vos yeux brillaient, — et je sentais que vous aviez fait écouter le petit Arbre de Noël lui-même, comme dans un conte de fées ». (7)

Après la simplicité, ce que K. Mansfield proclame le plus nécessaire, et ce qu'elle a elle-même recherché toute sa vie, c'est la sincérité. Elle méprise, chez tant de ses contemporains, cette peur de la vérité, et cette décourageante hypocrisie. La Vie est la Vérité. Pourquoi donc craindre de la présenter telle qu'elle est ? « La vie réelle est sur un tout autre plan que les livres et

(1) *Letters* I. 243.

(2) *Journal*. p. 99.

(3) *The Dove's Nest*. p. 3.

(4) *Journal*. p. 81.

(5) *Ibid.* p. 21.

(6) *Letters* II. 315.

(7) *Bliss*. p. 235.

les lettres qui sonnent faux... ma haine du mensonge ». ⁽¹⁾ Tous les artifices et les détours sont également blâmables ; rien ne doit intervenir entre la vision du monde, et son expression. Et mieux vaut une vue claire et nette de la vie que de vaines consolations et de fausses espérances qui ne sauraient bercer qu'un temps les illusions des hommes.

Quoique réaliste, K. Mansfield n'est nullement outrée. Son réalisme est puissant par son acuité, sa précision, son expression fine et pittoresque ; il n'est jamais déplaisant. Ni sa pensée, ni ses mots ne sont crus ; ils sont cependant exacts. Comment expliquer ceci ? Sans doute, son esprit même était trop naturellement pur pour ne pas se révolter devant la bassesse ou la vulgarité ; et pour ne pas, justement, trouver une excuse à ces laideurs. Elle a toujours été infiniment sensible à toutes les manifestations de la vie, — de la Laideur comme de la Beauté. Nulle, plus qu'elle, n'a connu cette sensation d'être « exposée », d'être en butte, de par sa nature essentiellement réceptive, à tous les mauvais tours du sort. « Je me sens beaucoup plus sensible à toutes choses qu'autrefois, aux gens méchants ou bons, à la laideur, ou aux choses de beauté. Maintenant, quand je perçois un reflet de Beauté, — je pleure — oui, je pleure vraiment. C'est trop. Et si je vois la méchanceté, — cela me cause une telle douleur que j'en suis vraiment malade. C'est terrible d'être ainsi exposée, — mais que faire ? » ⁽²⁾ Elle adore la bonté, la douceur, la gentillesse. « J'aime vraiment les bonnes manières », ⁽³⁾ dit-elle ; et rien ne lui est plus insupportable que la rudesse et la grossièreté. « Tout le monde est trop gros, trop laid, trop grossier » ; ⁽⁴⁾ et c'est alors qu'elle implore ses poètes : « Oh ! mes poètes ! faites un cercle autour de petite moi, et cachez-moi ! » ⁽⁵⁾

(1) *Journal*, p. 174.

(2) *Letters* I, 236.

(3) *Ibid.*, 295.

(4) *Ibid.*, I, 141.

(5) *Ibid.*

La laideur de la vie lui est parfois intolérable. Elle crie son dégoût : « Mais la laideur, — la laideur de la vie, — cette intolérable corruption de toutes choses ? Comment supporter cela ? Aujourd'hui, pour la première fois depuis que je suis arrivée, je suis allée me promener. Anne Rice m'avait parlé de la beauté du printemps — toutes les haies ne formant plus qu'une seule grande fleur, — de la beauté de ces « solides » maisons blanches au milieu de leurs jardins flamboyants, — et du hâle ravissant des vieux pêcheurs. Mais, — la mauvaise odeur de la mer, — les gros crabes gris qui couraient sur les rochers, — tous les petits sentiers et recoins avaient été souillés par du bétail humain, — il y avait des fragments de journaux dans les haies, — les rues du village sont « cimentées », et, comme vous passez devant les « solides petites maisons blanches », une voix de femme hurle : « Arrête, ou je vais te faire tâter du fouet ! » (Stop, or I'll lay a rope across ãe) » (1)

Le beau et le laid vivent côte à côte dans ce monde ; et tout l'art de K. Mansfield sera, justement, tout en reconnaissant leur place aux imperfections, de savoir les baigner dans une atmosphère de Beauté. « M. disait, l'autre soir, combien les *reptiles* sont nécessaires dans la création. Sans les reptiles, il y aurait un trou, une déficience. Les reptiles rendent le tableau complet ». (2). Et c'est pourquoi K. Mansfield n'a pas voulu ignorer la laideur de la vie. Elle aussi voulait son tableau *complet*, son expérience *réelle*.

Et pourtant, quand nous lisons ses nouvelles, ou conversons avec elle, aux pages de ses *Lettres* et de son *Journal*, nous sentons que, sur toute la ligne, la Beauté triomphe. Dans son âme optimiste, elle le veut, elle l'appelle, ce triomphe ; et c'est pourquoi, malgré quelques gestes affreux (*The Little Governess*), quelques détails péniblement réalistes (*Pictures*, *Ma Parker*, *The*

(1) *Letters* I. 176.

(2) *Ibid.* II. 216.

Garden-Party), son œuvre tout entière baigne dans une radieuse atmosphère de pureté.

**

« O the Beauty of the human soul — the
Beauty of it ! — the Beauty of it ! Don't let
us ever forget !... We will build an altar ».

(*Letters* I. 202).

Si K. Mansfield a su, tout en conservant si vivant en elle le sens du réel, départir à la vie un sens profondément spirituel, c'est qu'elle croyait elle-même aux valeurs d'idéal. Nous avons dit qu'elle n'ignorait pas les mesquineries de ce monde ; qu'elle en souffrait. Mais, à côté, que d'aperçus de Beauté ! « Certainement ces femmes levant les bras, se tournant vers le soleil pour secouer le linge humide, étaient suprêmement belles ». (1) Et encore : « Sentez-vous vraiment que toute beauté est gâtée par la laideur, et que la jolie femme a des dents abimées ? Je ne suis pas tout à fait de cet avis. La Beauté triomphe de la Laideur en ce monde... Et c'est ce merveilleux triomphe que je voudrais exprimer. Le pauvre homme vit, et les larmes coulent dans sa barbe, et c'est si beau qu'on a envie de s'agenouiller... » (2) La Beauté est là, dans les travaux de la vie ordinaire, dans les âmes humaines les plus simples, chez les humbles et les pauvres, chez tous ceux qui savent accepter la vie. « ...Frère, il y a beaucoup d'âmes nobles dans ce monde », (3) écrivait Dostoïevski de sa prison ; ces mots pourraient illustrer ce premier aspect de la spiritualité de K. Mansfield.

Elle croit à la beauté de l'âme humaine ; elle croit aux grandes vertus de foi, d'espérance et de charité... Que de fois elle est prête à s'abandonner à son découragement ; et

1) *Letters* II. 84.

(2) *Ibid.* 195.

(3) Cité dans A. Gide : *Dostoïevski*, p. 103.

puis, elle se ressaisit et elle écrit : « Ne croyez pas qu'en écrivant ceci je sois affreusement triste. Oui, je le suis, et vous le savez, mais, derrière tout cela, il y a la foi, l'espérance, et la charité absolues ». (1)

Elle veut vivre par ce qu'il y a en elle de permanent. « ... Je crie vers moi-même, vers ce qui fait mon esprit, mon essence, — ce qui vit dans la Beauté. Oh ! ces mots !... Et j'ai soif de vertu, j'ai hâte de vivre par ce qui est permanent dans l'âme. » (2)

Elle reconnaît les deux tendances de l'homme vers le Bien et le Mal, et, pas plus que Milton, Blake ou Baudelaire, elle ne répudiera Satan de ses œuvres, ni le démon de sa vie. Mais elle sait qu'il y a manière et manière de le traiter, ce démon ; que le mieux est non pas de l'ignorer, ni de le chasser à tout jamais, et de s'appauvrir d'autant d'énergie en puissance ; mais de le transformer en possibilités de Bien, et de le faire servir à des fins morales, tout comme on capte et utilise l'énergie d'un torrent. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, qu'à un certain point les extrêmes se rejoignent, que « le chemin de l'excès mène au palais de la sagesse », (3) comme disait Blake ? K. Mansfield fait sienne cette vue ; elle travaille à s'améliorer, — mais sans rien rejeter de ses forces spontanées. Elle glorifie l'activité, le travail, l'Energie en un mot, par opposition à l'imagination, — trop rarement « créatrice ». Elle redoute le poison des idées qui ne produisent pas. Blake ne disait-il pas déjà : « N'attends que du poison des eaux dormantes ? » (4) Elle, elle note (en français dans le texte) : « Le travail, même mauvais, vaut mieux que la rêverie ». (5)

Elle croit à la nécessité du progrès moral. Elle croit à sa

(1) *Letters* I. 130.

(2) *Ibid.* II. 65.

(3) Blake : *The Marriage of Heaven and Hell*. p. 250.

(4) *Ibid.* p. 251.

(5) *Journal*. p. 175.

possibilité, — et elle proclame la beauté de cet effort. Celle qui, en tant d'autres occasions, mettait les puissances de sentiment au-dessus des valeurs de la volonté ou de la raison, manifeste, ici, la plus merveilleuse ténacité raisonnée. Elle ordonne sa vie intérieure, mesure la distance parcourue, fait le point : « Beaucoup de méditation et de discipline sont nécessaires », (1) avoue-t-elle. Plus qu'une autre elle avait reçu, plus qu'une autre elle devait rendre. Et l'artiste, ici, dépendait de la femme qu'elle était. Quatre ans avant sa mort, elle a le premier pressentiment de la régénération spirituelle à laquelle elle allait consacrer le reste de sa vie. « Serait-il possible qu'on pût se renouveler ? » (2) A partir de ce moment, elle mit toute sa clairvoyance, toute sa bonne volonté, et toute sa volonté simplement, à progresser sur la voie du perfectionnement. Elle note ses défaillances, et ses victoires : « Je joue la comédie. Je suis aussi une égoïste de la plus noire espèce. ... Il n'y a rien de plus mauvais pour l'âme que l'égoïsme. Par conséquent... » (3) — « J'étais malade, et, le soir, j'ai eu un de mes terribles accès de colère à propos d'un colis. Comment peut-on manquer autant de maîtrise de soi-même ? » (4) — « Je ne me suis pas sentie pure au fond du cœur, ni humble, ni bonne. Il y a en moi un remous de sédiment. Je veux dire, je refuse de faire face à mes obligations, et ceci, bien entendu, m'affaiblit de toutes façons ». (5) — « Oh ! je ne dois pas me laisser aller ; il faut que ce soir, après le dîner, je finisse quelque chose ; ce n'est pas si dur, après tout. Comment vivrai-je ma *vie meilleure* si je me permets de laisser passer un seul jour dans l'oisiveté ? Non. *Maitrise* — de tout genre. Comme c'est facile de manquer de maîtrise de soi dans les petites choses. Et une fois qu'on en manque, les habitudes mauvaises, toutes petites quelquefois, — poussent comme

(1) *Journal*, p. 228.

(2) *Ibid.*, p. 15.

(3) *Ibid.*, p. 226.

(4) *Ibid.*, p. 227.

(5) *Ibid.*, p. 196.

des mauvaises herbes et étouffent votre volonté » (1) — « J'ai mauvais caractère, mes habitudes personnelles ne sont pas au-dessus de tout reproche... Celui qui échoue dans les petites choses échouera dans les grandes ». (2)

Et, tout à fait à la fin de sa vie, elle écrira à J. M. Murry ces lignes : « J'ai subi une petite révolution depuis ma dernière lettre. Je me suis soudainement décidée... à essayer d'apprendre à vivre suivant ma croyance, tout simplement, et non pas, comme jusqu'à présent, à vivre d'une façon et à penser d'une autre... J'ai décidé de balayer tout ce qui était superficiel dans ma vie passée, et de recommencer, pour voir si je peux atteindre à cette vie simple, réelle, pleine et sincère dont je rêve... » (3)

Si exigeante qu'elle soit avec elle-même, nous savons que son esprit n'a rien d'austère. Nul n'est moins puritain de tendances que K. Mansfield, et, si elle croyait à la valeur de l'effort, elle entendait aussi conserver à la vie spirituelle chaleur et beauté. Elle aspirait à « étouffer et rejeter l'esclave hors de son âme, » (4) mais en même temps elle avouait : « J'aspire à la gaieté, à la joie, à des manières agréables, à la bonté, à un amour heureux. *Il faut que tout cela soit.* Nous avons, nous autres des ailes, de vraies ailes, — des beautés — pour voler, et non pour nous abriter derrière... » (5)

Tel était son idéal. — car elle avait un idéal, et entendait l'appeler par son nom, — et un évangile, qu'elle ne dérobait pas non plus derrière des vocables trompeurs. C'est sa religion, que cette exaltation continuelle de l'effort, qu'il soit individuel, ou collectif. Durant ses derniers mois, ce credo la soutint et la réconforta. Quand les hommes la décevaient, elle se retournait vers la Vie : « Les hommes sont vils, mais la vie est quelque

(1) *Journal*. p. 176.

(2) *Ibid.*

(3) *Letters* II. 261.

(4) *Ibid.* 149.

(5) *Ibid.* I. 210.

chose d'enthousiasmant » ; (1) et elle ajoutait : « La vie est une bien bizarre histoire ». (2) Mais jamais elle ne demeurerait longtemps dans cet état de dépression. Jamais sa foi ardente, ni son espérance, ne la trahirent ; et elle resta généreuse et enthousiaste jusqu'au bout.

Son spiritualisme révèle un optimisme profond ; il proclame le triomphe de l'Esprit sur la matière, en un monde où le sourire l'emporte, après tout, sur les larmes. Tout devient magnifiquement tendre et beau sous le règne de l'Esprit. Et ici encore ses grandes théories sur l'Amour et la Beauté se rejoignent et se fondent l'une dans l'autre, pour illustrer et vivifier son attitude spiritualiste : « Ma croyance secrète, le *credo* intérieur dont je vis est que — quoique la Vie soit affreusement laide, — et que les hommes soient souvent vils, et cruels, et bas, il y a, malgré tout, quelque chose, derrière tout cela, qui, si seulement j'étais assez grande pour le comprendre, rendraient *toutes choses*, toutes choses incroyablement belles. L'on n'a que des pressentiments, — des avertissements, — des signes ». (3)

Elle les entendit, et les comprit, ces « avertissements divins », plus que tout autre. — et, après s'en être servie pour illuminer sa vie toute entière, elle nous les a légués, dans cette souriante et prophétique philosophie qui se dégage de son œuvre.

(1) *Letters* I. 164.

(2) *Ibid.* 76.

(3) *Ibid.* I. 204

CHÂPITRE V.

L'ATTITUDE RELIGIEUSE DE K. MANSFIELD.

« I believe, just as I always have
believed... All will be well. »

(*Journal*, p. 18).

Tel fut l'état d'esprit normal de ses dernières années, et son affirmation sereine. Mais, avant d'atteindre à cette certitude, elle avait connu les luttes et les angoisses du doute. Longtemps elle avait essayé de faire cadrer ses aspirations religieuses avec son interprétation personnelle de la vie ; car, chez elle, nous l'avons vu, le sens de la vie fut plus fort que le sens de la religion ; ou plutôt il se confondit bientôt avec ce dernier... ; mais ce ne fut que lorsqu'elle accepta de faire cadrer sa vie avec son dernier idéal religieux qu'elle connut la paix de l'âme.

Il est toujours déplaisant de tracer des démarcations et d'introduire des divisions dans l'évolution d'une âme ; et, plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'une âme comme celle de K. Mansfield, qui, malgré des tâtonnements plus apparents que réels, révèle, au fond, une merveilleuse unité et la poursuite ininterrompue du même Bien. Cependant, pour correspondre à ces étapes de son attitude religieuse nous distinguerons trois phases dans l'évolution spirituelle de K. Mansfield, — la dernière étant la plus importante.

Coincitant avec l'émancipation intellectuelle des années de jeunesse (1904 à 1911 environ), nous avons une période caractéristique de cynisme religieux. Ce qu'avait été l'éducation religieuse de K. Mansfield, nous le soupçonnons facilement. Elle

avait dû recevoir ces excellents principes moraux en honneur dans toutes les familles de la « middle class » anglaise à la fin du siècle dernier ; elle avait dû être pénétrée de ce conformisme victorien où la religion était plus affaire de conventions sociales, et de présence à l'église dans le banc de famille le dimanche, que réalité vivante. Et ce conformisme même de la famille Beauchamp n'avait rien dû avoir de bien strict : aimable et peu exigeant sans doute, en accord avec les traditions libérales de la maison. Rien d'étrange, donc, à ce qu'il n'ait pas marqué l'esprit de Kathleen enfant ; il s'évanouira, sans même laisser derrière lui trace d'attrait sentimental ; et, quand K. Mansfield se plongera dans le mouvement d'idées des Décadents, et autres prophètes de sa jeunesse, ce sera un esprit pour ainsi dire vierge qui recevra ces premières impressions. Sous l'influence de Beardsley et Wells en particulier, elle adopte les vues nouvelles sur l'Ethique, la Religion et la Politique : elle aime à se proclamer libre-penseuse. C'est l'époque où elle écrit *In a German Pension*, où elle raille sans vergogne les pratiques démodées de ces gens qui ont encore des croyances religieuses, qu'elle n'hésite pas à traiter de puérilités. (...Et ce sont ces mêmes spécimens d'humanité que, plus tard, elle chérira pour leur simplicité de cœur). Pour l'instant, elle est jeune ; les principes que proclament les nouveaux apôtres sont attirants, et elle se laisse séduire par leur hardiesse. Et cependant, — et il faut mentionner ici ce petit fait révélateur, — à cette même époque où K. Mansfield aimait à se croire libérée de toute discipline religieuse —, elle conservait, presque supersstitieusement, au-dessus de son lit, dans la petite chambre de Queen's College, un crucifix — qu'encadraient deux des tableaux symboliques de Watts. Ce qui prouve bien que, même à l'apogée de sa rébellion, elle gardait au fond d'elle-même, avec un respect inavoué de la religion, un besoin enfantin de sécurité, et déjà le goût et l'inquiétude des choses de la foi.

Quand elle commença à se construire ses théories person-

nelles sur la Nature et l'Amour, et à percevoir le sens plus riche et plus profond que pouvait prendre la vie de l'individu si on lui reconnaissait une participation à la vie de l'univers, — alors, parallèlement, ses vues religieuses évoluèrent. C'est ici ce que nous pourrions appeler la seconde phase, la phase panthéistique. Cette attitude nouvelle lui offrait une conception plus saine de la destinée humaine. C'est qu'elle était arrivée à ce point où les problèmes philosophiques exigent une solution positive et immédiate. Le dandysme intellectuel de Wilde était stérile, et les utopies de Wells ne lui fournissaient pas cette réponse tangible qu'elle demandait. D'autre part, elle n'acceptait pas l'idée des Eglises et de leurs dogmes. Elle se retourne donc vers ce qu'il lui est donné d'animer à sa guise, la Nature, l'Univers. A ce monde elle confère une unanimité de desseins et de modes ; déjà elle prêtait une âme aux plantes et aux pierres... (« Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des arbres », disait Gérard de Nerval), et de là à suggérer un unique principe de vie aux multiples manifestations, il n'y a qu'un pas. Dans la destinée même de l'univers, elle découvrait le secret de sa propre destinée. Tout est bien aussi longtemps qu'elle se sent elle-même partie de l'univers, dépendant d'un tout organique, et responsable devant cet esprit du monde du petit rôle qui lui a été dévolu dans le temps, et dont elle doit se tirer au mieux de ses capacités... « Petites créatures que nous sommes, nous avons notre geste à faire, qui a sa place dans l'ordre de l'univers ». (1) Voici une vue plus généreuse, et qui s'affirmera de plus en plus généreuse avec les années.

Elle est encore, à cette époque, incertaine de l'existence de Dieu. « Dites-moi, est-ce qu'il y a un Dieu ? » (2) Elle déclare orgueilleusement : « Je ne veux pas de Dieu pour le louer ou le prier, mais pour partager ma vision avec lui ». (3) En même

1. *Letters* II. 23.

(2) *Journal*. p. 15.

(3) *Ibid.* p. 138.

temps, elle cherche à se formuler sa croyance. Mais tout est encore si vague ! Elle croit, peut-être, mais elle ne sait encore à quoi. Elle étonne L. M. quand elle lui affirme qu'elle croit à la religion : « Je lui ai expliqué hier soir ce que j'entendais par *religion*. Je sens que je ressemble terriblement à un sermonneur, quelquefois ; j'ai vraiment un évangile : cela a plutôt semblé la surprendre ». (1)

S'il y a quelque chose qui empêche encore K. Mansfield de se tourner résolument vers Dieu, c'est le problème du Mal, qui ne peut laisser nulle âme sensible indifférente. Or, si quelqu'un a été angoissé par cette éternelle question, c'est K. Mansfield. « Cela vaudrait beaucoup mieux, si on pouvait, — comme M. —, penser que les hommes sont nés pour souffrir. Mais je trouve que c'est inexact, si inexact ! Comme de dire que les hommes sont nés pour marcher sous un parapluie, avec des caoutchoucs aux pieds ! » (2) La Guerre reste l'énigme : « Oui, Dieu est un monstre » ; (3) ... ou bien : « ... ce gaspillage de la vie — même si pas un homme n'est tué — est effrayant. Et cependant, les arbres montrent leurs bourgeons et l'année commence à mûrir... S'il y avait un Dieu, ce serait un être bien étrange ». (4) Et la souffrance des enfants, leurs maladies, leurs misères ? Qu'est-ce qui la justifie ? « ... Le ciel était bleu... et le soleil jouait à travers les petites feuilles. Mais les enfants, malingres et déformés, firent que je me sentis un peu fâchée avec Dieu ». (5)

Elle en arrive à conclure à l'existence du mal primordial, et la théorie du péché originel ne lui semble plus si extravagante : « ... Je crois qu'il y a quelque chose dans cette idée que les enfants naissent dans le péché, si j'en juge d'après ces misérables petits êtres qui « jouent » sous ma fenêtre, — quelque chose

(1) *Letters* I, 192.

(2) *Ibid.*, 224.

(3) *Ibid.*, 163.

(4) *Ibid.*, 163.

(5) *Journal*, p. 13.

comme d'affreux petits crapauds... Je crois que si on les abandonnait à eux-mêmes, les plus forts tueraient les plus faibles, les tortureraient et les pectineraient jusqu'à ce qu'ils soient plats comme des galettes. Eh bien, c'est excusable chez des grandes personnes, mais chez des enfants... ! » (1) Devant ce mystère de l'existence du mal, elle tente d'adopter une attitude positive et scientifique, (qui est parfaitement contraire à ses aspirations intimes), et elle déclare : « Je ne peux pas m'empêcher de voir tout le mal et la souffrance qu'il y a dans le monde ; on ne doit pas les ignorer, mais les reconnaître, et je ne peux pas supporter votre ridicule et sentimental optimiste. Je le sais ; je le sens. Et puis il y a la *cruauté*, par exemple, — la cruauté envers les enfants, — comment allez-vous expliquer cela ? Moi, je ne peux pas l'expliquer... La science semble l'interdire. Et si l'on croit en un Dieu, il faut que ce soit en un Dieu bon, et nul Dieu bon ne pourrait laisser ses enfants souffrir ainsi. Non, la vie est un mystère pour moi »...(2)

Son cœur, comme son intelligence, sont encore insatisfaits. Elle connaît des heures d'abattement, de désespoir même. Elle a besoin d'une aide. Elle s'exclame, s'adressant à un Dieu impersonnel : « Oh Seigneur ! aide-moi ! donne-moi un cœur inébranlable »... (3) Ou bien elle passe par des accès de dépression, qui ramènent en elle un besoin instinctif et enfantin de protection ; elle envie la foi des âmes simples ; et elle écrit dans son *Journal*, en un français maladroit : « J'ai envie de prier au Bon Dieu comme le vieux père Tolstom... » (4) C'est ce même instinct qui la poussait vers la paisible petite église de Bandol : « Ce matin, je suis allée jusqu'à la petite église, et j'ai prié. C'est très gentil à l'intérieur. J'ai prié pour nous trois, pour

(1) *Letters* I, 175.

(2) *Ibid.* II, 17.

(3) *Journal*, p. 38.

(4) *Ibid.*, p. 18.

vous, pour moi et pour Chummie... » (1) « ... Je sens qu'il faut que je reste en contact étroit avec Dieu ». (2)

Un peu plus tard elle songea même, sous l'influence de sa cousine de Menton, qui était catholique, à se convertir au catholicisme. « Pour la première fois je pense que j'aimerais entrer dans l'Eglise Catholique Romaine. Il me faut quelque chose. » (3) Oui, c'est uniquement un besoin sentimental encore. Au fond, elle ne connaît, et n'aime, ni les Catholiques, ni le Catholicisme. « ... Ma compagne, Miss Anderson, est avec nous. Malheureusement elle est catholique, et elle est dehors la plupart du temps. » (4). Ou encore : « Oui, c'est exact au sujet des Catholiques ; leur monde n'est pas notre monde ; — mon *devoir*, c'est envers l'humanité ; le leur, envers un dieu personnel, — un ROI vraiment vivant au visage fulgurant, qui vous distribue des récompenses. J'ai lu, l'autre jour, un panégyrique par un Jésuite, qui m'a vraiment stupéfaite. » (5) — Elle répudie, d'ailleurs, toute dénomination confessionnelle. Catholicisme ou Protestantisme. Elle est hostile, par nature, aux dogmes comme aux pratiques rituelles. De même, elle ne connaît la Bible que par les souvenirs qui lui restent de son vieux Principal de Queen's College ; c'est-à-dire qu'elle lui est étrangère. Elle ne croit ni à un Dieu personnel, ni à l'immortalité de l'âme : « ... Et nous n'avons qu'une vie, et je ne peux pas croire à l'immortalité... » ; (6) ou bien : « J'ai dit hier à ma pauvre L. M. qu'après ma mort je lui enverrais, pour lui PROUVER que l'immortalité n'existe pas, un ver de ma bière dans une boîte d'allumettes. Cela l'a laissée rêveuse... » (7) Bientôt, d'ailleurs, sans croire à une immortalité personnelle, elle en arrivera à croire à une survie : « ... Cette

(1) *Letters* I. 63.

(2) *Ibid.* 64.

(3) *Journal*, p. 145.

(4) *The Doves' Nest*, p. 90.

(5) *Letters* II. 27.

(6) *Ibid.* I. 220.

(7) *Ibid.* II. 74.

vie n'est pas *tout*. Bien entendu, je ne parle pas d'une immortalité personnelle comme on nous avait appris à l'imaginer». (1) Ce qu'elle accepte, c'est la morale évangélique ; elle se sent attirée vers le Christianisme par ce seul côté, délaissant théologie et histoire. Et plus elle étudiera les enseignements du Christ, plus elle s'en « émerveillera ». (2)

Elle a besoin de religion. Par fatigue et découragement, elle va venir à Dieu. Sa foi n'a encore rien de positif. Elle se tourne vers Dieu comme le voyageur lassé vers un abri. Ces vers, intitulés *A Dieu le Père*, dans ses *Poems*, peignent admirablement son état d'esprit du moment :

... « Des siècles ont passé depuis que je ne crois plus en toi :
Mais aujourd'hui mon besoin de toi est revenu.
Je ne veux ni d'avenir couleur-de-rose,
Ni de livres de science, ni de protestations, ni
de dénégations.
Je suis fatiguée de ces luttes affreuses,
Je suis lasse d'être tirée de côté et d'autre.
O Dieu, je veux m'asseoir sur tes genoux,
Sur ton trône-bien-trop-grand dans le Ciel,
Et m'endormir les mains aux fils de ta barbe grise. »

Et petit à petit nous la voyons entrer dans la troisième phase de son évolution religieuse, que nous pourrions appeler la phase mystique. C'est celle qui s'ouvre environ quatre ans avant sa mort, — alors que le souci de sa réforme morale commence de l'occuper tout entière. Nous avons insisté sur sa croyance à la valeur de l'effort personnel ; nous ne retracerons pas ici tout au long ce que furent ces quatre ans de lutte intérieure, de progrès suivis de reculs, de triomphes et de défaites. Elle jugeait, dès lors, que l'erreur de sa vie avait été d'essayer de guérir le corps sans songer à l'âme également malade. Elle en arriva à croire au « salut »... Dès 1920, elle écrivait à J. M.

(1) *Letters* 202.

(2) *Ibid.*

Murry : « Est-ce que votre âme vous trouble ? La mienne me trouble. Je sens qu'aujourd'hui seulement (Oct. 1920) je désire vraiment être sauvée. Je comprends ce que le « salut » veut dire, — et j'y aspire. Bien entendu, je ne parle pas en chrétienne, ou à propos d'un Dieu personnel. Mais mon sentiment est... je crois (et BEAUCOUP)... Tout récemment il m'a semblé que je voyais tout mon passé, — ... et j'en suis sortie très faible, et toute différente. Le sol... a enfin produit quelque chose qui n'est pas une mauvaise herbe, mais qui, je crois (après Dieu sait combien de fausses alarmes), vient de la graine qui a été semée. Mais cela a pris trente-deux années dans l'obscurité ». (1)

Et encore, un an plus tard : « ... Il faut que je croie à quelque chose plus étroitement qu'en ce moment. Tandis que j'étais couchée, aujourd'hui, je me suis soudain rappelé ceci : « O vous de peu de foi ! » Pas de foi en un Dieu ! Non, cela est impossible ! Mais est-ce que je ne vis pas seulement de *pressentiments* ? Il y a quelque chose de faux et de mesquin, dans une telle vie. Il faut vivre plus pleinement, il faut avoir plus de puissance d'Amour et de Sentiment. Il faut être fidèle à sa vision de la vie, dans tous les détails, — et je ne le suis pas. La seule chose à faire, c'est d'essayer encore, dès ce soir, d'être meilleure et plus forte, d'être parfaite ». (2)

Quand elle entra à l'Institut Gurdjieff elle avait déjà achevé, au fond d'elle-même, sa régénération spirituelle. Elle avait été touchée par la grâce ; elle s'acheminait vers le Salut. Et si cet état de grâce, qui illumine ses derniers mois, marque le suprême achèvement spirituel de K. Mansfield, c'est que celle-ci avait été à l'école de la souffrance, tant physique que morale. Il serait déplacé de développer ici un thème banal, et de prouver le rôle immense de la douleur dans la purification intérieure d'un être. Mais ceci reste vrai : « dis-moi comment tu souffres, je te dirai

(1) *Letters* II, 65.

(2) *Ibid.* II, 112.

qui tu es ». K. Mansfield n'avait été qu'une apprentie dans l'art de la vie jusqu'au jour où la souffrance la marqua de son sceau ; de celle-ci, pleinement et courageusement acceptée, elle fit son instrument de salut, — et son expérience n'est que plus riche, d'avoir été plus tourmentée. Elle aussi, elle nous laissa son « message », et nous rangeons cette page sur la souffrance parmi l'une des plus élevées qu'elle ait écrites. C'est là, en quelque sorte, son testament philosophique :

« Je ne veux pas mourir sans laisser un témoignage de ma conviction que la souffrance peut être surmontée. Car je le crois. Que faut-il faire ?... Il faut se *soumettre*. Ne résistez pas. Soyez *submergé*. Acceptez-la pleinement. Faites-en une partie intégrante de votre vie. Tout ce que, dans notre vie, nous acceptons réellement, subit une transformation. Ainsi la souffrance doit devenir Amour. C'est là le mystère. C'est là ce que je dois faire. Je dois passer d'un amour personnel à un plus grand amour... Si la souffrance n'est pas un moyen de rédemption, j'en ferai un. J'apprendrai la leçon qu'elle enseigne.

...La vie est un mystère. Cette douleur terrible s'évanouira. Il faut travailler. Faire de mes angoisses quelque chose. Les transformer : « La douleur se changera en joie ». O Vie ! accepte-moi, rends-moi digne, — enseigne-moi.

J'écris ceci... Je lève les yeux. Les feuilles remuent dans le jardin, le ciel est pâle, et je me surprends à pleurer. C'est dur, — c'est dur de faire une bonne mort ». (1)

Elle écrit encore : « ... Ce soir, tandis que l'étoile du berger scintillait à la fenêtre et que les montagnes étaient si ravissantes, je suis restée assise, pensant à la mort, à tout ce qui reste à faire, à la vie qui est si douce, à ce fait que mon corps est une prison. Mais cet état d'esprit est *mauvais*. Je dois seulement

(1) *Journal*. p. 163.

reconnaître que, *étant ce que je suis*, j'avais à souffrir *cela*, afin d'accomplir le travail que je suis ici pour accomplir ». (1)

C'est que K. Mansfield s'arrache avec déchirement à la vie. Elle adore la santé, le soleil et la joie ; plus que personne, elle a entendu l'appel de la Vie, et sa Véritable Religion est une religion de la Vie. « Cette fureur de vivre qui brûle en mon cœur... » (2) « ... Je sens que j'ai une soif de Bonheur qui ne sera jamais rassasiée... » (3) Mais cette soif ardente n'était qu'une manifestation de son idéalisme. Elle croyait aux lois de la vie, à l'enseignement de l'Expérience... « Plus je connais la vie, écrit-elle un an avant sa mort, plus je réalise qu'elle est profondément influencée par certaines lois, même si les gens les ignorent... Nous sommes des marins penchés sur une grande carte... » (4) Elle sut lire la carte, et, pour son voyage de la vie, choisir ses « vents ». Elle arriva au port, et connut la félicité de la certitude. Et c'est par la souffrance et par l'amour qu'elle acquit la connaissance mystique de Dieu. Son attitude suprême envers la vie est toute d'acceptation et de soumission ; c'est un stoïcisme d'un certain genre, dénué de toute systématisation arbitraire ou rationnelle. — et qui donne son sens final à son expérience religieuse, et à sa philosophie de la Vie. La vie est belle si vous savez la rendre belle, si vous savez l'accepter, et ainsi revenir, comme son maître Blake, par les chemins de l'expérience aux sources de l'innocence. Que la souffrance ait été, chez elle, le principal instrument de sa régénération spirituelle, nous ne pouvons le nier. Nous n'oserons affirmer qu'elle connaissait la « Prière sur le Bon Usage des maladies », mais si elle aussi vint à la Foi par la souffrance, il n'en est pas moins certain qu'elle était prédestinée à croire, — et que la Grâce l'avait habitée de longue date. Jamais âme ne fut plus religieuse que la sienne, plus naturellement, et inlassablement, en quête du divin.

(1) *Journal*, p. 198.

(2) *Letters* I. 176.

(3) *Ibid.*, 222.

(4) *Ibid.*, II, 187.

CHAPITRE VI.

CONCLUSION : LA PERSONNALITE DE K. MANSFIELD.

« Life should be like a steady visible light. »

(*Journal*, p. 245).

Nous voudrions ici conclure notre étude en mettant en lumière quelques-uns des traits qui caractérisent la personnalité de K. Mansfield, et ces traits pourront se ramener à trois principaux.

K. Mansfield a, d'abord, une nature profondément féminine. Et nous attachons à cet adjectif « féminin » toutes les qualités d'intuition, de délicatesse, de charme, de poésie, qu'il est en droit d'évoquer. Féminine, K. Mansfield l'est dans son intuition profonde des choses et des êtres, dans son don de sympathie immédiate, dans son amour des enfants, des fleurs, des animaux, des êtres simples et bons, dans son sens réaliste à la fois et poétique, et dans son accord secret avec les puissances vivantes et concrètes de la Nature et de la Vie. Féminine, elle l'est aussi par sa sensibilité, sa soif de donner et de recevoir, sa douceur d'âme et sa tendresse. Qu'elle ait vécu du cœur, qu'elle en ait souffert, cela est incontestable ; mais il ne faut pas confondre la vivacité des sentiments avec leur profondeur : son cœur était « innombrable », si l'on veut ; il était surtout profond et tendre. Féminine, elle l'est encore par sa délicatesse exquise, par sa finesse, son amour des choses jolies et délicieuses ; petite-fille d'orfèvres, on dirait qu'elle a hérité de ses ancêtres, les joailliers de la Cité de Londres, ce précieux goût du raffinement, qu'il s'a-

gisse des objets qui l'entourent, de ses vêtements même, des émotions, des sentiments, et des manières. Elle avoue : « J'aimerais bien pouvoir être plus stoïque, quand il s'agit de lingeries, de parfum, de petites boîtes pour ma toilette, de rubans délicats et de bas de soie. Mais plus je vieillis, plus je veux être « exquise », délicate, jusque dans les moindres détails, comme écrivain, dans ma conversation, dans ma maison, dans ma vie et dans toutes mes manières ». (1) Féminine elle l'est enfin par la qualité de son œuvre. Ecrites par une femme qui entendait rester femme, ses nouvelles sont l'évocation d'un monde où les valeurs sentimentales triomphent des valeurs intellectuelles ou sociales. Nul écho, dans ses pages, des problèmes économiques ou politiques, des réformes sociales, de considérations humanitaires, de théories et de systèmes. Ce domaine des idées, elle l'abandonne aux hommes ; et son monde à elle est un monde infiniment plus restreint où des hommes et des femmes passent sous nos yeux, quelques instants, nous léguant leur petit grain de Vérité ; monde infiniment plus tendre, et plus lumineux aussi ; où la vie est rendue dans toute sa complexité — si déconcertante, et si normale à la fois, dans tout ce qu'elle a d'« enfantin et de très naturel ». K. Mansfield n'a pas abordé les problèmes de son temps ; elle a ignoré les revendications et la propagande féministes, et toutes les questions qui firent couler tant d'encre de la plume de ses sœurs. Son œuvre reste psychologique et morale, et, pour être sans prétentions doctrinales, elle est cependant la plus convaincante et la plus artistique apologie d'un féminisme « féminin ».

Nous arrivons à cette deuxième qualité qui nous semble caractéristique de K. Mansfield, — et c'est la qualité de pureté. K. Mansfield était naturelle et spontanée. Elle entendait, dans ses récits, évoquer la vie comme celle-ci s'était reflétée sur le miroir sans tache de son esprit. Pureté d'appréhension, pureté

(1) *Letters* I. 254.

de cœur, pureté des sensations, tel était son lot royal. Cette exclamation si belle, — la plus belle peut-être, — exprime sa soif de pureté absolue : « Seigneur ! rends-moi claire comme le cristal, et que ta lumière brille à travers moi ! » (Lord ! make me cristal-clear, for thy light to shine through !) ⁽¹⁾ Elle était « claire comme le cristal », et les moindres rayons de beauté qui vinrent la toucher, elle sut les faire étinceler à nouveau, dans leur splendeur primitive, aux pages de ses histoires, de son *Journal* et de ses *Lettres*. Le voile qui nous dérobe la réalité semble avoir été ôté de devant ses yeux, et on a l'impression qu'elle jette, sur un monde toujours neuf, un regard toujours jeune.

Si son regard a l'innocence et la pureté de celui des petits enfants, il n'en est pas pour cela moins curieux et ardent. Nous savons que K. Mansfield a vécu dans un état de découverte perpétuelle, et cela nous amène à ce qui nous semble être sa troisième caractéristique, nous voulons dire, sa vitalité profonde.

Elle a aimé la Vie comme peu l'ont aimée. Elle s'est donnée à la Vie complètement, avec tout son enthousiasme, sa vaillance, sa jeunesse d'âme et de cœur. Cette Vie, qui lui est toujours un objet d'émerveillement, elle l'adore : « C'est terrible d'aimer la vie comme moi. Il me semble que plus le temps passe, plus je l'aime. Elle ne me devient jamais une habitude ; elle m'est toujours un émerveillement ». ⁽²⁾ Ce miracle d'être simplement vivant est le plus grand de tous les miracles. Elle est reconnaissante de ce qu'il lui a été donné d'y participer, et de le proclamer. Trop de gens ne vivent que d'une demi-vie ; elle aime les êtres aux racines profondes ; n'est-elle pas, elle-même, « intensément consciente de ses propres racines » ?... « Vous pourriez tirer, et tirer, et tirer. Je ne viendrais pas. Vous pourriez couper mes fleurs. D'autres reflleuriront ». ⁽³⁾ Elle deman-

⁽¹⁾ *Journal*. p. 197.

⁽²⁾ *Letters* II. 111.

⁽³⁾ *Ibid.* I. 151.

daît « une vie chaude, ardente ; être enracinée dans la Vie, apprendre, désirer, savoir, sentir, penser, agir ». (1) Point n'est besoin pour cela d'occasions exceptionnelles ; le courage et l'héroïsme déployés dans la vie quotidienne sont suffisants. Il n'est pas de petites choses pour les grands cœurs.

Accepter la vie, comme elle vient ; profiter de ce don au maximum ; se soumettre ; s'abandonner... « Comme la vie est merveilleuse si seulement on s'y abandonne ! Il me semble que le *secret* de la vie, c'est d'*accepter* la vie !... » (2) C'est aussi le secret de K Mansfield tout entière, de sa philosophie à la fois stoïque et optimiste, qui fait de l'acceptation de la vie le secret du bonheur : « Je me demande si l'acte de soumission n'est pas le plus grand de tous, — le plus noble. C'est l'un des plus difficiles. Peut-il être accompli par d'autres que les aristocrates de ce monde ?... C'est un acte de foi. » (3)

Nous savons que cet acte de foi K. Mansfield le fit. Douce et magnanime à la fois, sa petite âme est précisément celle d'une aristocrate de ce monde. De cette Religion de la Vie, qui fut sa véritable Religion, elle fut la prêtresse pure et passionnée. Et plus elle sentait l'approche de la Mort, plus son ardeur de vivre semblait croître. « ... Oh ! j'adore la Vie ! je tombe à genoux devant l'Amour et la Beauté ! Si seulement j'en étais digne. » (4) « La vie est admirable, admirable, amère et douce ; une angoisse et une joie. Je ne veux pas me résigner. Je veux boire profondément, profondément... » (5) Et nous savons quel fut son adieu à ce monde, à la nature paisible, à ces arbres de Fontainebleau, durant cet automne, — dont elle jouit comme de la minute suprême accordée au condamné, — et ses derniers mots, remplis de cet inexprimable regret, de cette nostalgie, de

1 *Journal*, p. 251.

2 *Letters* II, 11.

(3) *Ibid.* 78.

(4) *Ibid.* 23.

5 *Ibid.* I, 233.

ce « divine despair » qui vous envahissent lorsque vous êtes parvenu à ce sens secret des larmes dans les choses mortelles, — son adieu à la Terre qu'elle aimait : « O Terre ! inoubliable Terre ! ».

« Enivrez-vous », disait Baudelaire... « Enivrez-vous, que ce soit de vin, d'amour ou de poésie »... K. Mansfield a, toute sa vie, connu cette ivresse divine. Elle a vécu dans la plénitude de sa nature, communiant avec les êtres, avec les choses, et prodiguant à tous ceux qui l'approchaient le bénéfice de sa propre vitalité. Elle a vécu par le cœur, et a flétri la pauvreté des sentiments. Nous aimerions à citer ici cette pensée d'un moraliste contemporain qui, mieux que nous ne pourrions le faire, semble caractériser ce goût profond de K. Mansfield pour les choses de l'âme et du cœur :

« Le dernier mot appartient aux puissances de sentiment. Elles gouvernent le monde à son insu, et le mènent à ses fins mystérieuses par des voies souvent détournées... Que vaut, que peut la raison, qui, pour être entendue, se prive de faire appel aux raisons de sentiment ? Et que serait l'idéal réduit à la froide lumière de l'idée, non échauffée par la flamme du sentiment » ? (1)

Si la beauté de la vie tient surtout dans la beauté des sentiments, la vie de K. Mansfield fut belle. Elle sut accepter, et donner, magnifiquement et quand son petit rôle dans la comédie humaine tira à sa fin, elle sut disparaître avec un sourire, plus riche d'expérience, et plus sereine aussi. Ce qu'il faut c'est, comme le petit oiseau de Tchehov, essayer de chanter toutes vos chansons avant de vous envoler, et, content de ce qui vous a été accordé et de ce que vous avez pu donner aux autres, vous soumettre une dernière fois et quitter cette terre

(1) G. Lamy : *Dans les Sillons de la Vie*, p. 195. (Les Editions du Monde Moderne. Paris. 1926).

dans l'espoir que votre vie aura été «une lumière fixe et visible».

Ceci nous semble devoir être le dernier mot ; il illustre admirablement ce stoïque et souriant optimisme qui émane de la vie, de l'œuvre, et de la personnalité de K. Mansfield.

FIN.

BIBLIOGRAPHIE

I.

- JOURNAL OF KATHERINE MANSFIELD (1914-1922). (Edited by J. Middleton Murry). London, Constable & C°. 1927. (En abrégé : *Journal*).
- THE LETTERS OF KATHERINE MANSFIELD (in two volumes). (Edited by J. M. Murry). London, Constable & C°. 1928. (En abrégé : *Letters*).
- K. MANSFIELD : *The Garden-Party*. Constable's Miscellany. London. 1928. (En abrégé : *The G. P.*).
- K. MANSFIELD : *Bliss*. Constable's Miscellany. London. 1928.
- K. MANSFIELD : *The Doves' Nest*. Constable's Miscellany. London. 1929.
- K. MANSFIELD : *Something Childish*. Constable's Miscellany. London. 1929.
- K. MANSFIELD : *In a German Pension*. Constable's Miscellany. London. 1929. (En abrégé : *In a G. P.*).
- K. MANSFIELD : *Novels and Novelists*. London. Constable & C°. 1930.
- K. MANSFIELD : *Poems*. London, Constable & C°. 1929.

II.

- RUTH ELVISH MANTZ & J. MIDDLETON MURRY : *The Life of Katherine Mansfield*. London, Constable & C°. 1933. (En abrégé : *Life*).
- J. M. MURRY : *Between two worlds*. London. Cape. 1935.
- J. M. MURRY : *Aspects of Literature*. London. Collins. 1920.

III.

- BLAKE (WILLIAM) : *Poetical Works*. (Edited by John Sampson). Oxford University Press. Humphrey Milford. 1913.
- CARCO (FRANCIS) : *Les Innocents*. (Edition : « Le livre moderne illustré »). — *Souvenirs sur K. Mansfield*. (Paris, Editions du Divan. 30 nov. 1934).
- DOSTOIEVSKI : *Letters* (Traduction Ethel Colburn Mayne). London. Chatto & Windus. 1914.
- FEHR (B.) : *Die Englische Literatur der Gegenwart, und die Kulturfragen unserer Zeit*. Leipzig. B. Tauchnitz. 1930. — *Englische Prosa von 1880 bis zur Gegenwart*. Leipzig. B. G. Teubner. 1927.

- GIDE (ANDRÉ) : *Dostoïevski* (Collection : « La Critique »). Paris. Plon. 1923.
- LEGOUIS & CAZAMIAN : *Histoire de la Littérature Anglaise*. Nouvelle éd. revue, 1933. (Traduction anglaise, 1933).
- LEGRAND (IGNACE) *Héry* (Collection : La Renaissance de la Nouvelle). Paris. Gallimard. 1936.
- LAWRENCE (D. H.) : *Letters* (Edited by Aldous Huxley). London. Heinemann Ltd. 1932. — *Women in Love*. London. Martin Secker. 1933.
- LAWRENCE (FRIEDA) : *Not I, but the wind*. (with letters, poems and other original material written by D. H. Lawrence). London. Heinemann. 1935.
- MANLY (JOHN H.) & RICKERT (EDITH) : *Contemporary British Literature*. London. G. G. Harrap & C°. 1928. — *Contemporary British Literature*. 3^{me} éd. revue et augmentée par F. B. Millett. London G. G. Harrap. 1935.
- MANTZ (RUTH ELVISH) : *The Critical Bibliography of K. Mansfield*. (Appendix : K. Mansfield's Criticism of her own works). London. Constable. 1931.
- MAUROIS (ANDRÉ) : *Magiciens et Logiciens*. Paris. Grasset. 1935.
- ORAGE (A. R.) : *Selected Essays and Critical Writings*. (Edited by H. Read and D. Saurat). (Including the record of his conversations with K. Mansfield shortly before her death). London. Stanley Nott. 1935.
- TCHÉHOV (ANTON) : *Letters* (Translated from the Russian by Constance Garnett). London. Chatto and Windus. 1920.
Letters on the Short Story, the Drama and other literary topics. (Selected and edited by S. Friedland). London. Geoffrey Bles. Suffolk St. 1924.
My life and other Stories. (Translated by S. S. Kotelianski and Gilbert Cannan). London. Daniel. 1920.
The Tales of Tchekhov, in 13 volumes. (Translated by Constance Garnett). London. Chatto & Windus.
The Plays of A. Tchekhov, in 2 volumes. (Translated by Constance Garnett). London. Chatto & Windus. 1925.
- TOLSTOI (L.) : *A Confession and what I believe*. Oxford University Press. 1921. (World's Classics).

IV.

ARTICLES CRITIQUES (parus dans la presse anglaise, française ou américaine).

ACTION FRANÇAISE (L') : Article du 9 août 1931.

ADELPHI (THE) :

Dr. James Young : *Life at the Gurdjieff Institute* Sept. 1928.
J. M. Murry : *In memory of K. Mansfield*. I. 666. Jan. 1924.

ATHENÆUM (jusqu'en 1921) :

The story-writing genius [sur K. M.] .. p. 447 2nd April 1920.

Prelude [A review of] p. 67 21st Jan. 1921.

ATLANTIC'S BOOKSHELF :

Mary Ross : *Journal of K. M.* Dec. 1927.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES :

Benjamin Crémieux : *K. Mansfield*, Vol. 97, p. 243 15 sep. 1931.

Carco (Francis) :

Mes Souvenirs sur K. Mansfield, Vol. 100, p. 98-104, 27 jan. 1933.

(ill. portrait) Vol. 100, p. 137-140, 3 fév. 1933.

BOOKMAN (London) :

A portrait - by Thos. Moulst : Vol. 63 : p. 227-8 ... 8th Feb. 1923.

The Doves' Nest [A review of] » 64 : p. 236 ... 7th Aug. 1923.

A Portrait » 73 : p. 68 Oct. 1927.

A Portrait » 75 : p. 183 Dec. 1928.

A Portrait » 77 : p. 277 Feb. 1930.

A Portrait » 78 : p. 355 Sept. 1930.

M. Bell, *In Memory of K. Mansfield* :

A Portrait Vol. 83 : p. 390-3 Jan. 1933.

A Portrait » 87 : p. 214 Dec. 1934.

Something Childish » 67 : p. 32 Oct. 1924.

BOOKMAN (New York) :

K. Mansfield's *Poems* 58 : 650 Feb. 1924

K. Mansfield's *Poems* 59 : 211 April. 1924.

K. Mansfield's *Journal* 66 : 468 Dec. 1927.

K. Mansfield. *Her Letters* 69 : 207 8th Ap. 1929.

BOSTON TRANSCRIPT :

A Pension in Germany p. 2 10th Feb. 1926.

Short Stories of Life p. 4 22nd July 1922.

Doves' Nest p. 1 29th Sept. 1923.

CANADIAN FORUM (THE) :

The Art of K. Mansfield Vol. 7 : p. 302 July 1927.

S. E. Vaughn [sur K. Mansfield] » 9 : p. 208 March. 1929.

CANDIDE :

Robert Brasillach : *K. Mansfield's Portrait* 22 Sept. 1932.

CENTURY :

A. R. Orage : *Talks with K. Mansfield*, Vol. 109, p. 36-40, Nov. 1924.

CLEVELAND OPEN SHELF :

K. Mansfield p. 86 Nov. 1922.

In a German Pension p. 80 June 1926.

COMMONWEAL :

Genius Undecided Vol. 9 : p. 603 27 March. 1929.

CURRENT OPINION (New York) :

K. Mansfield's Hold on Literary

Immortality Vol. 74 : p. 436 ... 7th April. 1923.

New Cult of Gurdjieff » 76 : p. 467 April. 1924.

DIAL (THE) :

Friedland : *Anton Tchekhov* March. 1917.

The Author of Bliss 73 : 230-2 Aug. 1922.

Artist or Nun 75 : 484 Nov. 1923.

J. M. Murry : *The Weariness of J. Bunin*. 76 : 194 7th Feb. 1924.

DAILY NEWS :

W. R. Gordon : *K. Mansfield* p. 4 25th Oct. 1928.

ENGLISH JOURNAL (University of Chicago Press. 5750 Ellis Av. Chicago) :

E. Wagenknecht : *K. Mansfield* .. Vol. 17. p. 272-84 .. April. 1928.

FIGARO :

Gilbert Charles : *Une âme transparente* 9 juillet 1931.

Jacques Emile Blanche : *Lectures sous la pluie* 2 sept. 1931.

Gilbert Charles : *Le « Journal » de K. Mansfield* ... 27 mai 1932.

André Fontainas : *Sur une pensée de K. Mansfield* .. 25 juin 1932

FORTNIGHTLY REVIEW (THE). — M. Armstrong :

The Art of K. Mansfield Vol. 119, p. 484-90 March. 1923

FREEMAN (THE) :

The Short Story 3 : 310 11th May. 1921.

» » » 5 : 357-8 21st June. 1922.

Edwin Muir : *K. Mansfield* 8 : 477 23rd Jan. 1924.

IRISH STATESMAN :

Grace Henry : *The Doves' Nest* .. I : 562 12th June. 1923.

Grace Henry : *K. Mansfield* I : 562 12th Jan. 1924.

Forrest Reid : *K. Mansfield* II : 277 8th Dec. 1928.

JOURNAL DES DÉBATS :

J. Aynard : *K. Mansfield* 39 ; part 1 ; 34-6.. 8 Jan. 1932.

LITERARY REVIEW. — The Garden-Party :

Life at close range p. 737 17th June. 1922.

LONDON MERCURY :

G. S. Street : *Nos et mutamur* .. Vol. V. p. 54 6th Nov. 1921.

A. Tchekhov's Notebook » III. p. 285 1921.

E. S. : *The Garden-Party* » V. p. 658 1922.

Notice sur la mort de K. Mans-

field » VII. p. 341 1923.

J. B. Priestley : *The Doves' Nest* » VIII. p. 438 9 Aug. 1923.

» » » *Something Childish* » X. p. 660 Oct. 1924.

MODERN LANGUAGE NOTES :

E. Schneider : *K. Mansfield and Tchekhov* 50 : 394-7. June 1935.

NEW STATESMAN :

- In a German Pension* 26 : 649 6th March. 1926.
K. Mansfield's Letters 32 : 226 24th Nov. 1928.
Novels and Novelists 35 : 597 16th Aug. 1930.

NEW YORK TIMES REVIEW OF BOOKS :

- K. Mansfield was completely an artist* 24th Feb. 1929.
Novels and Novelists 7th Dec. 1930.

NATION (THE) :

- K. Mansfield* 32 : 609 20th Jan. 1923.
The Short Story as a Confession 33 : 490 14th July 1923.
V. Woolf : *K. Mansfield's Journal* 10th Sep. 1927.
E. Blunden : *K. Mansfield's Letters* 24th Nov. 1928.

NUOVA ANTOLOGIA :

- S. Rosati : *K. Mansfield* 381 : 554-5 Oct. 16. 1935.

QUEEN :

- E. Skackleton : *K. Mansfield* p. 12 31st Oct. 1928.

REVUE DES DEUX MONDES :

- L. Gillet : *K. Mansfield*, Vol. 24, 7^{me} Per., p. 929-42. 15 déc. 1924.
L. Gillet : *Les Lettres de K. Mansfield*, Vol. 51, 7^{me} Per. p. 213-27
[1^{er} mai 1929.
L. Gillet : *Kass, ou la Jeunesse de K. Mansfield*, Vol. 19, 8^{me} Per.
[p. 456-68. 15 jan. 1934.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE :

- Gabriel Marcel : *K. Mansfield* Fév. 1929.

SPECTATOR (THE) (London) :

- The Garden-Party* 128 : 342 .. 18th March 1922.
Martin Armstrong : *K. Mansfield* .. 130 : 211. 10th Feb. 1923.
Something Childish 133 : 328. 6th Sep. 1924.
K. Mansfield's Journal 139 : 288. 20th Aug. 1927.
Novels and Novelists 145 : 315. 6th Sep. 1930.

TEMPS (LE) :

- Emile Henriot : *Le Souvenir de K. Mansfield* 12 mars 1935.

TIMES (THE) :

- K. Mansfield's Letters* 27 : 801 1st Nov. 1928.

TIMES LITERARY SUPPLEMENT (THE) :

- K. Mansfield* 27th July 1922.
Miss Mansfield's New Stories 2nd March 1922.
K. Mansfield's Last Stories 28th June 1923.
K. Mansfield's Poems 20th Dec. 1923.
K. Mansfield's Journal 18th Aug. 1927.
K. Mansfield 1st Nov. 1928.
Novels and Novelists 17th July 1930.

UNIVERSITY OF TORONTO QUARTERLY :

- L. Cazamian : *D. H. Lawrence and K. Mansfield as Letter-Writers*.
[Vol. III, N° 3. April 1934.

INDEX

- Allemagne : 40, 61, 62, 65, 193.
Aloe (The) : 72.
Art and Letters : 126, 129.
Athenæum (The) : 46, 53, 67, 99, 126, 128.
At Lehmann's : 40.
At the Bay : 57, 76, 77, 91, 112, 115, 118, 120.
Austen (Jane) : 142.
Avon : 57, 58.
- Baker (Ida Constance) v. L. M.
Balzac (H. de) : 99.
Bandol : 45, 46, 51, 161, 177, 194, 213.
Baudelaire : 169, 205, 223.
Bavière : 39, 61, 195.
Beauchamp (Arthur) : 11, 12.
Beauchamp (Charlotte-Mary) : 13, 14, 23.
Beauchamp (Sir Harold) : 12, 13, 210.
Beauchamp (Leslie Heron) : 13, 18, 31, 34, 49, 124, 176, 177, 178, 214.
« Beauchamp Lodge » : 13, 37.
Beauchamp (Vera) : 13, 14, 23, 31.
Beardsley : 29, 210.
Bendall (Edith Kathleen) : 33.
Berry (Matilda) : 47.
Bishop (Alfred) : 40.
Birthday (A) : 40, 63.
- Blake (William) : 146, 157, 205, 218.
Bliss : 46, 47, 54, 66, 67, 68, 74, 81, 88, 94, 95, 115, 118.
Blue Review (The) : 46.
Brady (E. J.) : 34.
Brett (The Hon. Dorothy) : 45, 56, 57, 76, 135, 176, 189, 196.
Brill (Miss) : 80, 95, 96, 115, 116, 117.
Brooke (Rupert) : 145.
Browning (Robert) : 29.
Buckinghamshire : 44, 45.
Bunine : 99.
Butler (Samuel) : 28.
Byron : 12, 28.
- Campbell (Beatrice) : 135.
Canary (The) : 57, 86.
Cannan (Gilbert) : 99.
Carco (Francis) : 45, 68.
« Casetta » (La) : 54.
« Châlet des Sapins » (Le) : 55, 56, 164.
Chaucer : 141.
Child-who-was-tired (The) : 40, 64, 96, 112.
« Chummie », voir Beauchamp (L. H.) : 49.
Coleridge : 53, 145.
Colette Willy : 144, 147.
Conrad (J) : 29.

- Constable : 66, 67.
 Cornouailles : 45, 47, 51, 52, 161, 167, 192, 195.
Crown (The) : 47.
Cramb : 25, 26.
Cup of Tea (A) : 57.
Dans un Café : 33, 34.
Daughters of the Late Colonel (The) : 25, 55, 76, 81, 83, 86, 112, 117.
Day (A) : 27.
 Dickens : 24, 56, 140, 149, 193.
Doll's House (The) : 57, 85, 87, 95.
Dorian Gray (The Picture of) : 27, 29, 30, 32.
 Dostoïevski : 28, 99, 107, 140, 146, 157, 158, 191, 204.
Doves' Nest (The) : 84, 86.
 Dyer (Anne Burnell) : 12.
 Dyer (Bell) : 12, 13, 31.
Einsame (Die) : 15, 27.
 Eliot (George) : 130.
English Review (The) : 46.
Exile (The) v. *Man without a Temperament (The)*.
 Fabre (Henri) : 98.
 Fairfield (Mrs.) v. Mansfield (M. Dyer).
Fairy-Story (A) : 40.
 « Femina-Vie Heureuse » (Prix) : 68.
 Fitzherbert Terrace School : 20, 139, 152.
 Flaubert : 143, 193.
Flower (The) : 88, 125.
Fly (The) : 57, 86, 87, 95.
 France (La) : 53, 86, 144, 154, 176, 181, 193, 194, 195, 196.
Frau Fisher : 40, 62, 63.
 Galsworthy : 28, 78.
Garden-Party (The) : 55, 57, 75, 76, 78, 79, 84, 96, 109, 153, 204.
 George (W. L.) : 40, 41.
 Gerhardi (William) : 79, 83, 100, 120, 131, 132, 185, 189.
 Gillet (Louis) : 29, 38.
 Gœthe : 56, 140.
 Goodyear (Frederick) : 42, 47, 49, 170, 188, 195.
 Gorki : 29, 99, 100.
 Gray : 45, 88.
 Griffins (Hall) : 25.
 Gurdjieff (Institute) : 57, 183, 216.
 Hardy (Thomas) : 28, 142, 145.
 Hastings (Beatrice) : 40.
 Hearn (Lafcadio) : 29.
 « Heron » (The) : 44.
 Hogarth Press (The) : 46.
 Holland (Vera) : 24.
Honesty : 85.
 Honey (Mrs.) : 185, 192, 193.
Honeymoon : 57, 86.
How Pearl Button was kidnapped : 88.
 Huguenot (Mr.) : 26.
 Huxley (Aldous) : 47.
Ideal Family (An) : 55, 76.
In a German Pension : 40, 41, 61, 65, 66, 67, 88, 149, 210.
Indiscreet Journey (An) : 88.
 « Isola Bella » (Villa) : 55, 192.
Jangling Memory : 40.
Je ne parle pas Français : 47, 53, 66, 67, 68, 70, 117.
 John. V. Middleton Murry (John).
 John's Wood (Saint) : 37, 45.
Journey to Bruges (The) : 88.
 Joyce (James) : 142, 185.

Juliette : 52, 89, 192, 195.

Juliette : 20, 27.

Karori : 14, 73, 76, 118.

Keats : 25, 28, 140, 144, 145, 146.

Kotelianski : 47, 54, 56, 57, 99, 104,
135, 152, 186, 191.

Lady's Maid (The) : 117.

Laforgue (Jules) : 119.

L. M. : 24, 25, 27, 32, 38, 48, 52, 53,
54, 129, 188, 212, 214.

Lamb (Charles) : 53, 109.

Lawrence (D. H.) : 44, 46, 47, 48,
97, 142, 143, 144, 179, 180, 185,
186, 187, 188, 196.

Lawrence (Frieda) : 47, 179.

« Lee » (The) : 45.

Life like Logs of Driftwood : 85,
86.

Life of Ma Parker : 39, 55, 76, 80,
96, 112, 117, 203.

Little Governess (The) : 47, 67,
72, 203.

London Mercury (The) : 55, 57,
78, 82, 91.

Lynd (Sylvia) : 135, 136.

Mansfield (Margaret Dyer) : 12, 13,
15, 16, 17, 31, 39, 73, 74, 77,
106, 175, 176.

Manoukhine (Dr.) : 56, 57, 182.

*Man without a Temperament
(The)* : 71.

Mare (De La) : 67, 81, 82, 136, 153.

Marie : 192.

Marlowe : 141.

Marriage à la Mode : 55, 96, 115,
116, 118.

Maupassant : 92, 143, 144.

Maurice (Frederick D.) : 24.

Maurois (A) : 95.

Menton : 54, 55, 65, 67, 81, 162,
214.

Meredith : 141.

Mérimée : 92.

Middleton Murry (John) : 41, 42,
43, 44, 45, 46, 47, 48, 52, 53,
54, 56, 58, 65, 67, 68, 69, 76, 79,
81, 82, 84, 99, 113, 125, 128, 134,
135, 136, 152, 153, 158, 164, 165,
178, 179, 180, 181, 182, 183, 184,
186, 188, 203, 207, 212, 216.

Millie : 36, 88.

Mirbeau (Octave) : 143.

Mr. & Mrs. Dove : 55, 95, 117.

Mr. Reginald Peacock's Day : 71.

Modern Soul (The) : 63.

Moore (Jinnie) : 24.

Morning Post (The) : 65.

Morrell (Lady Ottoline) : 46, 47,
135, 189.

Moss (Miss), v. *Pictures*.

Murry (Richard) : 48, 56, 135, 188.

Nation (The) : 55, 57, 68, 87.

Native Companion (The) : 34.

Nerval (Gérard de) : 172, 211.

New Age (The) : 40, 149.

New-Zealand Mail (The) : 34.

Noailles (Mme de) : 169.

Novels and Novelists : 126, 127,
128, 129, 130, 131, 132.

Old Fashioned Widow's Song : 126.

Ole Underwood : 88.

Open Window (The) : 40.

Orage (A. R.) : 40, 148.

Ospedaletti : 54, 161, 166, 195.

Our Maude : 85, 86.

« Pa » (ou « Pa-Man », ou « Pa-
Men ») : 22, 36, 47, 145, 175.

Paris : 44, 45, 56, 57, 88, 192.
Pater (Walter) : 29.
« Pauline » (Villa) : 97, 125.
Pension Séguin : 88.
Pepys (Sir Samuel) : 11.
Picton : 12.
Pictures : 67, 70, 71, 96, 113, 117, 203.
Poems : 123, 124, 125, 126, 132, 215.
Poison : 88, 89.
Prelude : 46, 53, 66, 67, 72, 74, 82, 91, 93, 115, 117, 120.
Proust (Marcel) : 144.
Queen's College : 23, 99, 108, 139, 210, 214.
Racine : 140.
Reporter (The) : 20.
Rhythm : 41, 46, 66.
Rice (Anne Estelle) : 47, 52, 56, 135, 189, 203.
Rippmann (Walter) : 27.
Russell (La Comtesse Elizabeth) : 56, 135, 164, 189.
Sadleir (Michaël) : 41.
Saturday Review (The) : 83.
Schiff (Violet and Sydney) : 135, 158.
Sea-Child (The) : 40, 123.
Second Helping : 67.
Second Violin : 85.
Shakespeare : 28, 37, 56, 58, 89, 96, 140, 141, 144.
Shaw (G. B.) : 142, 149.
Shelley (P. B.) : 144, 145.
Signature (The) : 46, 66.
Silhouette : 33, 34.
Singing Lesson (The) : 116.
Sister of the Baroness (The) : 40.

Sixpence : 55.
Six Years after : 57, 85.
Sketch (The) : 57.
Something Childish : 84, 88, 89, 125.
Spenser : 25, 28.
Sphere (The) : 55.
Spring Pictures : 88.
Stanley (Mary-Elizabeth) : 12.
Stendhal : 53.
Steppe (La) : 104.
Stevenson (R. L.) : 29.
Story-Teller (The) : 57.
Stranger (The) : 55, 80.
Suburban Fairy-Tale (A) : 88.
Sun and Moon : 70, 150.
Sunset (A) : 125.
Taking the Veil : 57, 86, 87.
Tchekhov (Anton) : 29, 53, 93, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 134, 144, 191, 223.
Tennyson : 29.
There was a little man : 47.
There was a Child once : 40.
Times Literary Supplement (The) : 67.
Tinakori Road : 13, 18.
Tiredness of Rosabel (The) : 88, 109.
Tolstoï : 28, 29, 56, 99, 106, 140, 199, 213.
Tomlinson (H. M.) : 82.
Tourguenief : 28, 99, 100.
Trowell (Mr.) : 21, 35, 37.
Trowell (Arnold) : 21, 28, 32, 37.
Trowell (Garnet) : 37.
Truthful Adventure (A) : 88.
Vignettes : 33, 34.
Voices of the Air (The) : 125.
Voltaire : 107, 140.
Voyage (The) : 79.

Weak Heart : 85.

Weekly Westminster Gazette : 42,
57.

Wellington : 13, 14, 18, 19, 31, 33,
72, 79, 87, 88, 123, 152.

Wells (H. G.) : 48, 93, 210, 211.

Widowed : 85.

Wilde (Oscar) : 27, 29, 34, 46, 211.

Wind blows (The) : 66, 72, 117.

Wærishafen : 39, 61.

Woman at the Store (The) : 36, 41,
67, 88.

Woods (Miss) : 24.

Woolf (Mrs. Virginia) : 47, 53, 73,
135, 155, 185, 189.

Wordsworth : 28, 53, 144, 145, 193,
194.

Wrong House (The) : 88.

Young Girl (The) : 81, 113.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIERES

K. MANSFIELD : <i>Sa Vie. Son Œuvre. Sa personnalité.</i> AVANT-PROPOS	7
---	---

PREMIERE PARTIE : LA VIE.

CHAPITRE I.	11
<i>Les Années d'Enfance</i> : 1888-1901. <i>La Nouvelle-Zélande.</i> — Les ancêtres de Kathleen Beauchamp. — La vie de famille. — Le décor. — Le trésor de souvenirs amassés.	
CHAPITRE II.	23
<i>Queen's College - Londres</i> : 1903-1906. — Le milieu nou- veau. — Les amies. — Les professeurs. — La formation intellectuelle et artistique. — Influence des « Décadents ».	
CHAPITRE III.	31
<i>Le Retour en Nouvelle-Zélande</i> : 1906-1908. — Reprise de contact avec le milieu familial. — Kathleen la révoltée. — Les premières nouvelles. — La musique. — L'expédition dans la brousse des Midlands.	
CHAPITRE IV.	37
<i>Les Années sombres</i> : 1908-1911. — Le retour à Londres. — Premières expériences tragiques ; le mariage ; le théâtre. Séjour en Bavière. — Premières publications littéraires. — J. Middleton Murry.	
CHAPITRE V.	43
<i>Les Années calmes</i> : 1912-1918. — Sa Vie. — Son entourage. — Son amour de la « maison ». — Ses occupations : bureaux et journaux. — Ses amis ; leur influence ; l'atmos- phère intellectuelle. — L'expérience tragique de la Guerre ; la mort de son frère.	

CHAPITRE VI.	51
<i>La Maladie</i> : 1918-1923. — Les longs séjours sur le Continent ; la solitude ; le travail ; la réflexion. — Les derniers mois ; l'ascension et la mort.	

DEUXIEME PARTIE : L'ŒUVRE.

<i>Introduction</i> : <i>La femme et l'écrivain</i>	59
---	----

CHAPITRE I. — LES NOUVELLES :

§ 1. <i>In a German Pension</i>	61
§ 2. <i>Bliss</i> and Other Stories	66
§ 3. <i>The Garden-Party</i> and Other Stories.	75
§ 4. <i>The Doves' Nest</i> et <i>Something Childish</i>	84

CHAPITRE II. 91

L'ART DE LA NOUVELLE CHEZ K. MANSFIELD. — Les sujets. — Le décor. — L'Impressionnisme de K. Mansfield. — Le technique de la nouvelle. — K. Mansfield et Tchekhov. — Le style de K. Mansfield.

CHAPITRE III. 123

LES POEMS.

LES CRITIQUES LITTÉRAIRES.

LE JOURNAL et *LES LETTRES.*

TROISIEME PARTIE : LA PERSONNALITE.

CHAPITRE I. 139

K. Mansfield et l'Art. — Les goûts littéraires de K. Mansfield. — Sa formation intellectuelle. — Ses dons naturels : intuition, esprit d'observation, humour. — Son sens de la poésie. — K. Mansfield « rêveuse de rêves » ; le goût du « passé » ; le culte du travail ; acquisition de la « technique ». — Définition de l'Artiste selon K. Mansfield. — La mission des Artistes. — Une Religion de l'Art.

CHAPITRE II. 161

K. Mansfield et la Nature. — Une vision fraîche et pure ; le rythme des saisons ; les fleurs ; les animaux ; — Recherche d'une vie naturelle ; la vie des sens. — Le symbolisme de K. Mansfield ; l'« exotisme » de K. Mansfield. — Son amour de la Nature. — Une Religion de la Beauté.

CHAPITRE III.	175
<i>Les tendances affectives de K. Mansfield.</i> — L'entourage de K. Mansfield. — La famille de Nouvelle-Zélande. — Son frère. — J. M. Murry et K. Mansfield. — K. Mansfield et l'amitié. — Son amour de l'enfant, des choses, des animaux ; son amour des « petites gens » ; son attitude sociale. — K. Mansfield et la Guerre. — K. Mansfield et la France. — Sympathie et Charité universelles. — Une Religion de l'Amour.	
CHAPITRE IV.	199
<i>Le sens du réel et la spiritualité de K. Mansfield.</i> — Apologie de la simplicité et de la sincérité. — Sa sensibilité aux réalités, belles et laides, de la Vie. — Sa croyance à la beauté de l'âme humaine ; à la valeur de l'effort moral.	
CHAPITRE V.	209
<i>L'attitude religieuse de K. Mansfield.</i> — L'éducation religieuse de K. Mansfield. — La rébellion, l'affranchissement, la libre-pensée des années d'adolescence. — La phase panthéistique. — Le mysticisme ; l'immortalité ; le problème du mal ; la souffrance personnelle ; l'acceptation ; la paix. — La véritable Religion de K. Mansfield : une Religion de la Vie.	
CHAPITRE VI.	219
CONCLUSION : <i>La personnalité de K. Mansfield.</i> — Sa nature essentiellement féminine ; son amour de la pureté ; son courage, et sa vitalité. — Sa philosophie de la vie : un optimisme stoïque.	
BIBLIOGRAPHIE	225
INDEX ALPHABETIQUE DES NOMS PROPRES	231
TABLE ANALYTIQUE DES MATIERES	237

Vu le 15 Juin 1936.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

